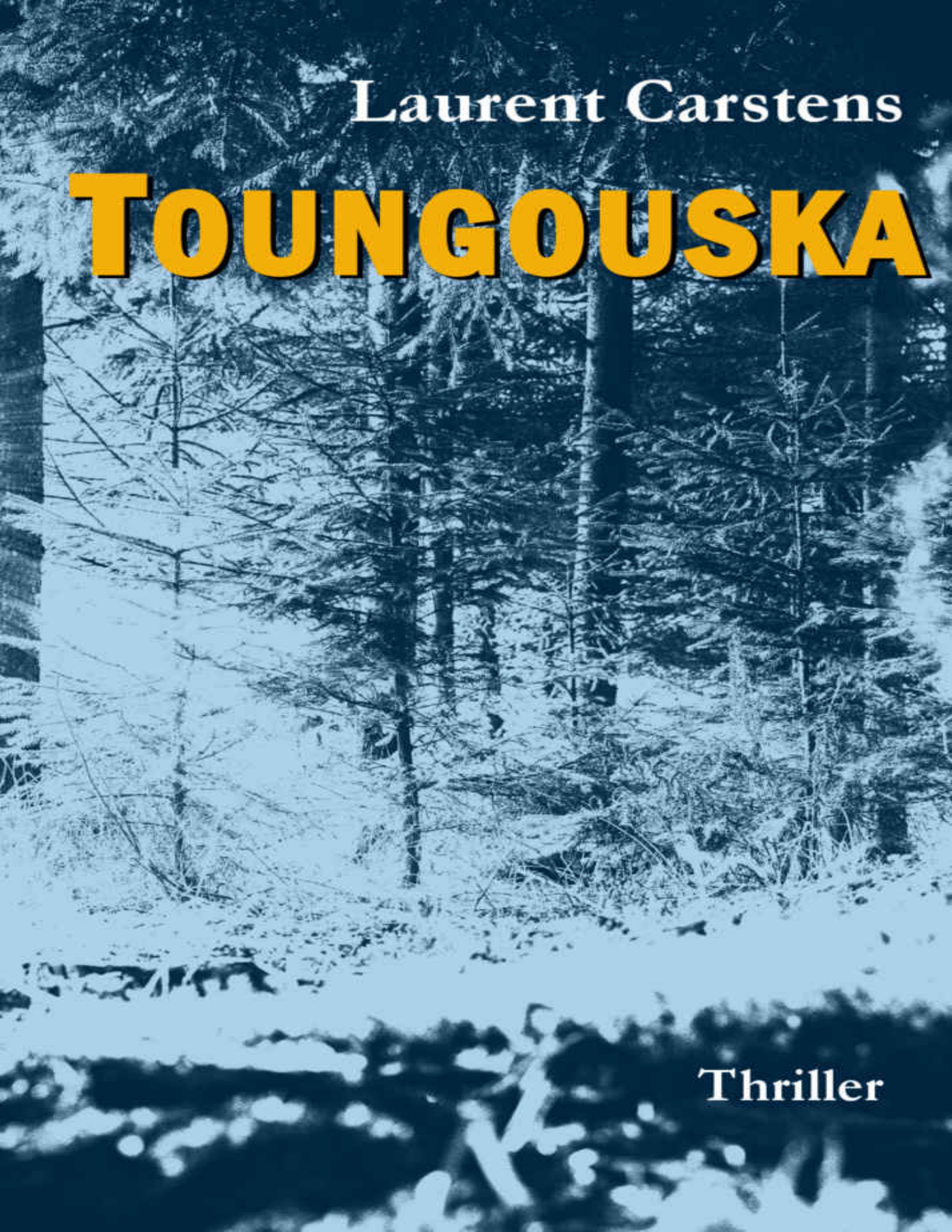
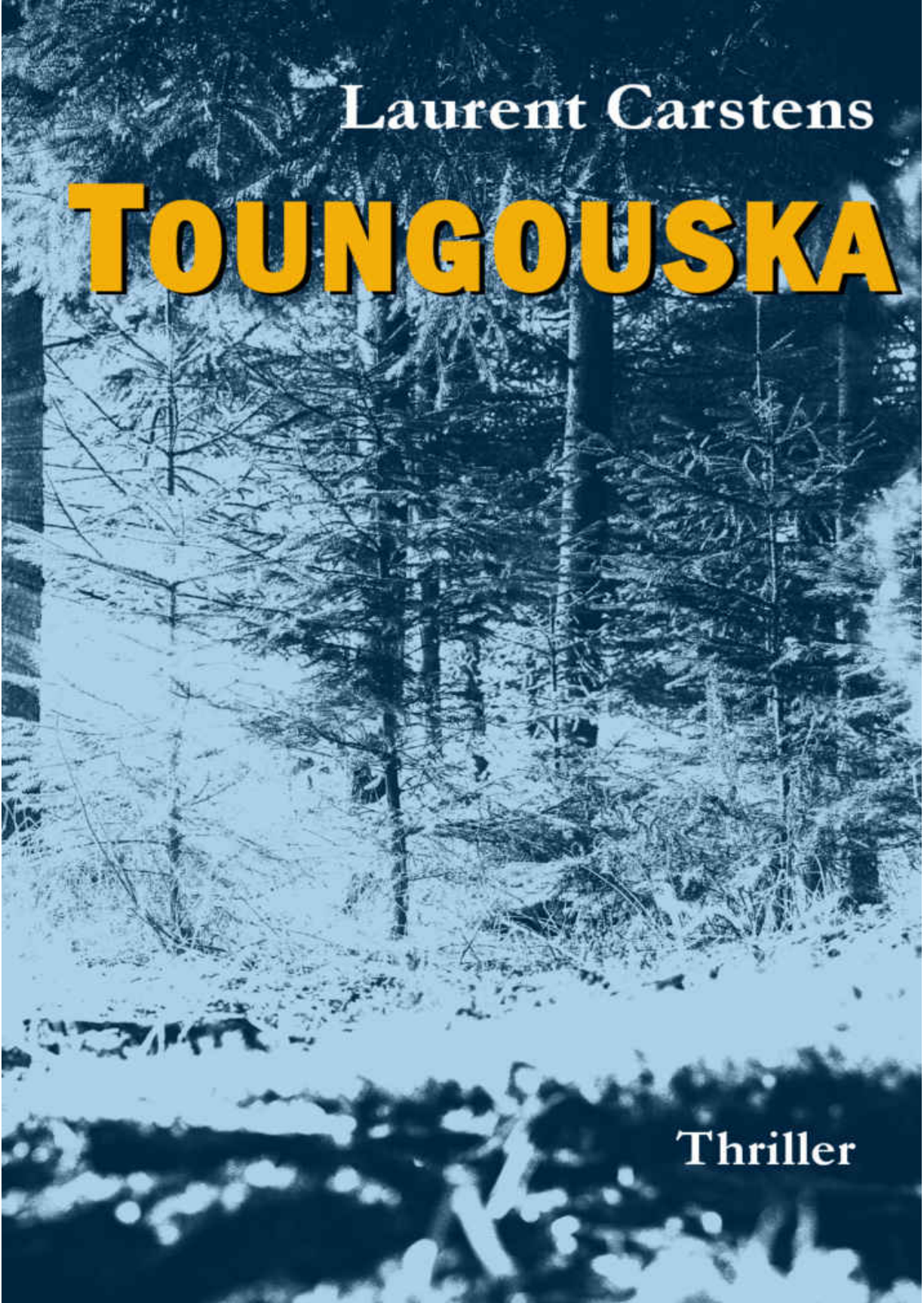




Laurent Carstens

TOUNGOUSKA

Thriller



Laurent Carstens

TOUNGOUSKA

Thriller

OceanofPDF.com

Laurent Carstens

Toungouska

OceanofPDF.com

© Laurent Carstens, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1346-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR :

La Fièvre du Lézard, auto-édition, 2015.

OceanofPDF.com

À Sylvie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Nord de Vanavara, Kraï de Krasnoïarsk, Sibérie centrale, 13 juillet 2011.

Le jour va se lever. Il sera mon dernier.

Notre dernier.

Je grelotte. Adossé au mur glacé de notre cachot, je lève la tête en direction du soupirail de notre cellule. La vitre, cassée depuis des lustres, laisse l'air froid s'engouffrer dans la minuscule pièce. Je m'en moque. Bientôt, tout sera terminé. Plus de souffrance, plus de peur. Plus rien.

Saoulé de coups, mon corps n'est plus que douleur. Je pue l'urine, le sang. Ma vue est trouble. Je n'ai plus qu'un œil valide. L'autre, presque clos, ne laisse filtrer qu'un entrefilet de lumière rosée.

Elsa est toujours recroquevillée sur le sol froid. Sa tête repose sur mes jambes endolories. J'ai veillé sur mon amour toute la nuit, serré son corps contre mon cœur. Sa poitrine se soulève en douceur. Elle est encore à mes côtés, malgré les sévices infligés. Inconsciente, assoupie, peu importe. Vivante. Dans les ruines de mon monde, c'est ma dernière certitude, mon ultime rempart contre la folie. Ses pommettes tuméfiées, sa lèvre supérieure coupée, ses cheveux plaqués sur son front me crachent au visage la haine de nos bourreaux. Tous ces supplices pour qu'elle cède. Que je cède et avoue.

J'ai eu tort de résister si longtemps.

Je pose mes lèvres sur le front d'Elsa. Il est gelé. Mes doigts cherchent un chemin entre les mèches que le sang coagulé lie entre elles. Elle ne bouge pas. Sous les bleus qui couvrent son visage, ses traits semblent détendus, en paix. Je n'ose pas essayer de la réveiller. À quoi bon ? L'aurore ne sera qu'un sursis. Loin de toute humanité, perdus dans l'immensité sibérienne, notre calvaire s'achèvera. On nous oubliera.

La pluie redouble d'intensité. Elle martèle les tôles rouillées du toit comme on enfonce les clous des cercueils.

Si seulement nous avions su.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

Vanavara, 30 juin 1908.

Encore une belle journée, songea Vassily Nikonovitch, le regard tourné vers le ciel limpide qui surplombait son isba ¹.

L'air était toujours frais en ce début de matinée. Vassily enfonça sa chapka sur la tête, remonta le col de son manteau, puis referma comme d'habitude la porte à clé derrière lui. D'un pas leste, il descendit la volée de marches qui séparaient le porche de sa maison du potager qui la cernait et y jeta un regard. L'homme avait toujours vécu à Vanavara. Il y était né et tous ses souvenirs le ramenaient à cette demeure. Son père, un solide koulak ², lui avait inculqué le goût du travail. À coups de ceinturon, parfois, quand il le jugeait nécessaire. Vassily ne l'en avait jamais blâmé. C'était ainsi que le monde allait après tout. Et puis contrairement à d'autres, son patriarche ne buvait pas. Les raclées restaient donc rares. À la mort de ses parents, le jeune homme hérita de la ferme familiale. Comme eux, au début, il employa de pauvres ouvriers agricoles des environs. Il travailla inlassablement durant quatre ans à leurs côtés. À trimer le jour avec ses hommes dans le froid de l'hiver pour réparer ce qui devait l'être coûte que coûte et le soir pour apprendre seul à lire, à écrire et compter pour gérer l'exploitation, il gagna le respect de ses ouvriers et de belles rides précoces sur le visage. Vassily avait cependant des atouts dont son géniteur n'avait jamais été pourvu : une tête bien faite et le sens du commerce. Ses apprentissages et ses efforts furent récompensés. À plus d'un titre d'ailleurs. La ferme prospéra rapidement grâce à l'organisation sans faille dont il fit preuve. Mieux, il sut parfaitement profiter des avantages que Nicolas II, son tsar, pouvait lui accorder en échange de son dévouement. Pouliakhine, le maire de Vanavara n'avait pas tardé à remarquer les talents de Vassily, ainsi que son attachement au régime tsariste. Un soir, alors que Vassily était venu vendre des œufs en ville, il lui proposa le poste de responsable du recouvrement des taxes impériales. Vassily avait immédiatement accepté. Qu'aurait-il pu espérer de meilleur ? Finis les revenus aléatoires de la

ferme. Un emploi du temps fixe et l'estime de la part de tous les habitants de la ville, pas seulement celui de ses employés, lui étaient offerts. Ce jour avait changé sa vie. Il n'était plus un fils de koulak. Membre important de la communauté, c'était désormais un petit bourgeois que l'on saluait avec déférence dans la rue. Un homme que l'on devait craindre aussi si l'envie de dissimuler quelque argent au tsar venait à l'esprit.

À sept heures moins cinq, Vassily s'apprêtait comme tous les jours à rejoindre son bureau situé au centre de Vanavara. La bourgade n'avait pas encore émergé de sa torpeur matinale.

L'homme posa sur le portail de bois une main calleuse. De petits morceaux de peinture se plantèrent dans sa paume.

À repeindre, pensa-t-il en secouant la tête de dépit.

Il ôta les échardes, puis s'engagea sur la route déserte qui menait au village. Il marchait au milieu de la voie lorsqu'un minuscule point lumineux fit irruption dans le ciel. Intrigué, Vassily s'immobilisa pour le suivre des yeux. La tache grandit et se rapprocha à grande vitesse. En trois secondes, elle devint boule de feu. Énorme, celle-ci passa à toute allure au-dessus de la ville, laissant dans son sillage une imposante traînée de fumée grise qui scindait l'azur en deux. Vassily n'avait jamais rien vu de tel. Le spectacle était à la fois effrayant et fascinant. Il regarda le bolide incandescent poursuivre sa course vers le nord-ouest de Vanavara. En quelques secondes, la boule de feu se transforma en un minuscule point lumineux avant de disparaître à l'horizon.

Mais qu'était-ce donc que cela ? s'interrogea-t-il, encore sous le coup de la surprise.

Jamais quelqu'un n'avait été témoin d'un phénomène si prodigieux. On le lui aurait forcément rapporté. Toujours perplexe, il reprit son chemin vers le centre-ville, se demandant s'il devait rédiger un rapport pour informer le Tsar de l'existence de ce mystérieux bolide de feu. Ne passerait-il pas pour un fou en décrivant ce qu'il avait vu ? Ou cru voir. Il ne subsistait déjà plus qu'un panache grisâtre de fumée au-dessus de sa tête et la traînée se dissipait doucement. La question était presque tranchée lorsque le ciel s'embrasa brusquement.

À peine eut-il le temps d'abaisser le regard pour éviter l'aveuglante lumière qu'une monstrueuse explosion retentit. Vassily plaqua les mains sur ses oreilles, mais sans franc succès. L'onde de choc frappa Vanavara une poignée de secondes plus tard. Un souffle puissant, chaud, traversa la ville de part en part, plongeant la bourgade dans le chaos : des barrières s'envolèrent, les vitres des maisons se brisèrent. De nombreux toits se soulevèrent aussi, propulsés dans les cieux comme de vulgaires feuilles de papier jetées au gré du vent avant de retomber par terre avec fracas.

Le souffle dévastateur poursuivit sa course. Vassily, hébété et debout au milieu de la route, fut fauché à son tour.

L'Apocalypse ! C'est l'Apocalypse ! songea-t-il quand la vague d'air chaud le plaqua contre le sol. Étendu, terrifié, il n'eut pour seule pensée que de s'en remettre à Dieu. Il multiplia les signes de croix et pria pour que cela cesse, mais Dieu n'en eut cure.

La terre commença à gronder et trembler sous son ventre. Vassily ressentit la route tressaillir, puis se tordre légèrement. Sur le talus, il vit avec horreur la clôture en bois se déformer. D'un coup sec, piquets et rambardes explosèrent en divers endroits. Le grondement souterrain s'estompa et le sol retrouva sa stabilité.

Incapable de parler, l'homme se redressa avec précaution. Le visage blême, il coula un regard inquiet là où l'éclair de feu avait jailli. Au loin, derrière le rideau d'arbres, d'épaisses colonnes de fumée noire s'élevaient lentement.

Vassily reporta son attention vers la ville. Vanavara, meurtrie, reprenait vie tant bien que mal au milieu des cris de désespoir des adultes et des pleurs enfantins.

CHAPITRE 3

Massy-Palaiseau, 18 avril 2011.

Je me suis laissé retomber mollement sur le lit. À côté de moi, Elsa me regardait avec tendresse. J'aimais ces samedis matin, lorsqu'elle plongeait ses yeux verts emplis de joie dans les miens après avoir fait l'amour.

J'ai caressé la peau nue de son ventre avec ma main. Elle l'a saisie. En douceur, elle l'a posée sur son sein.

— Si l'on m'avait dit qu'on en serait là, Ludovic, chuchota-t-elle en tournant la tête vers moi, je ne l'aurais jamais cru, tu sais. C'est déjà ça. Peut-être vaudrait-il mieux oublier...

Je ne la laissais pas achever sa phrase, scellant ses lèvres d'un baiser. Il n'était plus question de compromis dans mon esprit. Plus question de demi-mesures, de temps à perdre. Elsa Monestier et moi avions vécu une relation, disons, assez étonnante. Pour terminer mes études de paléontologie, en dépit de tout l'amour qui nous unissait, j'avais fait un choix aussi draconien qu'idiot : je l'avais quittée. Délaissant Marseille, je m'étais installé en région parisienne pour y faire carrière. Professionnellement au moins, j'avais réussi puisque je dirigeais désormais ma propre équipe de recherche au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Elsa, elle, était restée en Provence, consacrant sa vie à la virologie. Durant des années, elle m'en avait voulu. À juste titre. J'avais souvent éprouvé des regrets, mais jamais je n'avais osé les lui avouer. Au lieu de cela, j'avais lamentablement erré d'une relation à l'autre, chacune plus superficielle et fugace que la précédente. Et puis le hasard s'en était mêlé. Un jour, au cours d'un voyage en Patagonie, ma vie fut menacée par une étrange infection virale. J'avais remis mon destin entre ses mains en sollicitant son aide. Malgré tout ce que je lui avais fait subir, elle avait répondu à mon appel de détresse. C'est ainsi qu'après des années de séparation, nous nous étions revus. Au fil du temps, nous nous étions réapprivoisés l'un l'autre, nous refaisant mutuellement confiance peu à peu. Elle m'avait pardonné. Trois années s'étaient écoulées depuis nos retrouvailles.

D'une certaine manière, nous vivions cependant toujours à distance. J'habitais en effet encore l'appartement où nous nous trouvions tandis qu'Elsa conservait sa maison à Cassis. Nous parlions souvent de loger sous le même toit, mais, avec nos laboratoires respectifs à diriger, le sien à Marseille et le mien ici, il n'était pas évident de l'envisager sérieusement. Alors, en attendant, nous nous retrouvions chaque week-end, alternant entre le Sud et la banlieue parisienne.

Je saisis le drap de ma main libre et le remontai sur elle pour qu'elle n'ait pas froid. Je sentais la pointe de son sein fermement dressée sous mon autre paume.

— On y arrivera, Elsa. Il nous faut juste du temps, glissai-je en m'écartant un peu d'elle.

Un an déjà que nous avions pris notre décision. Nous voulions un bébé. On ne se l'avouait qu'à demi-mot, mais je savais pour ma part que c'était par notre descendance que passerait l'avenir de notre couple. Dire que j'avais radicalement changé de point de vue à ce sujet était une évidence. Je me revois, quatre ou cinq ans en arrière, passer frénétiquement d'une femme à l'autre, ne me livrant jamais totalement et, surtout, sans la moindre envie d'un quelconque héritier. Ludovic Daussoy et des enfants ? Pourquoi pas des fers aux pieds ? Je crois qu'avoir frôlé la mort m'avait ouvert les yeux.

— Mais je suis peut-être trop vieille... (Elle ferma les paupières.)

J'éclatai d'un rire franc.

— Bien sûr ! Ou alors... Peut-être que c'est moi. Voilà ! J'ai dépassé la date de péremption ! Spermatozoïdes hors d'âge ! Circulez, y'a plus rien à voir dans l'éjaculat !

Elle me lança un léger coup de coude dans le flanc. Je poursuivis sur le même ton :

— Non, mais, tu t'écoutes un peu ? Allez, passe-moi ma canne, s'il te plaît. Il faut que je sorte du lit. Ma vessie ne tiendra plus longtemps..., poursuivis-je en prenant la voix chevrotante d'un vieillard. En revenant, tu veux que je te rapporte ton déambulateur ?

— Imbécile ! s'exclama-t-elle en retrouvant le sourire qui me faisait fondre.

Elle se redressa d'un coup et plaqua ses paumes sur ma poitrine. Ses cheveux longs auburn tombaient en cascade sur ses épaules dénudées. La manœuvre me fit basculer sur le dos. Elsa en profita pour s'asseoir aussitôt sur moi, jambes repliées de part et d'autre de mes flancs.

— Bon... Si c'est ce que tu souhaites vraiment...

Ses yeux brillaient de malice quand son bassin se mit à bouger.

— J'en veux bien un, moi aussi, lançai-je en la voyant porter à ses lèvres un mug de café.

— Tiens, ça y est... On émerge. Tu avais peut-être raison ce matin, finalement. Une canne te serait utile pour te lever plus vite.

Assise sur un tabouret dans la cuisine de mon pavillon, ma virologiste préférée savourait son petit déjeuner. Je la trouvais très attirante, vêtue d'une simple chemise blanche qu'elle avait empruntée à ma garde-robe. Entrouverte sur le haut, la chemise laissait deviner les bords harmonieux de sa poitrine. Étrange, en y songeant, comme les échanges vestimentaires ne semblent fonctionner qu'à sens unique. Une fois, je me souviens avoir enfilé une de ses jupes par bravade. Cela s'est soldé par un grand fou rire. Rien d'excitant pour elle en tout cas. Allez comprendre...

Je m'approchai d'elle, faisant d'abord mine de ne pas relever ses propos, et l'embrassai tendrement. Je m'écartai ensuite légèrement.

— Très drôle..., lui répondis-je alors tout en soulevant de l'index une mèche de ses cheveux soyeux.

Puis, d'un ton plus sérieux, je poursuivis aussitôt :

— J'ai réfléchi à notre conversation. Tu sais, à ce que tu m'as dit tout à l'heure. Tes doutes sur notre enfant. C'est sûr, nous ne sommes plus si

jeunes, mais est-ce qu'il faut pour autant perdre espoir ? Enfin, regarde-nous, Elsa. Tu n'as même pas quarante-cinq ans. Moi non plus... Il existe toujours une petite chance. On a tellement de choses à rattraper, à vivre. J'ai envie de toi, de nous. Je voudrais voir grandir ce que nous pourrions faire de mieux ensemble.

— Je sais, murmura-t-elle. Moi aussi, j'en ai envie. Mais cela fait déjà un an qu'on essaye, Ludovic... Je commence à croire qu'il vaudrait peut-être se faire à l'idée...

J'étais certain que mes paroles, qui se voulaient pourtant rassurantes, ne suffiraient pas à la convaincre. Rien ne valait des actes. Le passage au plan B s'imposait.

— Vraiment ? Bon. Tu sais ce que je te propose ? On accepte l'offre de Richet et on avisera par la suite.

— L'offre de Richet ? Mais... cela n'a rien à voir avec nous, lança-t-elle, sourcil relevé, légèrement décontenancée par ma suggestion.

— Au contraire, répliquai-je avec assurance. Ce voyage nous apportera des réponses ! Premièrement, l'accompagner cet été en Sibérie ne sera pas de tout repos. Si nous sommes aussi vieux que tu sembles le penser, alors nous trouverons l'expédition difficile. Dans le cas contraire, cela prouvera que nous sommes au top de notre forme physique, parfaitement apte à gérer invasion de couches-culottes et manque de sommeil chronique ! Deuxièmement, nous verrons si réellement nous pouvons nous supporter plus d'une semaine... (Elle leva les yeux au ciel et secoua négativement la tête.) Si, si. Comme tu me l'as judicieusement fait remarquer le week-end dernier, nous ne passons généralement pas plus de deux jours ensemble. Là, au moins, on aura droit à un véritable test ! Et troisièmement, cela nous fera un bien fou de relâcher la pression du travail, de ne penser qu'à nous un moment. Je suis certain que nous aurons les idées plus claires à notre retour.

— Et mon laboratoire dans tout cela ? Tu y as songé ? Je ne peux pas les laisser se débrouiller durant dix jours...

— Ah bon ? Et pourquoi pas ? Je suis bien prêt à confier le chantier de fouilles au Niger à Maia et à Marc si nous décidons de partir à la chasse aux météorites. Tu pourrais faire de même, non ? Il y a sûrement quelqu'un dans

ton laboratoire à qui tu pourrais déléguer la gestion. C'est calme, en plus, pendant les vacances. Pourquoi pas à Menzerg ? Tu n'as pas cessé de me vanter ses qualités et de me dire qu'il te secondait très bien depuis son arrivée.

Elsa semblait à court d'arguments. Elle s'éloigna, marchant en silence vers l'évier. Elle ouvrit le placard juste au-dessus, allongea le bras et saisit une capsule de café fort. Inutile d'insister : je la connaissais suffisamment pour deviner qu'elle soupesait le pour et le contre de ma dernière suggestion.

— Dix jours... Menzerg... Bon, pourquoi pas, après tout, lâcha-t-elle enfin.

— Parfait ! La Sibérie nous attend !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

Krasnoïarsk, intersection des rues Mira et Perensona, 20 février 2011, 23 h 12.

La camionnette stationne depuis une heure. Les phares sont éteints. Les plaques d'immatriculation ont été retirées dès qu'elle a été volée. Deux hommes discutent à voix basse de l'action à venir dans l'obscurité de l'habitacle. Tous deux portent des gants. Le premier ne cesse de regarder en direction de l'imposante bâtisse qui se dresse à proximité. Il est nerveux : c'est son baptême du feu. La Maison des Officiers trône devant eux à une cinquantaine de mètres. Érigée en 1913, elle est devenue au fil des années un centre culturel pour militaires. Avec sa façade jaune percée de hautes fenêtres, ses colonnades prétentieuses et sa petite coupole rouge, l'immeuble est reconnaissable entre tous. Il est le symbole de tout ce qu'ils détestent et combattent, une cible de choix pour leur cause. Aujourd'hui, le bâtiment est vide. Il n'y aura pas de victime. C'est aussi bien pour une première action. Facile. Pourtant, il ne fait aucun doute pour les deux compères qu'avec cet acte, ils attireront l'attention du Kremlin.

Le second homme, passager du véhicule, jette un œil à sa montre.

Bientôt le moment, songe-t-il, déterminé. Notre lutte entre dans une nouvelle ère.

Il n'a pas tort. Tout s'est accéléré depuis le début du mois. Des informations récentes sont arrivées, poussant leur chef à modifier la stratégie du groupe. Initialement pacifique, le mouvement a soudainement pris un tour très différent. Finies les réunions stériles, les lettres déposées en vain sur les bureaux d'une administration sourde à leurs revendications. Il fallait frapper du poing, faire enfin entendre les voix de leurs communautés. Mieux, leur leader semble avoir trouvé dans le même temps de nouvelles sources de financement. L'idéal pour agir plus souvent et plus fort. Ce soir marque le début de la reconquête.

— T'es prêt ? demande le conducteur avec fébrilité.

L'autre enfle un passe-montagne pour dissimuler son visage, puis répond posément :

— Oui. La voiture nous attend à côté de l'arrêt de bus.

— OK. (Il met à son tour une cagoule noire.)

Devant la Maison des Officiers, la silhouette d'un homme âgé et de petite taille se matérialise. Le gardien. Enveloppé dans un manteau marron trop grand pour lui, il referme derrière lui l'une des portes du bâtiment. D'une main tremblante, le vieillard tourne la clé dans la serrure, puis s'engage dans la voie déserte. Les talons de ses bottes claquent sur le sol et résonnent dans le silence de la nuit.

— Attends qu'il ait disparu au coin de la rue et démarre, reprend le passager.

Le conducteur hoche la tête, les yeux rivés sur la silhouette qui s'éloigne d'un pas rapide.

— T'es sûr que c'est le bon moment ? finit-il par demander, une pointe d'angoisse dans la voix.

— Sûr. Il est temps que les Russes blancs sachent qu'ils ne sont plus seuls. Que nous ne nous laisserons plus faire ! La Sibérie reviendra complètement à ceux à qui elle appartenait. La pseudo autonomie de notre région ? Pff... Foutaise. Une mascarade pour nous domestiquer. On ne se contentera plus de compromis que les Russes peuvent remettre en question à tout moment. Staline a envoyé au goulag mon grand-père. Il y est mort parce qu'il défendait la cause des Évenks³. Notre cause. Rien n'a vraiment changé depuis. Maintenant, il est temps que ça cesse. Tous les peuples nomades, et pas seulement le nôtre, retrouveront leur dignité, leurs richesses.

L'homme se retourne, soulève une bâche et arme un dispositif de mise à feu. Un cadran jaune s'éclaire aussitôt. Le compte à rebours a commencé. Plus que dix minutes avant l'explosion de la bombe.

Le gardien est hors de vue, maintenant. La camionnette démarre. Elle vient se garer sous la grande baie vitrée, juste devant les colonnades. Les deux individus descendent en silence, referment les portières en douceur et

s'éloignent sans précipitation. Ils grimpent le plus normalement du monde dans la vieille Lada qui les attend à l'écart, à deux rues de là, mettent le contact et se fondent à leur tour dans la nuit.

Sept minutes et vingt-trois secondes plus tard, la Maison des Officiers de Krasnoïarsk est éventrée par un souffle puissant. La moitié de la façade s'est effondrée dans la rue. Des débris épars jonchent le sol. Les fenêtres de tous les bâtiments alentour ont volé en éclat dans un rayon de cent mètres. Comme les terroristes l'avaient prévu, l'attentat ne fera aucune victime. Seul l'orgueil de la Russie en sortira blessé.

Igor Baskovitch, commandant en chef de la brigade chargée de l'antiterrorisme pour la ville de Krasnoïarsk et sa région, tournait en rond dans la cuisine de son minuscule appartement. Un verre d'alcool à moitié vide à la main, il fixait d'un regard las la lumière blafarde d'un réverbère.

Merde... C'est pas possible ! maugréa-t-il en secouant la tête de dépit, sa main libre glissée dans sa chevelure brune. *Une putain d'erreur... Une seule ! Et me voilà prisonnier de ce... trou à rats. Je ne vais quand même pas y passer ma vie !*

Comme souvent, Baskovitch ressassait son mal-être, avalant quelques gorgées censées l'aider à oublier son sort. Le commandant en voulait à tous d'avoir été muté. Mais à lui en premier lieu. Muté et rétrogradé. Baskovitch était un homme intelligent, solide et athlétique. Le type même de l'officier capable d'en imposer à ses troupes sans avoir à prononcer un mot. Carriériste, durant des années, il avait habilement manœuvré pour gravir les échelons de la hiérarchie. Tout lui avait réussi jusqu'à ses trente-six ans. Jusqu'à ce faux-pas à Moscou, deux ans plus tôt. Là où sa vie avait basculé. Chaque jour, des dizaines de mémos et de rapports, où mensonges et suppositions fantaisistes côtoyaient les indices les plus probants, atterrissaient sur son bureau. Charge à lui d'en faire le tri. Le nom d'une gare moscovite figurait sur l'une de ces fichues notes. Sauf que l'information lui avait échappé. Le lendemain, un groupuscule tchéchène

faisait exploser une voiture piégée près de la station de Iaroslavl. Six morts, douze blessés. Leur service aurait pu déjouer l'attentat, s'il avait fait plus attention. La sanction était tombée très vite : exit les ors de son bureau et bienvenue en Sibérie !

Depuis le début de son exil forcé, Baskovitch n'avait qu'une obsession en tête lorsqu'il arrivait à son travail : redorer son blason pour retourner dans une grande ville. Saint-Pétersbourg, pourquoi pas. Cela lui conviendrait parfaitement. Ou alors un poste à l'étranger, puisqu'il parlait un anglais très correct. Peu importait finalement. Ailleurs, ce serait toujours mieux qu'ici.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. L'homme coula un regard à sa montre : vingt-trois heures cinquante-huit.

Quel est l'imbécile qui m'appelle à cette heure-ci ? pesta-t-il tout haut. *Ça ne peut pas attendre demain, non ?*

Baskovitch n'avait aucune intention de répondre. Il avala une autre gorgée de vodka et posa son verre désormais vide dans l'évier débordant d'assiettes sales. Le téléphone se tut.

Bon débarras !

Il s'apprêtait à tourner les talons pour aller se coucher quand l'appareil se remit à sonner avec insistance.

Merde !

L'officier dut se résoudre à décrocher cette fois.

— Baskovitch, grogna-t-il, le visage marqué par la colère qui l'animait. J'espère que vous avez une bonne raison pour me déranger en pleine nuit.

Au bout du fil, l'agent de service s'empressa de lui relater l'explosion visant la Maison des Officiers. Le courroux du commandant s'évanouit en quelques secondes. Concentré et silencieux, il écouta avec intérêt les faits que son interlocuteur lui rapportait. Lorsque celui-ci eut enfin terminé, Baskovitch reprit posément :

— Un attentat, vous êtes sûr ? D'accord. Ne touchez à rien, j'arrive.

Pour la première fois en deux ans, Baskovitch se sentit revivre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

Vanavara, Kraï de Krasnoïarsk, Evenkia⁴, 4 juillet 2011, 14 h 25.

Le voyage jusqu'en Sibérie avait semblé interminable depuis Paris.

Dès le départ, en quittant mon pavillon, j'avais éprouvé une appréhension. Un genre de pressentiment, appelez cela comme vous voulez. Et si nous avions eu tort d'accepter ce périple ? Des vacances en Sibérie... Tu parles d'un endroit romantique. Du coin de son œil unique, Dino nous avait vus froidement poser nos valises dans le couloir. J'étais incapable de savoir si, même après des années passées à m'observer du fond de son vivarium, ce python avait fini par comprendre ce que le rituel des bagages signifiait : congrès ou chantier de fouilles à l'autre bout du monde. Et invariablement, irruption dans sa vie monotone de reptile de Max Charretier... À quatre-vingts ans révolus, Max était encore alerte. Seules les rides tapissant son visage trahissaient son âge avancé : un champ de la plaine beauceronne après les labours en comptait moins ! Je taquinais souvent le vieil homme lors de nos discussions dominicales, mais je l'adorais. Je me surpris à songer fugacement que c'était peut-être une des dernières fois que je lui confiais Dino. Je n'avais d'ailleurs pas osé lui demander cette fois d'entretenir mon jardin et ses pommiers nains. Je craignais qu'il ne tombe et ne se blesse.

Elsa avait dû deviner à mon regard un peu triste le fond de mes pensées. Elle aussi avait appris à apprécier nos discussions amicales sur sa terrasse.

— Ne t'en fais pas. Max sera là à notre retour, m'avait-elle glissé à l'oreille durant le transport en taxi vers l'aéroport, sa main serrant la mienne. Et malheureusement pour moi, ton fichu serpent également ! ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Trente minutes plus tard, notre voiture nous avait déposés à Paris-Charles de Gaulle. Contrôle des billets et des bagages, formalités douanières, tout s'enchaîna jusqu'à Vanavara, les vols comme les escales. Les trajets Paris-Moscou, puis Moscou-Krasnoïarsk s'effectuèrent dans la même journée. Le

lendemain, après une courte nuit dans un hôtel de la ville, nous avions embarqué dans l'ATR-42 d'une compagnie locale pour rallier notre destination finale. ATR. Nous avons vite compris la signification de l'acronyme : Aéronef Totalement à Rénover... Elsa et moi avons longuement hésité à rester à bord de l'appareil en découvrant les morceaux de scotch qui semblaient maintenir les hublots en place ! Ce n'était pourtant que le début de nos angoisses : à chaque turbulence, le bimoteur paraissait demander grâce, nos sièges tressautant à l'unisson de la carlingue avec moult grincements. Agrippant fermement la main d'Elsa au moindre soubresaut, je commençais franchement à regretter de m'être laissé convaincre par Simon Richet de le suivre dans sa quête. Et qui plus est d'avoir entraîné Elsa dans pareille aventure. Les météorites, c'était le domaine de Richet, après tout. Pas le mien. La chasse aux fossiles suffit amplement à mon bonheur. Quant à Elsa, quel autre intérêt y avait-il pour elle à venir, à part l'irrépressible envie d'accompagner son bel Apollon — moi, donc (OK, j'ai les chevilles qui enflent...) — dans ce lieu reculé ?

Trois passagers applaudissant le pilote lorsque les roues touchèrent enfin le tarmac de Vanavara, je faillis me joindre à eux tant j'étais soulagé que nous soyons arrivés entiers.

— N'y pense même pas, m'intima Elsa d'un air réprobateur alors que je m'apprêtais à frapper dans mes mains à mon tour.

— Pourquoi ? fis-je, légèrement étonné par sa réaction.

— Tu ne tiens quand même pas à encourager son comportement suicidaire ? Ce type ose s'emparer des commandes d'un coucou qui vole à peine mieux qu'une brique ! Ne le pousse pas à forcer sa chance ! Et surtout, fais-moi plaisir d'en toucher deux mots à Simon au plus tôt. Hors de question que nous reprenions de tels risques en rentrant.

Pas faux. Mon collègue s'étant occupé du transport aller comme de celui du retour, j'allais devoir sérieusement réviser nos plans si je ne voulais pas que ce voyage vire au fiasco rapidement.

Richet nous attendait dans le hall spartiate de l'aéroport. J'aperçus le premier sa silhouette replète et son crâne dégarni. Elsa et moi étions exténués, mais tellement heureux d'avoir atteint notre destination que d'un signe de la main, j'attirai immédiatement son attention. Plus vite nous nous retrouvions, plus vite nous pourrions nous reposer un peu. Richet s'élança aussitôt à notre rencontre. Il avait l'air plutôt engoncé dans sa veste polaire rouge vif. Il écarta les bras en signe d'accueil, puis lança d'une voix amicale et chaleureuse :

— Bonjour Ludovic ! (Il me saisit la main longuement, puis se tourna vers Elsa et lui fit la bise.) Bonjour Elsa ! Bienvenue en Sibérie ! Je suis tellement content de vous voir enfin ici, vous savez. J'espère que vous n'êtes pas trop fatigués, enchaîna-t-il rempli d'excitation, parce que j'ai vraiment hâte que vous lisiez la lettre ! On m'a montré l'original hier soir et... Je n'en reviens toujours pas. C'est... juste incroyable !

Bien sûr. La lettre. La fameuse lettre. Celle dont il avait eu vent par un collègue russe. Elle devait bouleverser notre vision de la catastrophe qui avait secoué la région au début du vingtième siècle. Richet en avait fait état la première fois deux mois auparavant. Il nous avait alors conviés, Elsa et moi, à un repas chez lui. Nous y avions rencontré sa délicieuse femme, Patricia, et sa fille de huit ans, Dorine. À l'issue d'un dîner divin, Simon nous avait exposé les tenants de l'expédition qu'il projetait de mener en Sibérie. Restituant d'abord le contexte historique, il nous avait détaillé la chute du météore au-dessus de la rivière, la Toungouska. Richet insista longuement sur les mystères qui entouraient, encore maintenant, l'événement. On ignorait jusqu'à l'endroit précis où la météorite était tombée. Ni même, d'ailleurs, si elle s'était véritablement écrasée au sol. C'était une des énigmes associées au phénomène. Bien évidemment, la nature exacte du bolide ou ses origines restaient inconnues. À l'en croire, ce qui s'était produit ce jour-là ne faisait l'objet que d'hypothèses, certaines plus ou moins sérieuses. Puis il avait mentionné l'existence de la missive. Et là, un Richet plein d'entrain nous dévoila une partie de son contenu. Nous avons vite dû convenir que son enthousiasme semblait justifié. Ce que son auteur décrivait paraissait aussi terrifiant qu'excitant. Richet ne manquait depuis lors aucune occasion pour me rappeler les révélations que

renfermait la lettre. Mais là, dans l'immédiat, je préfèrai prendre une bonne douche et me délasser un peu.

— Bonjour Simon. Euh... J'adorerai voir la lettre... mais tout à l'heure, si tu le veux bien. Tout de suite, j'aimerais mieux un peu de repos quand même. Toi aussi, je suppose ? demandai-je à ma compagne en me tournant vers elle.

Elsa acquiesça d'un sobre hochement de tête.

— Oh ! Oui ! Bien sûr ! Nous avons le temps. Désolé... Huit jours déjà que je suis ici. Je ronge mon frein. J'ai tellement envie de prendre la route. Et nous n'attendons plus que vous, alors...

— Je comprends, Simon, repartit simplement Elsa, sa pointe d'accent méditerranéen agrémentant un timide sourire fatigué. Mais je rejoins Ludovic. Il vaudrait mieux pour nous tous que nous passions d'abord à l'hôtel nous reposer si tu veux pouvoir compter sur toute notre attention. Je suis épuisée par ce long voyage.

— L'hôtel... Ah... Oui, aucun souci, fit-il avec une moue énigmatique. Allons-y, je vous guide. Suivez-moi !

Nous montâmes dans la voiture de Richet et traversâmes presque toute la ville. Vanavara défila très vite sous nos yeux las. Près de trois mille âmes y vivaient désormais. La cité, ancrée sur une seule rive le long de la Podkamennaya Tunguska, la TOUNGouska Pierreuse, n'avait pas véritablement évolué depuis sa création. Échappant grâce à sa petite taille à l'ère soviétique et aux horribles constructions massives de béton grisâtre que Staline érigea en modèle, elle conservait néanmoins un aspect austère avec des rues à peine goudronnées et quasiment vides. Heureusement, à mesure que l'on s'éloignait du centre, les traditionnelles maisons de bois semblaient s'animer un peu, quelques femmes profitant de la clémence du temps pour entretenir leurs potagers. Au bout d'un moment, mon ami stoppa. Deux bâtiments se faisaient face de part et d'autre de la route. L'un

d'eux n'était plus qu'un ramassis de parpaings, de poutrelles et de ferrailles ravagé par le feu.

— Un attentat, lâcha laconiquement Richet en me voyant intrigué par l'état de délabrement de l'immeuble calciné. C'est assez récent. Du mois de mai, je crois me souvenir. D'après ce que j'en ai su, le bâtiment appartient à la municipalité. Il n'y avait que deux bureaux vides et un peu de matériel au rez-de-chaussée quand les flammes l'ont dévoré... Mais pas d'inquiétude, s'empressa-t-il d'ajouter. C'est rare, mais de temps à autre, des communautés indigènes revendiquent violemment des droits dont le régime les aurait privés au fil du temps.

— J'espère ! Nous sommes venus nous détendre..., soufflai-je doucement à Elsa en pressant sa main dans ma paume avant de reporter mon attention en direction de l'autre bâtiment.

Avec l'immense esprit de déduction qui me caractérise, je présumais en effet que ce dernier constituait notre point de chute pour la nuit. Gagné !

La pension que tenait Yulia Issaïev ne payait pas de mine. Vaste maison de bois sombre toute simple, elle ne possédait pour seule décoration extérieure que des cadres de fenêtres bleu azur. Richet pouvait vraiment s'enorgueillir d'avoir réussi à nous surprendre ! Point d'hôtel à Vanavara. Tout ce que les rares voyageurs pouvaient y dénicher, c'était ces petites pensions de famille. Les propriétaires louaient à la demande les chambres délaissées par leurs grands enfants aux aventuriers attirés par la nature sauvage, à des chasseurs en quête de trophées ou, comme dans notre cas, à des scientifiques désireux de percer le mystère de la météorite. La vieille femme ne parlait pas un mot d'anglais, mais, à force de signes, sourires et patience, nous nous comprîmes assez aisément. Il n'était pas non plus si difficile de deviner, en nous voyant débarquer avec nos grosses valises, que nous cherchions un endroit où les poser.

Les présentations faites, Richet nous confia aux bons soins de Yulia. Il repartit mettre la dernière main aux préparatifs, promettant de venir nous récupérer quelques heures plus tard.

— Da. Da. Komhata⁵, komhata..., répéta notre hôte en nous précédant dans l'escalier pour monter à l'étage.

La chambre... Sise au bout d'un sombre corridor, elle ne comportait qu'une unique fenêtre qui surplombait une petite cour cernée d'un vieux grillage. Les pattes engluées dans une terre noire et molle, deux poules querelleuses y caquetaient bruyamment. Par-delà la courette, un rideau opaque de sapins s'élevait assez haut pour boucher l'horizon. Pour la vue, on pouvait repasser. La pièce elle-même n'inspirait guère le romantisme. Un solide lit à deux places en pin clair en occupait presque tout l'espace. Des couvertures de laine et un édredon si épais qu'il aurait fait passer celui de ma grand-mère pour une gentille nappe brodée avaient été disposés dessus. Une armoire rustique et un poêle en fonte datant d'avant-guerre complétaient le décor. Froid par ici ? Pensez-vous ! Pas de table, ni de chaise et, cela va sans dire, une absence de salle de bain privée. Celle-ci, comme les commodités, devait être partagée par tous les occupants du palier. Quant à obtenir l'accès WIFI, on pouvait encore attendre sans crainte cent ou deux cents ans avant qu'une onde quelconque ne nous atteigne ! Le vingtième siècle n'était pas arrivé partout à Vanavara...

Elsa s'affala sur le lit sitôt Yulia sortie de la pièce. Elle semblait épuisée.

— Ça va ? m'inquiétai-je, en la voyant si pâle.

— Ça ira... Ne t'en fais pas. Je suis juste morte de fatigue. Je vais me reposer cinq minutes et j'irai me passer sous la douche.

— OK, repartis-je. Je te comprends parfaitement. Je suis à plat, moi aussi. Je vais te précéder dans ce cas et aller prendre la mienne tout de suite. Cela me fera du bien.

Lorsque je suis revenu dix minutes plus tard dans notre chambre, Elsa s'était assoupie. Je me suis allongé très doucement près d'elle et je l'ai regardée, longuement, avant de baisser les paupières à mon tour. Elle était belle.

— J'ai rêvé ou tu m'as lâchement abandonnée ? grimaça Elsa en se frottant les yeux encore lourds de fatigue.

Je lui souris.

— Abandonnée ? Plus jamais... Une fois m'a suffi, tu te rappelles ?

— Pff... Bon... Quelle heure est-il ? Richet ne devait pas revenir nous chercher pour tout nous expliquer ?

— Si. Mais ne t'inquiète pas, nous avons du temps. Va te doucher, si tu veux. Il ne sera pas là avant au moins deux heures.

Elle souffla un moment, puis se leva et traversa la pièce pour se diriger vers la salle de bain.

— Deuxième porte sur ta gauche... Si tu as besoin d'une main charitable pour te savonner le dos, fais-moi signe. Je me porte volontaire !

Elle se retourna et me fusilla du regard avant de quitter la chambre. J'hésitai une seconde sur la signification de ce coup d'œil assassin : pas encore très réveillée ? Irritée par ma proposition pourtant si honnête ? Ou alors, au contraire, tellement lucide qu'elle commençait à réaliser que j'avais véritablement un don pour l'entraîner dans bien des galères...

Deux heures plus tard, alors que la ville s'enfonçait lentement dans la nuit, Richet sonna à la porte de la pension. Yulia vint nous prévenir aussitôt de son arrivée. Lorsque nous descendîmes pour le rejoindre, la vieille dame et mon collègue nous attendaient en silence.

En nous apercevant, notre hôtesse s'anima. Elle tira doucement sur la manche de Richet pour qu'il se penche vers elle. Mon ami s'exécuta et Yulia lui murmura deux mots incompréhensibles. Il se contenta de lui répondre d'un large sourire, puis se redressa et, d'une main, nous indiqua la porte.

Ni Elsa ni moi ne parlant russe, leur aparté demeura très énigmatique. Peut-être nous avait-elle simplement souhaité une bonne soirée.

— Tu nous as bien eus avec cet endroit, lançai-je à Richet en montant dans sa voiture. En tout cas, notre hôtesse est charmante.

— Charmante... oui, reprit-il d'un ton amusé. Discrète et... très attentive également !

Attentive ? Qu'entendait-il par cela ?

J'interrogeai du regard Elsa, mais elle paraissait aussi perplexe que moi.

— Lit bruyant ! Voilà ce que Yulia Issaïev m'a glissé tout à l'heure, poursuivit-il d'un air goguenard.

Grillés. Que voulez-vous ? Ni chaise ni bureau, nous deux, l'envie d'un enfant, un lit et deux heures à tuer. Autant s'occuper agréablement, non ?

— Hum... Bon... (Tandis qu'Elsa s'empourprait légèrement en détournant la tête vers les bois, je préfèrai changer de sujet. Inutile de s'étendre sur celui-là, on l'avait déjà assez fait.) Tu nous as tellement parlé de la lettre, Simon. On pourrait peut-être la voir maintenant ? hasardai-je.

— Certainement ! Retournons en ville pour que je vous présente mon équipe et ceux qui nous soutiennent. Sasha vous montrera le précieux document.

CHAPITRE 6

Vanavara, Kraï de Krasnoïarsk, 4 juillet 2011, fin d'après-midi.

Nous avions rendez-vous à la Taverne du loup. Richet l'avait choisie pour son côté pratique puisqu'elle se trouvait à mi-chemin de son logis et du nôtre. Et aussi parce qu'elle proposait un vaste échantillon d'alcools locaux, ce qui n'était pas pour déplaire à mon confrère. Russe jusqu'au verre de vodka factice trônant au-dessus de l'entrée, le bar affichait ostensiblement sa fierté de porter haut les couleurs de la nation. Derrière le serveur, un étendard écarlate estampillé C.C.C.P. et frappé de la faucille et du marteau répondait aux bandes rouge, bleue et blanche du drapeau de l'actuelle Russie. Au milieu des canettes de bière, la plus énorme collection de bouteilles de vodka qu'il m'avait été donné de voir garnissait une étagère entière. Des marques russes exclusivement. Il aurait été illusoire de tenter de les goûter une à une : j'aurais été malade avant d'atteindre le premier quart de la rangée ! Assis au fond de la salle, sous une balalaïka pendue au mur, se tenait un individu d'une cinquantaine d'années. Evgeny Nikouline. Richet avait monté toute l'expédition avec lui. Nikouline, professeur à l'Université Fédérale de Sibérie à Krasnoïarsk, dirigeait un important laboratoire de géologie et minéralogie. L'homme, habitué à lire et publier ses recherches en anglais, parlait plutôt bien la langue de Shakespeare. Il fut donc très aisé de nous comprendre en dépit de son accent slave prononcé :

— Madame Daussoy. Monsieur Daussoy, ravi de faire votre connaissance, dit-il en nous tendant chaleureusement la main.

Madame Daussoy... tiens, tiens. Apparemment, Simon ne lui avait pas tout dit à notre sujet.

Chaque chose en son temps, d'accord ? songai-je . Il y a trois ans, j'étais réfractaire à toute idée d'enfant et je ne l'étais plus. Mais le mariage... Parmi nos amis, j'avais souvent eu l'impression que les unions avaient plus éloigné les couples qu'elles ne les avaient rapprochés. Peut-être la routine d'une vie à deux. Moins de piquant, moins de liberté. Pas vraiment envie de sauter le pas pour le vérifier, en tout cas.

Richet se pencha vers lui et murmura quelques mots. L'homme rectifia aussitôt.

— Oh pardon. Veuillez m'excuser, je croyais que vous étiez mariés...

Elsa me devança, et à ma grande surprise, lui répondit avec un clin d'œil, tout en me donnant un très léger coup d'épaule amical :

— Pas encore... Ce n'est qu'une question de temps pour que nous le soyons... Je ne laisserai plus passer ma chance avec ce bel homme ! Très honorée de vous rencontrer, Professeur Nikouline ! Simon nous a informés du rôle crucial que vous avez joué dans ce projet.

— Il a sûrement exagéré, rétorqua-t-il, avec un large sourire qui découvrait toutes ses dents.

— Euh, très heureux également, bafouillai-je lamentablement, encore sous l'effet de la surprise.

Nous n'avions jamais abordé la question du mariage, Elsa et moi. Sérieusement du moins, de mon point de vue. Et si nous en avions vaguement discuté à quelques reprises, je m'en étais toujours sorti par une pirouette. Je découvrais brusquement qu'Elsa semblait y tenir beaucoup plus que je ne l'imaginais.

Face à moi, les yeux jaunes d'une énorme tête de loup naturalisée me fixaient. Accrochée au mur, gueule ouverte et babines retroussées pour dévoiler des crocs acérés, la bête avait un air effrayant. Plus j'observais l'animal, plus je me sentais pris au piège... Bizarre.

Elsa avait oublié sa lassitude et retrouvé la joie de vivre. Le quiproquo l'avait apparemment bien amusée, à en juger par le discret sourire qu'elle affichait. Je me demandais toujours comment me tirer de cette situation, lorsque Richet, plus préoccupé par son expédition que par l'avenir de notre couple, se lança :

— Sasha n'est pas là ?

Tandis qu'il prononçait ces mots, il jeta un coup d'œil circulaire dans la salle, espérant y trouver une silhouette familière.

— Non. Pas encore. Il lui restait une ou deux choses à régler à la mairie avant de nous rejoindre. Les autres ne viendront pas. Ils doivent charger de nombreux équipements dans les voitures avant notre départ, demain matin.

— Ah.

Richet ne put masquer une légère déception, mais se reprit rapidement :

— Bon. Tant pis. Mettons-nous au travail tout de suite, dans ce cas.

Notre discussion s'anima très vite. Nikouline, en authentique amateur de vodka, ne pouvait se passer d'un verre d'alcool plein dans sa main. Et comme étonnamment celui-ci ne faisait que se vider, le suivant lui succédait sans délai. Si initialement je lui avais emboîté le pas par curiosité, j'ai rapidement renoncé : les verres valsaient sur un rythme trop effréné pour moi. Je repris donc ma vieille habitude et me réfugiai dans les délices du café. Richet et Elsa, eux, avaient dès le début sagement opté pour du thé. Nous passâmes en revue les derniers détails du programme qui nous attendait. L'expédition devait durer six jours. Deux jours de voyage aller, deux jours sur place, puis retour. C'était court, mais amplement suffisant pour une première approche. Horaire de départ, route à suivre, répartition dans les voitures, tout fut réglé en à peine plus d'une heure. Richet avait au moins raison sur un point : fossiles ou météorites, peu importait. Une expédition scientifique restait une aventure et, globalement, quel que soit l'objet de la recherche, la logistique différait peu. Je me sentais donc à mon aise en les écoutant parler et me permis de suggérer deux ou trois choses intéressantes à mes compagnons.

— Je dois vous abandonner une seconde, messieurs. Simon, pourriez-vous m'indiquer où sont les toilettes ? fit doucement Elsa.

Ce dernier le lui expliqua et Elsa se leva, disparaissant quelques minutes. C'est durant son absence que Sasha Ogramov se joignit à nous. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'étais imaginé, vu ses fonctions (Richet m'avait dit que son contact n'était autre que le maire de Vanavara), que Sasha était un homme. Et qui plus est un Russe. Faux sur toute la ligne. Stoppan sur le seuil de la taverne, un petit bout de femme d'une trentaine d'années, trapue et les traits typiquement asiatiques, nous dévisagea un instant. Son visage s'illumina en croisant le regard de Nikouline, lequel leva aussitôt son verre

pour l'inviter à nous rejoindre. Sasha Obramov était membre d'une des minorités ethniques qui peuplent encore la Sibérie. Quel imbécile pouvais-je faire ! Quand les préjugés nous tiennent...

Madame la maire n'était pas venue seule. Osip Goloubev, l'un de ses adjoints, l'accompagnait. Râblé, le cheveu court et noir, son appartenance à la même ethnie qu'Obramov ne faisait aucun doute.

Les nouveaux venus s'approchèrent de nous d'un pas décidé et nous saluèrent poliment l'un après l'autre. Nikouline se chargea des présentations tandis qu'ils se mettaient à l'aise.

— Alors comme cela, la météorite vous intéresse ? demanda Obramov de but en blanc.

Elle s'exprimait dans un anglais correct. Sans attendre de réponse, elle ôta avec nonchalance le grand châle blanc qu'elle portait, découvrant au passage une longue natte de cheveux noirs et poursuivit :

— Vous aussi, Professeur Daussoy ? J'ai cru comprendre que vous n'étiez pas un expert dans ce domaine, pourtant...

— C'est exact, dis-je poliment. Je suis paléontologue. J'étudie les fossiles...

Sasha Obramov me coupa en prenant un air charmeur :

— Vous devriez vous rendre beaucoup plus au nord dans ce cas. Mes cousins se feraient une joie de vous faire découvrir un ou deux mammoths prisonniers du sol gelé. Ils en trouvent régulièrement sur l'île de la Grande Liakhov. (Je pourrais me joindre à vous, glissa-t-elle en se penchant doucement vers moi pour que je sois le seul à l'entendre.) Vraiment dommage que je n'ai pas le temps de vous accompagner... Pour une fois que des étrangers s'intéressent à nous, qui plus est aussi beaux. Je vous aurais volontiers servi de guide..., conclut-elle sans se départir de son plus charmant sourire.

Eh ! Pas de ma faute ! Je n'y étais pour rien ! D'accord, sans vouloir me jeter des fleurs, mon physique est, disons-le, avantageux. Et j'en étais conscient : j'en avais usé, abusé même, à certaines périodes de ma vie. Mais tout ça, c'était du passé. J'avais mis fin à mes errements de chairs depuis

mes retrouvailles avec Elsa. Alors, que personne ne me blâme, mais je n’y pouvais rien si mon charme continuait d’opérer malgré moi !

Sasha O bramov ne se gênait pas pour me détailler des pieds à la tête. Je me sentais comme un éclair au chocolat qu’un gamin lorgne dans la vitrine du boulanger. Ce brin de femme n’avait pas froid aux yeux. Heureusement pour moi, le retour d’Elsa coupa court à ses velléités tentatrices. Les présentations furent rapides et ma compagne vint s’asseoir à mes côtés. Elle écarta délicatement de mon front une mèche de cheveux rebelle, puis posa fermement sa main droite sur ma cuisse. Enfonçant le clou, Elsa colla sa joue sur mon épaule. Une petite voix intérieure me susurrait qu’elle nous avait observés un moment avant de nous rejoindre et, avisant le manège de Sasha, avait décidé de « marquer son territoire ». Déployer autant de signes de tendresse en public n’était en effet guère dans ses habitudes !

Un bref instant de flottement s’installa, mais Richet intervint et relança la conversation :

— Madame O bramov, pourrions-nous examiner cette lettre, s’il vous plaît ?

— Oh, oui. Bien sûr. J’ai pris la liberté d’en faire réaliser une traduction (elle se tourna vers son adjoint et lui sourit). Osip n’est pas seulement mon collaborateur à la mairie. C’est aussi un spécialiste local de notre communauté. Il est très attaché à notre histoire. Je crois qu’il en connaît tous les aspects, n’est-ce pas ? (Goloubev se contenta d’un sobre hochement de tête en guise de réponse) Sauf, évidemment, ce chapitre inédit. Lorsque je lui ai parlé de votre venue et de votre intérêt pour la météorite, il a immédiatement accepté d’en rédiger une version en anglais.

Nous les remerciâmes pour ce geste. Étudier un document en cyrillique ne nous aurait pas été d’un grand secours... J’étais néanmoins intrigué. Je cernais mal le lien qu’il pouvait y avoir entre la chute du météore et l’histoire de leur peuple. Elsa semblait aussi dubitative que moi.

— Cela a été un honneur pour moi, Sasha, assura Goloubev, levant son verre à notre santé. Tout ce qui peut servir à révéler la vérité et à mieux faire connaître nos racines me tient à cœur, comme vous le savez.

Sans plus attendre, Sasha tira de la poche de son manteau quatre pages jaunies et pliées qu'elle donna à Nikouline :

— Tenez, voici l'originale. Je vous la confie désormais. Et, pour vous (elle sortit quatre feuillets supplémentaires et me les tendit), voilà sa traduction. Il y a tout. La météorite, bien sûr. Mais il y a plus encore, beaucoup plus. Vous verrez, c'est sidérant. Pour vous, pour les Évenks, mon peuple, pour les autres ethnies de Sibérie, et pour la Russie. Avec ce document, c'est tout un pan de l'histoire de notre nation que l'on exhume. Au fait, Nikouline vous a-t-il raconté sa découverte ?

Elsa et moi, pris de court par autant de mystères, secouâmes négativement la tête. Sasha se fit alors un plaisir de nous l'expliquer aussitôt :

— C'est totalement par hasard que ce témoignage nous est parvenu. En janvier dernier, l'arrière-arrière-petite-fille de l'homme qui l'a écrit a exhumé la lettre en déplaçant une vieille armoire dans l'isba de son ancêtre. Elle voulait vendre la maison et faisait place nette. Le pli, dissimulé derrière le meuble, est tombé à ses pieds. Lorsqu'elle l'a lu, elle a tout de suite réalisé son importance. Elle est venue à l'hôtel de ville et me l'a remis, complètement bouleversée. En parcourant à mon tour la lettre, j'ai immédiatement compris qu'il fallait que je la transmette à l'Université de Krasnoïarsk. C'est donc moi qui ai pris contact avec le professeur Nikouline.

— Et je vous en suis très reconnaissant, ajouta ce dernier, plissant les yeux de plaisir

CHAPITRE 7

Vanavara, Kraï de Krasnoïarsk, 4 juillet 2011, 22 h 45.

— Bon sang ! Tu t'en rends compte, Elsa ? Ce document est unique en son genre, soufflai-je, encore bouleversé par le contenu de la lettre.

À Paris, en nous présentant l'expédition, mon collègue avait en effet occulté la partie édifiante du témoignage. Il ne nous avait fait part que de ce qui concernait la chute du bolide.

La nuit était tombée depuis longtemps. Debout devant la vitre, j'essayai d'imaginer la localisation de l'explosion de l'astéroïde. Là-bas, quelque part au-delà du mur de verdure désormais invisible, entièrement fondu dans la noirceur qui enveloppait Vanavara. Les poules querelleuses dormaient depuis belle lurette. Tout était si calme, si silencieux, derrière la fenêtre de notre chambre. J'avais encore de la peine à réaliser la portée de ces révélations.

Vassily Nikonovitch, témoin direct de la chute du météore, avait décrit par le détail l'événement du 30 juin 1908. Selon ses propres mots, très tôt dans la matinée, une gigantesque boule de feu survola Vanavara. Le bolide disparut à l'horizon en quelques secondes, abandonnant dans son sillage un long panache de poussières. L'homme rapporta avoir entendu un immense coup de tonnerre dans les instants qui suivirent. Un souffle brûlant balaya la petite cité dans la foulée, accompagné d'un faible tremblement de terre. Jusque-là, le témoignage de Nikonovitch corroborait ce que l'on savait de l'événement par d'autres sources : une météorite géante s'était vraisemblablement écrasée à une soixantaine de kilomètres de la bourgade. Vanavara avait subi quelques dégâts matériels, mais on ne déplorait aucun décès dans la ville. C'est ensuite que son récit divergeait de la thèse officielle pour prendre un tour insolite. Et tragique.

— Tu réalises qu'on a mis plus de dix-neuf ans pour mener la première expédition scientifique dans la région ? m'exclamai-je, outré par une telle lenteur. Mille neuf cent vingt-sept ! Bon sang ! Dire que l'Académie des sciences de Russie n'avait pas jugé utile de dépêcher une équipe. Bien sûr

que c'était loin, très loin de Moscou, que la zone était trop isolée du reste du monde. Mais tout de même... Et quand elle se décide enfin à agir, la Grande Guerre, puis la Révolution de 1917 éclatent. Je comprends que la météorite soit passée au second plan. Qu'on l'oublie presque. Mais il n'empêche... Tout ce temps perdu. Et curieusement, lorsque le Professeur Kulik et ses hommes arrivent sur place, ils ne trouvent rien ! Ni son expédition ni celles qui lui succédèrent d'ailleurs. Aucun cratère visible, juste des millions d'arbres couchés par le souffle de l'explosion. Tous les témoignages de l'époque s'accordent sur cela : l'existence, là-bas, d'une forêt dévastée...

— De quoi alimenter plein d'hypothèses..., soupira Elsa, relevant d'un geste gracieux une mèche de cheveux tombant devant ses yeux.

Je me contentai de hocher la tête en silence pour abonder en son sens.

— Surtout si l'État n'a autorisé les chercheurs étrangers à venir que dans les années quatre-vingt..., reprit-elle enfin au bout d'un moment. Mais je comprends mieux maintenant leur volonté de tenir si longtemps les Occidentaux à l'écart. Personne ne voulait que l'on sache la vérité. Rien ne vaut le mystère et l'ignorance comme terreau pour les plus folles théories. Avec le flou entretenu pendant des décennies, je ne m'étonne plus si certains sont demeurés sceptiques quant à l'hypothèse d'une comète se désagrégeant dans l'atmosphère... Mais quand même ! De là à imaginer que ce pouvait être une boule de foudre géante, l'explosion de millions de tonnes de méthane piégées dans le sous-sol ou la rencontre avec de l'antimatière...

— Et tu négliges l'intervention des extraterrestres ! renchéris-je, risquant maladroitement un trait d'humour.

Ma compagne leva les yeux au plafond avec un air de dépit.

— Mouais... En tout cas, on est d'accord sur au moins un point : E.T. n'y est sans doute pour rien... Quoi qu'il en soit, ce récit remet en question l'intégralité de la version officielle.

Elsa acquiesça sobrement cette fois : ce que Nikonovitch décrivait dans sa lettre éclairait d'un jour nouveau le mystère de la Toungouska, un

mystère qui tenait désormais autant du merveilleux que de l'horreur absolue.

L'homme ne s'était pas contenté de consigner la chute du météore : il s'était secrètement rendu sur place. En premier ! Lorsque le bolide traversa la région de la Toungouska, l'époque était encore troublée. Obramov l'avait d'ailleurs souligné à une ou deux reprises au cours de notre discussion à la taverne. Comme un peu partout dans l'Empire, la révolution de mille neuf cent cinq avait laissé des traces. Chaque habitant d'ici gardait en tête la terrible répression qui avait suivi le soulèvement de Krasnoïarsk. Néanmoins, des heurts éclataient sporadiquement çà et là, heurts que la police du tsar Nicolas II étouffait avec fermeté. Nikonovitch en fut d'ailleurs indirectement victime, puisqu'il fut contraint un moment de renoncer à ses activités administratives habituelles à cause d'une énième rébellion. Il eut donc du temps cet été-là. Et comme les bois se consumaient toujours, loin, quelque part au nord de la ville, l'homme s'était lancé dans l'aventure. Pour comprendre. Déterminé à connaître l'origine du souffle dévastateur qui l'avait projeté face contre terre, il était parti, seul. Le seize août mille neuf cent huit, après quelques jours de marche, il atteignit enfin son but, précédant de dix-neuf années les premiers scientifiques. Il avait retrouvé la trace du météore. Nikonovitch déclarait avoir découvert plusieurs fragments du corps céleste, dont un gros. Sauf que la localisation de ce dernier, celle qu'il rapportait dans la fameuse lettre ne correspondait nullement aux coordonnées explorées par la suite, que ce soit par Kulik en mille neuf cent vingt-sept ou par les autres équipes qui lui succédèrent. Bien sûr, si l'erreur paraissait faible à l'échelle de la Russie, elle était néanmoins grossière : elle portait sur un peu plus d'une trentaine de kilomètres. Mais ce n'était pas la seule révélation que contenait le document.

— Mais... tu sais, je n'arrive toujours pas à croire en ce qu'il a trouvé réellement sur place. C'est tellement... horrible !

Elsa avait de plus en plus du mal à maîtriser ses émotions. Je sentis sa voix se briser. Pour la reconforter, je vins m'asseoir à ses côtés et l'étreignis avec tendresse. Je comprenais. Comme elle, je ne pouvais m'empêcher de repenser au contenu du document. Dire que nous avions débarqué en Sibérie avec l'envie de nous changer les idées, de vivre des vacances

sportives, heureuses. Cette lettre venait de bouleverser la donne. Finie, la balade romantique. Vassily Nikonovitch, pour reprendre ses propres mots, avait entrouvert les portes de l'Enfer. Je me vis relire cette lettre.

« La boule de feu avait volé en éclats au-dessus de la forêt, avait écrit le pauvre homme d'une plume hésitante. Un souffle monstrueux suivit l'explosion. Il me précipita au sol telle une brindille. Tout fut dévasté. Je l'ignorais encore à cet instant, mais sur une immense surface, les pins s'étaient couchés, branches fracassées, leurs troncs alignés attendant d'être débités par une armée de moujiks. Là-bas, là où la déflagration s'était produite, la végétation s'était embrasée. Des jours durant, un gigantesque feu se propagea, détruisant les bois et laissant dans son sillage un paysage désolé. Il ne restait qu'une terre charbonneuse, vide, sans vie. En arpenter le vaste champ de ruines, j'ai fini par découvrir, au milieu du fatras d'arbres carbonisés, un lieu étrange. Même les animaux sauvages paraissaient l'éviter avec soin. Je n'y vis nulle empreinte au sol, n'entendis nul cri retentir. Les oiseaux eux-mêmes s'étaient détournés de ce sanctuaire. Il n'y avait que le silence. Un silence de mort. D'innombrables ornières jonchaient une terre torturée. Et nichées au fond des cratères boueux, j'ai vu les roches. Des centaines de roches, grises et luisantes sous le pâle soleil d'été. Une pluie de métal avait martelé le sol. Du fer peut-être. Les blocs, plus ou moins lisses, avaient pour certains la taille d'un poing. Le plus grand que je trouvais gisait à demi enfoncé dans la boue. Il avait presque la dimension d'un buste d'homme. La découverte m'avait d'abord réchauffé le cœur, car je tenais enfin ma réponse : une immense pierre tombée du ciel avait provoqué ce désastre. C'est, hélas, en prenant le chemin du retour que j'ai entrouvert les portes de l'Enfer. J'avais parcouru moins de deux kilomètres quand j'atteignis ce lieu maudit. Comme partout alentour, la place était jonchée d'arbres noircis et couchés. Mais un détail piqua ma curiosité : aucun d'eux n'était pourvu de racines. Je me trouvais devant des monceaux de rondins. Dévorés par les flammes jusqu'au cœur pour beaucoup, ils reposaient presque tous aux pieds de petits talus d'une cinquantaine de centimètres de hauteur. Plus je m'aventurais sur ce terrain, plus je réalisais que les levées de terre ne devaient rien au hasard. Le dédale des monticules courait sur une dizaine d'acres. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'enclos à rennes. Et puis l'odeur m'alerta. Une odeur

pestilentielle, parfaitement identifiable. À la ferme, les effluves nauséabonds émanant des corps en décomposition m'étaient devenus familiers... Qu'importe le cadavre, porc, chèvre ou homme, tous se ressemblent dans la mort. Ma gorge s'était nouée d'un coup quand la réalité me heurta de plein fouet. Point de vulgaires bordures d'enclos. Les levées de terre constituaient les soubassements des baraquements d'un goulag secret. Mouchoir sur le nez pour fuir la puanteur, je poursuivis mon errance au milieu des restes de murs renversés, craignant à chaque pas d'enjambrer des cadavres. Je me surpris à appeler. En vain, bien sûr. Tout n'était que désolation, silence et mort. Contournant les vestiges d'une palissade, je découvris un premier corps. Un homme ? Une femme ? Je n'ai jamais su. Le crâne défoncé, la mâchoire pendante, le thorax ouvert et vidé de ses organes, il était dans un tel état qu'il me fut impossible d'en déterminer le sexe. Des bouts de vêtements, peut-être des restes d'uniforme, mangés par le feu subsistaient par endroits. Ils demeuraient collés sur les lambeaux d'une peau noircie, grouillante de vers. Une puanteur à vous retourner l'estomac s'échappait de la dépouille, mélange infect de cendres et de viande putréfiée. Face à l'horreur, mes jambes se sont dérobées. Agenouillé devant le cadavre, incapable de me contrôler, j'ai vomi mes entrailles à l'idée des corneilles et des loups se disputant les chairs. J'ai fini par me relever et, avec le peu de forces qui me revinrent, j'ai marché jusqu'à l'extrémité nord du camp. C'est là que je les ai trouvés. Les autres. Des dizaines de corps décharnés, gisants pêle-mêle à même la terre cendrée. Certains s'amoncelaient dans ce qui ne pouvait être que d'anciens dortoirs. Ne restaient de ces malheureux que des silhouettes informes, des pantins démembrés par les bêtes sauvages. À chaque nouvelle structure explorée, la nausée m'envahissait un peu plus. J'ai vomi, encore et encore, devant le charnier. Dire que je me croyais si fort jusque-là... J'ai pleuré. Pleuré comme un enfant et prié pour leurs âmes. Prisonniers, geôliers, la Faucheuse n'en avait épargné aucun. »

— Quel horrible mensonge..., murmurai-je enfin, effleurant de la main la nuque d'Elsa.

Sa chaleur apaisante me ramenait doucement dans le monde des vivants. Quand on pense que le bilan officiel n'avait fait état que d'un millier de rennes tués par la chute du météore ! Jamais il n'avait été question de

victimes humaines... Le pouvoir en place s'était toujours réjoui que l'événement ait eu lieu dans une zone dépeuplée !

À la fin de sa lettre, Nikonovitch avait tenté de justifier les raisons de sa lâcheté, expliquer pourquoi il avait choisi de ne rien divulguer à son retour. Ce fichu goulag n'était pas censé exister. Comme tout le monde, il avait entendu parler de ces terribles endroits, ces lieux d'oubli et de souffrances où le régime tsariste expédiait ses opposants pour s'en débarrasser. Révolutionnaires, leaders syndicaux et rebelles issus d'ethnies minoritaires y disparaissaient sans laisser de traces. Mais ces camps d'exil ne pouvaient pas se trouver si près de Vanavara. Ils ne pouvaient exister qu'ailleurs, loin, très loin d'ici. Révéler la présence d'un tel complexe au cœur de la région et, plus encore, le nombre de victimes de ce régime, c'était prendre le risque de se retrouver très vite dans un lieu similaire. Qu'avait-il à y gagner ? Tous étaient morts de toute manière... L'accusation de trahison n'aurait pas tardé. L'Okhrana⁶ de Nicolas II y aurait veillé pour protéger ce lourd secret. Du reste, la suite lui donna raison sur ce point : la police politique du tsar avait usé de toute son influence pour éloigner les curieux du désastre, orientant systématiquement les hommes de science vers un autre emplacement. Rongé néanmoins par les remords, Nikonovitch avait fini par démissionner de son poste à la mairie de Vanavara. Il reprit son travail à la ferme et écrivit pour ne rien oublier. Par peur des représailles, il cacha cependant la lettre pour que même ses proches ne soient jamais inquiétés. Et personne n'avait rien su. Jusqu'à présent.

J'ai serré plus fort Elsa contre moi, respirant son odeur rassurante. Nous sommes restés ainsi un long moment sans échanger un mot, chacun de nous ressassant le drame que le pauvre diable avait vécu. Jusqu'à ce que je bouge enfin et qu'un discret couinement des ressorts du sommier ne rompe le silence.

Lit bruyant...

La pensée m'arracha un maigre sourire. Le grincement sortit également Elsa de la torpeur qui s'était emparée d'elle. Cherchant un moyen de chasser de son esprit ces horreurs, elle reprit la parole, et à ma grande stupéfaction, changea radicalement de sujet :

— Et au fait... Je te laisse seul, quoi, cinq minutes tout au plus et, toi, tu en profites pour jouer les jolis-cœurs ? lança-t-elle en plantant ses yeux verts dans les miens alors que l'espièglerie commençait à se peindre sur son visage.

Je levai les mains en l'air et feignis de protester :

— Hé ! Ce n'est quand même pas ma faute si vous en voulez toutes à mon corps d'athlète ! Je t'assure que je n'y étais pour rien.

— Ben voyons...

— Si ! Si ! Je le jure ! Et puis, franchement, tu l'as regardée, non ?

— Quoi ? C'est ça, ta défense ? Tu n'as rien trouvé de mieux ? s'exclama-t-elle, incapable de retenir un petit rire. C'est juste son physique qui ne te convient pas ? Alors quoi ? Si elle avait été plus belle, tu te serais laissé tenter ? Pff ! Pitoyable...

Elsa jouait évidemment la comédie. Elle savait pertinemment qu'elle n'avait aucune raison d'être jalouse. C'était uniquement sa manière d'évacuer le trop-plein de tristesse qui avait fondu sur nous. J'aurais pu rentrer dans son jeu, la taquiner comme j'adorai souvent le faire, mais cette fois, après ce que nous venions d'apprendre, franchement, je n'en avais pas vraiment le cœur.

— Ma chérie, me contentai-je de répondre, il n'y a que toi... Et tu le sais. (Elle croisa les bras sur sa poitrine. Puis, faisant à son tour semblant de ne pas me croire, se composa un air sérieux, gardant la bouche fermée et le front plissé.) Je t'aime. Je n'ai envie que d'une femme. Toi.

Je saisis en douceur son visage entre mes mains, puis l'attirais vers moi. Je sentais son parfum. Avant qu'elle n'ait le temps de répondre, j'ai posé mes lèvres sur les siennes.

Elsa ne résista aucunement. Au contraire, elle entrouvrit légèrement la bouche, laissant nos langues danser joyeusement l'une avec l'autre. Ses traits se détendirent enfin. Alors, je l'ai renversée en douceur sur le matelas. Ma main a commencé à fureter lentement sous sa jupe.

Le lit grinça encore. Longtemps.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Kraï de Krasnoïarsk, aéroport de Norilsk, milieu de matinée du 7 juillet 2011.

Pyotr Obolenski releva la tête d'un air désabusé. Remplir ces fichus documents douaniers n'avait franchement rien de palpitant. Clope éteinte au bec, il s'apprêtait à se masser le cou lorsqu'un bruit de moteur, à l'extérieur, attira son attention. L'homme coula alors un œil en direction de l'unique fenêtre de son bureau. Un avion de tourisme venait de prendre son envol dans un ciel plombé, de ceux qui n'incitent guère à l'optimisme.

Encore un jour qui aurait mieux fait de ne pas se lever ! songea-t-il en balançant d'une pichenette son mégot dans un coin de la pièce enfumée.

Ses yeux gris revinrent vite se poser sur le meuble à volet roulant placé à côté de la porte. Le coffre-fort.

« Dernière fois... C'est la dernière fois ! » répéta à voix haute le fonctionnaire en secouant la tête, comme pour se convaincre que c'était vrai.

Presque surpris par le son de sa voix, il jeta un regard suspicieux autour de lui.

Et voilà que je cause tout seul, maintenant... Allez ! Je me débarrasse de ces trucs et, avec ma part, je me tire d'ici une bonne fois pour toutes, pensa-t-il, ses yeux las repartant vers l'étroite fenêtre. *Au revoir la Sibérie, le froid et la neige ! Bonjour Moscou !*

S'il avait eu des couilles, il aurait même mis les voiles tout de suite avec le contenu du coffre. Mais voilà, à quarante-huit balais bien tassés, Obolenski avait passé l'âge des conneries. Fuir le reste de sa vie ? Non merci ! Ces types-là ne rigolaient pas : jamais ils ne l'auraient lâché. Valait mieux s'en tenir au plan sans faire de vagues. Il prenait déjà suffisamment de risques sur ce coup.

Brusquement, la sonnerie du téléphone le tira de sa rêverie. Obolenski se ressaisit vite. Il se racla la gorge bruyamment et, comme si le combiné pouvait néanmoins mordre, décrocha avec prudence.

— C'est fait ? interrogea une voix lointaine.

Les traits de son visage laissèrent transparaître un réel soulagement lorsqu'il reconnut son interlocuteur.

— Ouais. C'est fait, répondit avec calme Obolenski. Quand ils ont rempli les formalités pour l'embarquement, j'ai procédé comme convenu. Personne n'a eu de soupçons.

— Bien. Et vous êtes sûr qu'ils ne parviendront pas à destination ?

— Certain, Tigre. Je me suis arrangé pour que le nécessaire soit fait. L'avion n'atteindra jamais Krasnoïarsk.

— Parfait. Je serai là d'ici deux semaines. Restez tranquille jusqu'à mon arrivée et tout ira bien.

Fin de la conversation.

Obolenski reposa le téléphone sur son socle. Il reporta une fois de plus son regard fatigué sur le meuble et le coffre-fort qu'il cachait. Mieux valait ne pas toucher à son contenu s'il tenait à la vie.

Et pourtant, bordel, si j'avais le cran..., pesta-t-il en lui-même. Je serai riche. Et loin !

CHAPITRE 9

Krasnoïarsk, Bureau de la cellule antiterroriste, 22 février 2011, 17 h 34.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'attentat qui avait visé la Maison des Officiers de Krasnoïarsk. L'enquête piétinait au grand dam des autorités, lesquelles ne se privaient pas de harceler la cellule antiterroriste plusieurs fois par jour pour le rappeler.

Baskovitch appuya sèchement sur le bouton de l'interphone de son bureau.

— Savez-vous où se trouve Zaytsev ? s'enquit-il d'une voix ferme. Oui ? Excellent. Demandez-lui de me retrouver immédiatement, merci.

Quelques minutes plus tard, l'agent fit son entrée dans la pièce. Baskovitch, assis dans son fauteuil, ne le salua même pas tant il l'attendait de pied ferme. Front plissé et regard dur, il attaqua sans préambule :

— Des nouvelles ? Le maire vient encore de se plaindre de notre prétendue incapacité à boucler l'enquête... Et son ton ne me plaît guère !

— Peut-être..., avança timidement son subalterne. Le Gouverneur de Krasnoïarsk a reçu une revendication par courrier ce matin.

— Quoi ? Et vous ne me le dites que maintenant ? s'indigna Baskovitch, passablement énervé par tant d'inaction. Bon sang ! Mais vous attendiez quoi pour m'en informer ?

— Je vérifiais l'authenticité du message, bredouilla Zaytsev. Aucune adresse postale ni signature. Ni empreintes, évidemment. On l'a récupéré à l'endroit indiqué par un coup de fil passé d'une cabine publique de la ville. C'est le secrétariat de la Gouvernance qui a reçu l'appel. Il... semble qu'il soit crédible. La lettre découverte émane d'un nouveau groupuscule. Le Front Populaire de Libération Évenk. Le texte revendique officiellement l'attentat au nom des Évenks.

— Les Évenks..., soupira le commandant. Encore de foutus idéalistes qui veulent une autonomie totale, je parie...

Zaytsev se contenta d'approuver sobrement d'un hochement de tête.

— Bon. Au moins, nous savons désormais dans quelle direction orienter l'enquête. J'aurais déjà cela à répondre au maire quand il rappellera. Concentrez-vous sur cette piste. Cherchez tout ce qui pourrait se rapporter de près ou de loin à ce mouvement. Peu importe les moyens que vous emploierez pour identifier les responsables. Tout ce qui m'intéresse, c'est d'aller vite et d'obtenir un résultat. Et, surtout, tenez-moi au courant de la moindre avancée cette fois.

Au fond de lui, Baskovitch n'avait pas considéré d'un si mauvais œil la renaissance de ces diverses rébellions ethniques. Évenks, Tchétchènes, Ouzbeks, il s'en contrefichait de leurs motivations. Des années de formatage au sein du Bureau antiterroriste vous forgeaient un caractère plutôt hermétique à la compréhension de leurs revendications. Ce qu'il voyait, après tout, c'était son gagne-pain. C'était à lui que revenait la tâche de mettre un terme à ces velléités séparatistes. L'attentat de Krasnoïarsk ne tombait pas si mal, tout compte fait, pour le commandant. En jouant correctement sa carte, au-delà de la satisfaction d'une nouvelle enquête résolue, un succès pouvait parfaitement servir ses intérêts personnels. Car il n'en doutait pas une seconde : s'il parvenait à démanteler ce réseau, c'était un retour en grâce assuré. Hors de question de laisser passer cette chance.

CHAPITRE 10

Nord de Vanavara, 7 juillet 2011.

Nous avons quitté Vanavara à l'aube deux jours plus tôt. Direction le point de chute du bolide.

Ce matin-là, à l'heure de nous élancer vers la forêt, Elsa avait retrouvé son entrain et c'était avec une impatience non feinte que toute l'équipe avait embarqué dans nos trois voitures. Les tout-terrains, lourdement chargés de matériel et de vivres, remontèrent d'abord sur une large piste le cours sinueux d'un des principaux affluents de la Toungouska Pierreuse. Peu après notre départ, tandis que nous franchissions un grand pont métallique qui enjambait le fleuve, mon esprit s'était mis à vagabonder. Je m'étais surpris à imaginer un environnement presque inchangé depuis la chute du météore. Naïvement, je pensais en effet que nous allions nous frayer un chemin entre des milliers d'arbres couchés par le souffle de l'explosion. Mais je devais vite me rendre à l'évidence : je me trompais. Point de paysage de désolation autour de nous ! Bien au contraire. La forêt s'était régénérée depuis des lustres. De superbes arbres, plus larges et hauts les uns que les autres, colonisaient chaque parcelle de terre. Dense, verte à perte de vue, la forêt boréale masquait presque totalement les reliefs tourmentés qui nous entouraient.

— Et toujours des pins et des mélèzes..., soupira Elsa après quelques heures de voyage, son regard vert se perdant derrière le mur infini des conifères.

La magie des paysages extraordinaires de la Sibérie s'estompait doucement.

— C'est sûr... Tous ces arbres sont magnifiques, mais, je dois l'admettre moi aussi, cela commence à devenir assez monotone, renchéris-je. Au moins, pour ce qui est du calme, nous n'aurons pas à nous plaindre !

On s' imagine souvent cette région comme une vaste étendue glacée, déserte et inhospitalière. En hiver, c'est le cas. Les températures flirtent

parfois avec les moins 50 C et la forêt se fige alors dans le froid, la neige et la glace. Comme les sols et rivières se confondent sous le manteau poudreux, nombreux sont encore les pièges mortels qui guettent ceux qui s'aventurent dans les bois à la fin du printemps.

— Heureusement que nous sommes en été ! ajouta Elsa.

Richet s'immisça dans notre conversation et expliqua :

— Oh que oui ! De toute manière, nous ne pouvons venir ici qu'à cette période de l'année. Durant l'hiver, il ne subsiste aux alentours qu'une faune aux abois... Et quelques rares hommes assez courageux pour braver ces conditions extrêmes. Mais à partir de juin, tout change radicalement : les températures remontent en flèche. Elles dépassent fréquemment les dix degrés en pleine journée. Vous verriez les fleuves reprendre vie, les sous-bois retrouver leur verdoyance. Les lacs et les marais se couvrent d'éclats chatoyants et mouvants ! C'est magique ! Enfin... presque magique.

Je fronçai les sourcils d'un air soupçonneux.

— Pourquoi presque ?

— Oh. Rien, c'est juste que le renouveau estival n'a pas que des avantages. Des trombes d'eau s'abattent régulièrement sur la région en juillet et en août par exemple.

— Ah... Voilà qui promet, fis-je avec une moue dépitée. (J'avais envisagé un temps plus clément : Simon nous avait vanté la beauté des paysages d'été, mais pas la pluie qui semblait aller de pair.) J'espère que ce n'...

Une ornière fit basculer violemment le véhicule, coupant court à notre conversation. La piste, plutôt bonne jusque-là s'était soudainement réduite à un chemin tortueux à peine plus large que nos tout-terrains. Nous n'étions pourtant pas encore au bout de nos surprises. Les heures qui suivirent se révélèrent en effet éprouvantes : nous devions descendre fréquemment des voitures pour enlever les branches cassées et tombées au sol. Prétendre que la perspective du repos le soir, au bivouac, nous laissait de marbre aurait été mentir. Sitôt les tentes montées à la lueur des phares, puis le dîner avalé dans la foulée, Elsa et moi sombrâmes dans un profond sommeil.

La seconde journée fut semblable à la première : une succession de déplacements lents, hachés par les escales forcées pour libérer la piste des branchages qui l'encombraient, le tout avec très peu de temps de relâche. Nous étions à la fois si occupés et si isolés dans nos véhicules respectifs qu'en deux jours de voyage, nous avions à peine eu l'occasion de faire connaissance avec nos compagnons... Heureusement, comme Richet s'amusa à nous le faire remarquer alors qu'Elsa commençait à le regretter un peu, nous aurions bientôt tout loisir de discuter avec eux :

— Ne vous en faites pas, du temps pour apprécier leur compagnie, vous en aurez bien assez ! Attendez demain d'être sur place, au milieu des débris de météorite ! glissa-t-il avec malice. Vous verrez, ils s'animeront tous beaucoup, beaucoup, plus ! Même moi. Et encore, à côté de Nikouline, qui a voué sa vie à cette recherche, je passerai presque pour un amateur. Éclairé certes, mais amateur...

Un très long cours sur l'histoire de leur discipline et des épopées scientifiques avortées pour retrouver la trace du météore se profilait. Et je me demandais si nous devions nous en réjouir.

En ouvrant les yeux au matin du 7 juillet 2011 peu après huit heures, j'ai tiré la fermeture éclair de notre tente et, toujours emmitouflé dans mon duvet, j'ai relevé le rabat. Elsa dormait encore à mes côtés. Sans bruit, j'ai glissé un œil par la fente. Un fort soleil brillait au-dessus de la clairière où nous avions établi notre camp de base. Je ne m'étais même pas rendu compte de l'existence de cette belle prairie, enveloppée dans la noirceur de la nuit à notre arrivée. Le ciel, vide comme une plage islandaise en hiver, nous incitait à l'optimisme pour cette journée décisive. Nous touchions enfin au but. En coupant à travers les bois, une dizaine de kilomètres nous séparaient désormais de l'endroit indiqué par Nikonovitch dans sa lettre. Le programme du jour était donc tout tracé : effectuer un repérage, en voyageant léger, sans matériel, puis y retourner avec nos lourds appareils de mesure une fois la zone cernée précisément. Place aux joies d'une expédition pédestre !

Je mis le pied dehors et me dirigeai vers les trois individus qui séjournèrent autour des restes du feu de la veille. Une cafetière en aluminium reposait sur les braises. Richet écoutait sagement tandis que Nikouline était en grande conversation avec l'un des deux étudiants de l'équipe, Sergueï Iourlov. À vingt-six ans, l'homme aux yeux bridés semblait avoir définitivement tourné le dos au mode de vie des Évenks et à leurs traditions chamaniques. Comme nombre de jeunes gens originaires de la région, il rêvait en effet d'une existence plus confortable, à l'occidentale, faite de voyages d'études en Europe et en Amérique. Engoncé dans un épais anorak orange, il jurait désormais plus par Nespresso et George Clooney que par le breuvage concocté par son mentor ! La moue qu'il afficha en portant une tasse fumante à ses lèvres en disait affreusement long à ce sujet. Tandis que je m'approchais d'eux, des cris d'animaux, qui me rappelaient ceux des cerfs, se firent entendre au loin.

— Des cerfs ? les interrogeai-je, accompagnant ces mots d'un léger haussement de menton en direction de l'endroit d'où provenaient les bruits.

— Des cerfs ? répéta Nikouline avec amusement. (Son regard croisa furtivement celui de Simon, lequel ne put retenir un bref sourire.) Pas exactement. Ce sont des rennes que vous écoutez. Probablement la propriété d'un éleveur nomade de la région. Il reste encore quelques familles évenkes et dolganes qui respectent toujours leurs traditions ancestrales par ici.

Fedor Sarnytchev sortit avec lenteur de la pinède au même moment, haletant sous le poids des branchages qu'il portait. L'étudiant avait hérité de la corvée du ramassage de bois mort. Quelqu'un devait entretenir notre feu, n'est-ce pas ? Incapable de m'orienter correctement dans cette forêt, je préférerais d'ailleurs que ce fût lui plutôt que moi... Dans son sillage, à moins de deux pas, suivait le dernier membre de l'équipe. Mûr, les bras solides, le gaillard portait fièrement sa carabine en bandoulière. Notre guide, Gregorij Obramov. Gregorij n'était autre que le frère aîné de Sasha. Sur le conseil de madame la maire de Vanavara, Nikouline l'avait engagé. Selon Sasha, il était en effet un de ceux qui connaissaient le mieux la région. Il avait déjà servi par le passé d'accompagnateur à plusieurs expéditions scientifiques, y compris la dernière en date.

— Tu en voudrais une tasse ? me proposa gentiment Richet.

Tu parles ! Demandez à un politicien s'il a envie d'un nouveau sondage de popularité lorsqu'il sait que sa cote est au plus haut ! Évidemment ! Parfois, au bureau, je me demande si du sang coule dans mes veines ou si ce n'est plus que de la caféine tant j'en abuse à longueur de journée.

L'odeur du breuvage noir me chatouillait tellement les narines qu'il n'eut pas besoin d'un mot de plus pour me convaincre. Je saisis une tasse vide à côté du foyer. Tandis qu'Obramov et Sarnytchev nous rejoignaient, j'inspectai d'un rapide coup d'œil le fond du récipient, histoire de ne pas engloutir une quelconque araignée au passage. Rassuré, je la tendis à Richet, arborant un sourire plus large que l'esplanade du Champ-de-Mars. Au même moment, mon regard se posa sur une étrange forme derrière lui : en lisière de la forêt, un sac à dos sombre pendouillait, accroché à bonne hauteur dans un pin.

— C'est quoi ? questionnai-je, quelque peu décontenancé par cette découverte.

Sarnytchev, Iourlov et Richet ébauchèrent de vagues haussements d'épaules. Avant que l'un d'eux ne prenne la parole, Nikouline s'était chargé de traduire mes propos à notre guide. Ce dernier ne parlait en effet qu'un anglais rudimentaire. Les deux hommes échangèrent un regard amusé.

Décidément, songeai-je, pourquoi ai-je l'impression que chaque fois que je les interroge, je prononce une idiotie ? D'accord, j'aurais peut-être pu ne pas poser une question aussi naïve si j'avais pris la peine de me renseigner sur la région avant de partir...

Richet s'abstint de répondre, continuant à verser consciencieusement le café dans ma tasse. Tout comme les deux étudiants qui préféraient laisser le plaisir à leur mentor de m'expliquer les raisons de cette étrangeté. Nikouline reçut le message et saisit l'opportunité :

— Les déchets, lâcha-t-il laconiquement. On évite qu'ils traînent au sol. Cela attire les animaux sauvages...

Je relevai aussitôt un sourcil méfiant.

— Les animaux ? m'enquis-je d'une voix où l'inquiétude pointa plus fort que je ne l'aurais souhaité. Quels animaux ?

— Oh... rien d'extraordinaire pour la région. Des ours bruns, des loups... Mais rassurez-vous. Gregorij a un excellent fusil, glissa-t-il avec amusement en tapotant la crosse de l'arme d'Obramov.

Bien sûr ! Le fusil n'était pas là pour le folklore. Mais tout de même ! Des ours et des loups. Encore des détails insignifiants que Richet avait omis de préciser en nous vantant les mérites de ce voyage en pleine nature. Un coin sauvage et très calme, avait-il simplement dit en évoquant la région. Merci Simon ! La case « ne plus lui faire confiance pour les vacances » venait d'être cochée mentalement chez moi.

Sauvage et calme. Tu m'étonnes..., réalisai-je en imaginant que les autres animaux, ceux qui n'avaient pas fini dans l'estomac des premiers, avaient déjà dû déguerpir.

Je doutai qu'Elsa appréciât réellement cette surprise supplémentaire, elle aussi. Alors que je pensais à sa future réaction et que je réfléchissais à la manière dont j'allais pouvoir lui présenter les choses, ma compagne émergea de la tente. Fidèle à son habitude, elle semblait d'humeur joviale. D'un pas vif, elle nous rejoignit pour partager le petit déjeuner.

— Alors, nous y voilà ! C'est le grand jour, lança-t-elle à la cantonade, après avoir trempé ses lèvres dans la tasse de café chaud que Simon lui avait tendue.

— Hé oui ! Le mystère de la Toungouska n'en sera plus un ce soir : la réponse se trouve devant nous.

— Parfait ! Mettons-nous en route dans ce cas, messieurs. Nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour faire du camping. N'est-ce pas, Ludovic ? Si j'ai bonne mémoire, on ne devait pas tester notre endurance physique ? conclut-elle en m'adressant un clin d'œil appuyé sans se départir d'un franc sourire.

Parcourir ces derniers kilomètres à travers bois nous occupa près de quatre heures. Durant ce qui s'avéra être une formidable promenade, nous

vîmes défiler sous nos yeux de citadins stupéfiés des élans, deux grands tétras et un lynx. C'était tout bonnement incroyable. Elsa semblait aussi émerveillée que moi, profitant de chaque rencontre pour s'imprégner en silence de ces magnifiques moments. Sans trop le montrer pour ne pas l'effrayer, je ne pus m'empêcher de surveiller de temps à autre nos arrières. On n'est jamais trop prudent avec les loups et les plantigrades... À mesure que nous progressions, le terrain devenait plus inégal. Même si la forêt avait reconquis les lieux, les conifères paraissaient plus clairsemés, plus rachitiques qu'autour de notre campement. Je ne m'attendais pas à trouver la trace des cadavres décrits dans la lettre, mais, malgré tout, je ne cessais de penser que nous foulions un immense cimetière. À contempler le visage blême d'Elsa, je crus qu'elle y songeait aussi.

— Ça ne va pas ? hasardai-je.

— Non, non. Ne t'inquiète pas... J'ai juste un peu mal au cœur. Ça va passer...

Nous arpentions la zone depuis une bonne heure quand un cri soudain nous alerta. Planté au milieu d'un espace pratiquement vierge d'arbres, Sarnytchev hurlait, brandissant à bout de bras ce qui ressemblait à un petit morceau noirâtre.

— Par ici ! Par ici ! Venez tous ! On la tient, notre preuve !

Nous nous précipitâmes vers lui, le cœur battant plus fort dans nos poitrines. Nous y étions. Nikouline saisit l'objet que lui tendit son étudiant. Il le soupesa et l'examina sous toutes ses coutures, puis, plus que satisfait, fut pris d'un irrépressible désir de serrer Sarnytchev dans ses bras, au grand étonnement de ce dernier. La roche passa ensuite fiévreusement de main en main, tel un trophée qu'on se partage après une victoire méritée.

Nikonovitch n'avait pas menti.

— Bon sang qu'il est lourd ! m'exclamai-je avec stupéfaction lorsqu'on me donna le précieux morceau.

J'étais plus surpris par le poids que par son allure de caillou somme toute assez banal.

— N'est-ce pas ? Les météorites possèdent une très forte densité de matière. C'est ce qui rend leur poids aussi étonnant. Parfois, lorsqu'elles ont séjourné longtemps dans le sol, on trouve des traces de rouille visibles à leur surface sur certaines d'entre elles. C'est lié au fer qu'elles contiennent. Et, vous voyez, ce spécimen présente une face avec un aspect lissé caractéristique. C'est ce que l'on appelle une croûte de fusion, ajouta Richet en caressant du doigt l'objet. Elle est due à l'échauffement que la météorite subit quand elle pénètre dans l'atmosphère terrestre à très haute vitesse. La chaleur produite alors est énorme.

Elsa s'apprêtait à se saisir de la roche céleste lorsque le bruit d'un moteur attira notre attention.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

Rive droite de la TOUNGouska Pierreuse, nord de Vanavara, 7 juillet 2011, 13 h 38.

Oleg Tchaïka avait pris les commandes de l'avion dès son décollage. Son copilote en avait profité pour s'endormir après une demi-heure de vol. Pilote expérimenté, Tchaïka effectuait le trajet pour la seconde fois. Comme pour son précédent voyage, il avait reçu l'ordre d'embarquer passagers et bagages sans poser de questions. Destination l'aéroport de Vanavara. C'était tout ce que l'équipage savait. Leur discrétion ayant été achetée à un tarif indécent, mieux valait se conformer aux exigences des commanditaires et ne pas se montrer curieux...

Devant lui, un océan d'arbres glissait en douceur sous le fuselage blanc du Cessna Citation. De temps à autre, Tchaïka pouvait apercevoir, au milieu des monotones forêts de conifères vides de toute vie humaine, les méandres d'une rivière bleutée. Tout semblait si calme dans la taïga. Le pilote profita de la tranquillité pour se retourner et jauger les trois hommes en costumes sombres qui s'étaient assoupis derrière lui, sanglés sur leurs sièges. Sous la veste du plus grand, par un pan écarté, il entrevit un holster. La crosse d'un colt en dépassait. Un regard furtif à ses compagnons lui suffit pour discerner des renflements caractéristiques sous leurs vêtements. Tchaïka ne s'y attarda pas, juste conforté dans l'idée que d'autres armes se trouvaient à bord. Il repéra la mallette noire posée aux pieds de l'échalas. Un attaché-case. Le genre de modèle passe-partout.

Trois types pour convoyer une si petite mallette... Et ces messieurs sortent l'artillerie lourde, tout en voyageant léger. Je préfère vraiment ne pas savoir ce qu'elle contient, pensa-t-il une seconde, avant de s'en détourner et reporter son regard clair vers les instruments de vol.

Cinq minutes s'écoulèrent encore. L'altimètre affichait imperturbablement deux mille cinq cents pieds tandis que les arbres défilaient toujours sans discontinuer.

— Tout va bien ?

La voix, forte, fit tressaillir Tchaïka, réveillant également en sursaut le copilote.

Anatoli Pomodolsky, l'homme au holster, venait d'émerger d'un demi-sommeil. Sans un bruit, il s'était levé et les avait rejoints dans le cockpit.

— Euh... Oui. Aucun souci. Nous devrions atteindre l'aéroport de Vanavara d'ici quelques...

Une alarme retentissante se déclencha dans le poste de pilotage avant que Tchaïka ne termine sa phrase. Au même instant, sur le tableau de bord, un voyant rouge se mit à clignoter avec frénésie.

— Bordel ! C'est quoi ça ? s'exclama Anatoli, incapable de masquer son inquiétude.

— Je n'en sais rien ! On dirait...

D'un geste précis de la main, Tchaïka désigna à son second l'indicateur de pression du moteur droit. Elle était au plus bas, signe que quelque chose clochait dans le circuit d'alimentation du réacteur. Son second hocha la tête et, sans s'affoler, appuya sur un bouton pour faire taire l'alarme. Le témoin d'alerte situé à proximité immédiate de la jauge cessa de clignoter aussitôt. L'équipage semblait rompu à ces aléas de vol. Tchaïka resserra néanmoins son emprise sur le manche à balai, car, avec une propulsion déséquilibrée, l'appareil vibrait plus qu'à l'accoutumée.

— Retournez vous asseoir et attachez-vous ! lança le pilote d'un ton autoritaire. Nous rencontrons un léger problème de puissance pour l'un des moteurs. Mais ne vous inquiétez pas : l'avion a deux réacteurs. Tout ira bien.

Le gaillard acquiesça et, vert de peur, regagna son siège sous les regards anxieux de ses comparses.

Il n'eut pas le temps de boucler sa ceinture.

CHAPITRE 12

Un étrange ronronnement nous fit lever les yeux au ciel : un petit biréacteur faisait route dans notre direction. Alors que nous nous interrogeions sur sa présence au-dessus de cette région isolée, le régime des réacteurs chuta drastiquement. L'avion tangua, mais poursuivit son vol.

Jusqu'à l'explosion.

Horriés, nous assistâmes au vertigineux plongeon de l'appareil en perdition. Déséquilibré, il obliqua soudainement vers le sol, laissant dans son sillage un épais panache de fumée. D'immenses flammes léchèrent très vite l'empennage, lequel s'embrasa à son tour. Gouvernes endommagées, le destin de l'appareil était scellé.

— Ils vont s'écraser ! hurlai-je, incapable de détacher mon regard de l'aéronef en feu.

La chute de l'avion sembla interminable. C'était si irréel. Le lieu, la nature silencieuse et sauvage, nous, pauvres explorateurs égarés... Et cet avion sorti de nulle part, fonçant vers nous. Mais ce n'était pas une illusion. Il n'y avait aucun subterfuge. Juste la mort qui s'invitait.

Alors que le Cessna s'apprêtait à disparaître derrière le sommet des pins, il retrouva brièvement un précaire équilibre. À moins d'un kilomètre de nous, le pilote avait tenté une ultime manœuvre, essayant désespérément d'atterrir au milieu des arbres. Une seconde, le nez de l'appareil se releva. Une seconde seulement.

L'avion heurta si violemment le sol qu'une nuée d'oiseaux s'envola aussitôt, épouvantée par le fracas du choc.

Elsa, pétrifiée comme moi, avait retenu son souffle, broyant inconsciemment ma main dans la sienne. Oubrov réagit le premier et nous

tira de notre torpeur. D'instinct, notre guide s'élança en direction de l'épaisse colonne de fumée qui s'élevait face à nous.

— Vite ! s'égosilla Richet en lui emboîtant le pas. Il y a peut-être des rescapés ! Il faut leur porter secours !

Je ne croyais guère à ce miracle. Elsa non plus : nos regards s'étaient croisés un instant et ses yeux n'exprimaient qu'une immense détresse.

— Je... Oui... Bien sûr, finis-je par articuler péniblement, la gorge nouée par cette intime conviction.

Les étudiants bondirent à leur tour, nous entraînant, Elsa et moi, dans leur sillage. Si quelques secondes suffirent aux plus jeunes pour rattraper Obramov peu avant le couvert des arbres, nous fûmes contraints de les suivre à bonne distance. Richet et Nikouline, eux, furent vite semés. L'embonpoint du premier avait eu raison de son souffle, l'endurance du second s'étant trouvée, quant à elle, mise à mal par l'âge et l'excès d'alcool.

Et dire que j'avais souhaité passer des vacances différentes ! Sportives ! Ah, ça, pour le sport, nous étions servis ! Courir, esquiver d'un bond des armées de souches traîtresses et des branches pendantes, se retenir pour ne pas glisser sur les troncs vermoulus... Tout se liguaient contre nous, mais nous n'avions pas d'autre choix que d'avancer avec le maigre espoir de sauver des vies.

Au bout d'une quarantaine de minutes, les restes du biréacteur nous apparurent enfin. L'avion avait fauché une dizaine d'arbres avant de percuter le sol. Les plus petits sapins furent étêtés, les autres sectionnés à mi-hauteur. À chaque choc, son cortège de débris blancs épars, semblables à des confettis jetés sur une piste de danse. Des centaines de morceaux plus ou moins grands de carlingue jonchaient ainsi la terre sur plus de cinquante mètres. Égarés dans ce fatras de pièces difformes, trônaient un train d'atterrissage tordu avec sa roue pendant au bout d'un câble, un bloc moteur encore fumant et une valisette. Plus loin, gisant une vingtaine de mètres en retrait du plus gros de l'appareil, se trouvaient un énorme bout d'aile et la queue ravagée par les flammes. Elsa me suivait toujours, abasourdie, silencieuse. Nous nous approchâmes prudemment de l'épave disloquée. Sur le flanc droit de la carlingue subsistait un moignon de

voilure. Un fin panache de fumée s'en échappait. Contournant la carcasse par la gauche, nous découvrîmes avec stupeur qu'elle avait été éventrée sur tout son long. À travers un enchevêtrement de câbles électriques, je distinguais deux sièges broyés. Et deux corps mutilés. Du premier, il ne restait que le buste sanglé, presque vertical. Quant au second, lui manquait la quasi-totalité du bras et de la jambe gauche. Trop tard pour ces passagers. Elsa me tira maladroitement par la manche, me forçant à détacher mon regard des cadavres. D'un léger coup de menton, elle m'indiqua deux formes inertes un peu plus loin, allongées sur le sol. Deux corps de plus. Obramov et les étudiants les avaient déjà extraits de l'avion. L'un portait un uniforme d'aviateur, l'autre un costume sombre en lambeaux.

Elsa s'approcha de l'homme au costume. Atterré, je la suivis, un pas en arrière. L'inconnu n'avait plus qu'un visage informe : une grosse pièce de métal s'était fichée dans sa tête, découpant la pommette gauche, l'œil et le front. Cette descente aux enfers donnait la nausée. Elsa recula et chancela, prise d'un irrépressible haut-le-cœur. Mes jambes tremblaient, elles aussi, mais je réussis à l'agripper in extremis pour lui éviter la chute.

Un cri déchira alors le silence. Sarnytchev.

Debout à l'arrière de ce qui fut le poste de pilotage, l'étudiant hurlait en nous adressant de grands signes.

— Par ici ! Venez vite ! Le pilote respire encore !

Elsa, blême, me regarda avec tristesse.

— Vas-y. J'ai... besoin de reprendre mon souffle. Je tiendrai le coup, ne t'en fais pas.

Je hochai la tête et, un peu rassuré, rejoignis le petit groupe qui s'affairait dans le cockpit.

Une mince fumée blanche s'échappait du tableau de bord. Elle emplissait peu à peu l'habitacle d'une odeur âcre de plastique brûlé, s'envolant péniblement à travers le verre morcelé du pare-brise. Oramov, un couteau à la main, avait commencé à couper les sangles qui maintenaient le rescapé dans son siège. De ses plaies à la tête ruisselaient des filets de sang. Oleg Tchaïka, d'après le badge épinglé sur son uniforme, était toujours à demi-

conscient, regard terrifié, mais fixé sur son sauveteur. L'atmosphère devint irrespirable. Nos gorges nous brûlaient.

Alors qu'Obramov allait sectionner la dernière lanière, il fut saisi d'une violente quinte de toux qui le contraignit à stopper son action. Il s'apprêtait à reprendre son geste quand le pilote commença à gémir.

— Bomba... Bomba... Sabotazh..., murmura le malheureux.

Nous sommes tous restés interdits. Inutile de traduire. Le bougre pensait qu'une bombe avait provoqué le crash. Réalité ? Divagation d'un mourant ? Tout était possible. De toute manière, ce n'était pas le moment de se poser ces questions.

— Da, da..., se contenta de dire simplement Obramov tout en tranchant l'attache.

La fumée s'épaississait dans le cockpit. Notre guide essaya de soulever le pilote avec délicatesse. Le malheureux hurla de douleur et s'évanouit aussitôt. Une pièce de l'armature du siège s'était brisée lors du choc. Elle plongeait dans son dos, peut-être au niveau du rein droit. En temps normal, nous aurions appelé les secours, supplié pour obtenir de l'aide. Mais ici, plus rien n'était normal. Retirer le morceau métallique pouvait condamner Tchaïka à mourir d'une hémorragie. Que faire ? Alors que nous hésitions toujours sur la meilleure manière d'intervenir, la fumée devint brusquement plus dense. Tout pouvait s'embraser d'une seconde à l'autre. Entre se couper un bras ou une jambe... J'avais le sentiment de jouer la vie de cet homme à pile ou face.

— On le sort ! Maintenant ! pressai-je mes compagnons. Tout peut brûler d'ici peu. Si nous n'agissons pas, il va mourir.

Tous m'approuvèrent d'un sobre hochement de tête. L'un des étudiants, Iourlov, commençait cependant à m'inquiéter. Il se montrait fébrile, jetant sans arrêt des regards anxieux autour de lui. Pour l'empêcher de paniquer, je lui intimai l'ordre de soutenir le pilote par un bras. Sarnytchev prit la même initiative. Dès qu'ils furent prêts, je poussai de toutes mes forces sur le haut du corps du blessé afin de le libérer de la pièce d'armature. Sarnytchev le fit alors basculer avec délicatesse sur le flanc. À moitié

soulagés, Iourlov et moi l’attirâmes avec précaution vers nous, Obramov se glissant sur le côté pour aller lui saisir les jambes.

— À trois, on le sort de là en douceur ! lançai-je alors que la fumée virait au noir.

Inconscient, Tchaïka était un poids mort. Je m’efforçais de maintenir sa tête droite, tandis que les deux étudiants gardaient le corps à l’horizontale. Dos au tableau de bord, Obramov, lui, portait le moribond au niveau des cuisses. Je pensais que nous allions réussir, d’autant que Nikouline et Richet nous avaient enfin rejoints et ne ménageaient pas leur peine pour nous faire un passage.

Mais tout s’est embrasé.

Obramov eut un mauvais réflexe : il se retourna pour comprendre l’origine du brusque éclair de chaleur qui irradiait derrière lui. Une gerbe d’étincelles l’atteignit en plein visage. Le malheureux hurla de douleur. Il lâcha les jambes du blessé et plaqua les mains sur ses yeux. Déséquilibrés, nous retînmes comme nous pûmes le pilote. Nikouline, Richet et les étudiants redoublèrent d’efforts, et, bravant les flammes, ils extirpèrent Tchaïka de l’appareil. Quant à moi, empoignant notre guide par la manche, j’étais aussi parvenu à nous extraire à temps du brasier.

L’adrénaline retomba enfin. Je m’accordai alors un moment pour contempler le désastre qui nous entourait. Les cadavres sanglés dans l’épave disparaissaient lentement dans le feu qui rongait la carlingue, tandis que les deux autres corps avaient été délaissés par tous.

Bon sang... Mais qu’est-ce qu’il nous arrive ? pensai-je avec tristesse en reportant mon regard vers Obramov et le malheureux pilote étendu près de lui. Assis par terre, silencieux, notre guide souffrait le martyr. Mais il serrait les dents pour ne rien laisser paraître. Pourtant ses blessures étaient sévères : le visage en partie brûlé, l’homme était devenu aveugle d’un œil. De l’autre côté, seules les paupières avaient été touchées, mais les plaies le

forçaient à les garder fermées. Elsa, passé le choc initial, avait heureusement recouvré du courage. Fort judicieusement, elle confectionna pour notre guide un pansement de fortune à partir d'un bout de costume prélevé sur l'une des autres victimes. Elle eut même la présence d'esprit d'imbiber le linge avec l'eau de la gourde de Richet, limitant ainsi l'étendue des brûlures. Le pilote reposait quant à lui sur une surface plane et moussue. Toujours inconscient, l'homme respirait avec difficulté. À l'aide de divers morceaux de tissu, Elsa lui avait aussi fabriqué un bandage afin de comprimer sa plaie. Suffisant pour qu'il survive jusqu'à ce que l'on puisse rejoindre des secours ? Me gardant bien de le dire, j'en doutai sérieusement. À des kilomètres à la ronde, dans la solitude de ces forêts sauvages, les infrastructures téléphoniques brillaient par leur absence. Sur nos portables, tenus à bout de bras ou non, l'indicateur de réseau restait désespérément calé sur « absence ». Il fallait nous y résoudre : nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes pour aider les blessés.

Errants au milieu du chaos, Nikouline et Richet paraissaient hagards. Cherchaient-ils des indices sur la cause de l'accident ? La trace de l'éventuel sabotage mentionné par l'unique survivant ? Ou s'occupaient-ils seulement comme ils le pouvaient, choqués par l'horreur ?

Plus loin, au pied des arbres cisailés par l'appareil, nos jeunes compagnons s'activaient. Sarnytchev tenait une solide branche en main, tandis que son comparse s'était baissé, visiblement à la recherche de quelque chose.

Bien sûr ! songai-je en comprenant le but de leur manœuvre. Excellente initiative ! Construire un brancard nous permettra de transporter le pilote plus facilement jusqu'à nos véhicules.

Sans bruit, Elsa s'était approchée de moi.

— Désolé... Désolé de t'avoir entraînée dans ce cauchemar, lui murmurai-je d'une voix lasse.

Elle vint se blottir contre mon épaule.

— Ce n'est rien... Tu ne pouvais pas savoir.

Elle s'écarta légèrement et me dévisagea. Puis, elle posa la main sur mon visage. J'étais trempé de sueur. Je ne m'en étais même pas rendu compte, mais la course, les efforts du sauvetage et le feu ne m'avaient pas épargné. Une trace de suie s'étala sur mon front. La traînée noire lui arracha un faible sourire. D'un revers de manche, elle tenta maladroitement de l'effacer.

— Au fait, reprit-elle, j'ai trouvé ça dans l'une des poches de l'homme au costume.

Elle me tendit un badge. Sous la photo du mort, on y lisait un nom — Anatoli Pomodolsky. En dessous, écrit en lettres rouges, apparaissait un autre mot : « POPIGAÏ ».

— Tu as une idée de ce que cela peut signifier ?

Intrigué, je réfléchis une seconde tout en examinant l'objet.

— Non. Aucune.

— Dommage. Cela nous aurait peut-être permis d'en savoir plus sur ces hommes.

Coulant un bref regard en direction des blessés, elle ajouta :

— Tu ne m'en veux pas si je retourne auprès d'Obramov et du pilote pour m'assurer que leurs pansements tiennent bon ?

— Bien sûr que non. Pendant que tu t'occupes d'eux, je vais voir ce qu'ont trouvé nos compères. Nikouline a l'air de me faire signe de les rejoindre. J'en profiterai pour lui demander si « Popigaï » lui évoque quelque chose, conclus-je en fourrant le badge dans ma poche.

CHAPITRE 13

Richet se tenait accroupi aux côtés de Nikouline.

— Regarde ça, Ludovic ! s'exclama mon ami.

À ses pieds reposait un attaché-case. Noir, banal. À ceci près qu'il était maintenant percé d'un trou étroit.

— Eh bien, quoi ? On dirait une mallette. Qu'est-ce qu'elle a de si particulier ? m'enquis-je naïvement, mes yeux passant alternativement de Nikouline à Richet.

— Vois par toi-même, lâcha-t-il en me la mettant dans les mains, sourire aux lèvres.

Surpris par son comportement, je m'exécutai et soulevai l'attaché-case pour jeter un coup d'œil par l'orifice.

C'est bien ce que je crois ? Des diamants ! Je n'en ai jamais vu autant, cogitai-je, d'abord décontenancé par ce que je découvrais.

Des dizaines de pierres brillaient de tout leur éclat au moindre rai de lumière qui pénétrait dans la mallette par la fine brèche. Toutes semblaient parfaitement taillées. La plupart étaient si grosses qu'elles ne faisaient que rouler à chaque fois que j'inclinais leur écrin. L'un de diamants parvint cependant à s'en échapper. Je le rattrapai au vol et le gardai au creux de ma main. J'en restai bouche bée tandis mon cœur s'emballait. Jamais je n'avais vu de pierre aussi fascinante, sauf une fois, peut-être, dans une joaillerie parisienne. Je m'étais renseigné pour offrir une bague de fiançailles à Elsa, mais n'avais pas encore osé franchir le pas... La pierre semblait si fragile, tellement légère. Trop perturbé par la découverte, je préférai la glisser à nouveau par la fente de peur de la perdre. Enfin, prenant une longue inspiration, je posai l'attaché-case au sol avec délicatesse et me tournai vers Richet.

— Je... Je ne comprends pas, repris-je en essayant de masquer mon excitation. Que font ces diamants dans un avion de tourisme, ici, au beau

milieu de la Sibérie ? Qu'est-ce que cela peut signifier ?

Richet, jouant avec une pierre étincelante entre ses doigts, haussa les épaules, incapable de nous fournir la moindre explication. Nikouline, lui, paraissait plus songeur.

— Allons, Professeur, aucune idée ? D'où pourraient-ils provenir ? insistai-je pour le forcer à rompre son silence.

— Non. Je ne vois vraiment pas, déclara-t-il enfin. À ma connaissance, il n'existe aucune exploitation minière dans la région.

— Dommage.

— À moins que..., reprit Nikouline en plissant les yeux. (Il sembla se souvenir d'une chose.) À moins que ces pierres n'aient été extraites du nord de la Sibérie. Mais, dans ce cas, ce serait une première.

Au même moment, le badge trouvé sur l'homme au costume me revint en mémoire. Je l'extirpai de ma poche et le tendis au chercheur russe en lui précisant l'endroit où Elsa l'avait découvert. Il s'en saisit, écarquilla les yeux et blêmit.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, Professeur ? Que signifie « POPIGAÏ » ?

Richet leva un sourcil d'intérêt en entendant ce mot, mais garda le silence.

— Je... Je ne sais pas si je suis autorisé à vous le dire, protesta mollement Nikouline. Je n'aurais pas dû... Oubliez ce que je viens dire. Je me trompe certainement de toute manière...

— Vous vous fichez de nous ? m'indignai-je, lui décochant un regard noir. Autorisé ? Mais autorisé à nous dire quoi ? Pourquoi faites-vous autant de mystère ?

Richet renchérit aussitôt, l'air aussi exaspéré que moi :

— Mais bon sang, Nikouline ! Si vous savez quelque chose, vous ne croyez pas que ce serait le moment de partager vos informations ? Ce gars là-bas est en train de mourir (Richet désigna mollement de l'index l'endroit où reposait le pilote), les autres le sont déjà et vous vous demandez encore si vous pouvez nous fournir des explications ? Allons ! Sérieusement ?

Nikouline joignit ses mains devant la bouche et leva les yeux au ciel, semblant peser le pour et le contre d'une décision lourde de sens. Il inspira enfin longuement, puis planta son regard dans le mien.

— Après tout, puisque vous insistez... Ce que cela signifie ? C'est que l'État nous a sans doute menti. Une fois de plus. Popigai, c'est le nom d'un gigantesque cratère. Il est situé dans le nord de la Sibérie. Jusque-là, Simon, je ne t'apprends rien, bien sûr. (Richet acquiesça discrètement, mais l'invita à poursuivre à mon intention.) Il y a plus de trente-cinq millions d'années, enchaîna-t-il alors, un énorme astéroïde est venu percuter la Terre. Et quand je dis énorme... L'objet avoisinait probablement les huit kilomètres de diamètre. À côté de ce monstre, le météore que nous cherchions ici fait figure de nain.

Nikouline était soudain devenu intarissable, joignant volontiers les gestes aux paroles :

— Bref, lorsque cet astéroïde hors norme s'écrase entre la Iénisseï et la Léna, l'impact est cataclysmique. Imaginez, Ludovic, qu'en un éclair, il se forme un cratère de près de cent kilomètres de circonférence ! Cent kilomètres ! Toute la croûte terrestre est volatilisée en une fraction de seconde. Mais ce n'est pas tout. Les pressions exercées sur les roches profondes lors du choc sont ahurissantes. Ajoutez-y une chaleur indescriptible au même moment et vous transformez instantanément une partie du carbone contenu dans le sol en diamants bruts !

— Jamais entendu parler de cet endroit..., murmurai-je tandis que Nikouline marquait une pause dans son récit pour nous laisser digérer ces révélations. Et toi, Simon, tu étais au courant de ce cratère et des gemmes ?

— C'est-à-dire que... oui. Enfin, plus ou moins. Le cratère, je le connais, assura Richet en se grattant le front d'une main, mais pas le gisement... La formation de diamants lors des impacts est possible, mais, là, même pour moi, c'est une sacrée surprise ! Vous pourriez nous en dire plus ?

— Au point où nous en sommes..., répliqua Nikouline d'une voix désabusée. Si vous n'avez jamais entendu parler de ce gisement, c'est parce que l'existence des mines de Popigai est tenue secrète⁷. Mais, je crois que

cela n'a plus vraiment d'importance maintenant. Vous auriez de toute manière fait tôt ou tard le lien entre les diamants et Popigai.

Richet et moi nous contentâmes d'approuver de la tête.

— Bon, reprit le vieux chercheur, autant vous prévenir tout de suite : vous voilà désormais dans une situation délicate. Si ce secret a pu être préservé jusqu'à présent, c'est parce que rares sont les personnes qui ont eu accès à la région. En tant que spécialiste et membre de l'Académie des sciences de Russie, j'ai eu le privilège de consulter divers documents, mais, même moi, je n'ai jamais eu la permission de m'y rendre. Les autorités ont toujours tout fait pour cacher l'existence du gisement : il est si colossal qu'il pourrait, à lui seul, déstabiliser le marché mondial ! J'ai bien peur que le pouvoir actuel ne désapprouve le fait que vous en ayez connaissance désormais...

Nikouline fit la moue et son regard se perdit au loin un instant.

— Mais vous savez ce qui me surprend le plus ? demanda-t-il enfin par pure rhétorique. La grosseur de ces pierres. Les rares informations glanées jusqu'ici suggéraient qu'il s'agissait de petits diamants. Que les pierres n'étaient destinées qu'à l'industrie. Personne ne m'avait averti de l'existence de spécimens aussi grands que ceux que nous venons de trouver. Et là, ils ont déjà été taillés. La dimension des diamants bruts et leur valeur sont donc très supérieures !

Je réfléchis un moment à ce que ces révélations impliquaient. En nous mettant dans la confidence, Nikouline nous avait tous exposés à l'ire des autorités russes. Lui parce qu'il démontrait un énième mensonge des services de l'État. Et nous... Nous pouvions en prime être accusés d'espionnage !

Génial ! Pourquoi me suis-je encore montré trop curieux ? Fichue déformation professionnelle, songeai-je en coulant un œil inquiet en direction d'Elsa.

Elle s'était penchée vers le pilote pour resserrer son bandage. En la voyant ainsi, je m'imaginai déjà lui expliquer la situation. Et je doutai fort qu'elle l'appréciât. Parce que si je résumai correctement les choses, nous étions au beau milieu de la taïga sibérienne, entourés des débris fumants

d'un avion probablement victime d'un sabotage, de cadavres d'inconnus et de deux blessés à conduire d'urgence à l'hôpital. Sans oublier, cerise sur le gâteau, une cargaison de diamants sur les bras, des diamants censés ne pas exister ! Le rêve pour des vacances en amoureux !

— Bien. Réfléchissons une minute. On fait quoi maintenant ? demandai-je en chassant de mon esprit l'image du cachot gouvernemental qui risquait de nous attendre en revenant à Vanavara.

Bel à-propos ! Merci d'avoir posé la question ! songai-je, affligé par tant de pertinence.

En même temps, vu la tournure tragique des événements, j'avais le droit d'être un peu perturbé, non ? Et puis je manquais sérieusement de café. Ça ne m'aidait pas.

Avant que quiconque puisse répondre, le craquement d'un morceau de bois dans mon dos se fit entendre. Je me retournai et avisai les deux étudiants qui venaient vers nous. Chacun d'eux portait de longues branches de pin. Sans hésiter, je pris ma décision :

— Si vous êtes d'accord, je vais aller les épauler pour construire un brancard. Professeur, vous joignez-vous à nous ? Nous ne serons pas trop de quatre, je crois. Quant à toi, Simon, tu devrais cacher les diamants, conseillai-je. Inutile qu'on nous accuse en plus de vol en arrivant en ville... Et puis, il ne faudrait pas non plus qu'un chasseur passe ici par hasard, qu'il tombe sur les pierres et les emporte avec lui ! Avec la chance que nous avons, je ne parierai pas sur la probabilité que cela ne puisse pas se produire.

Richet et Nikouline acquiescèrent d'un signe de tête. Puis, avec un sourire forcé, mon collègue ajouta d'une voix hésitante :

— Après tout, on s'en fait peut-être pour rien avec ces diamants. Si ça se trouve, on nous récompensera pour les avoir retrouvés. Il y a sûrement des assurances pour ce genre de choses... Je ne serai pas contre un peu d'argent pour monter une nouvelle expédition. Parce que je crois que pour celle-ci, il faudra se contenter de l'échantillon déniché par Sarnytchev.

Richet tourna les talons et s'éloigna de nous, serrant précieusement contre lui l'attaché-case. Quelques minutes plus tard, tandis que j'aidais

Iourlov à faire un nœud pour assembler deux grosses branches, je vis mon ami se mettre à creuser à une vingtaine de pas derrière les restes calcinés de la queue de l'appareil.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

Vanavara, 18 mai 2011, 15 h 22.

Baskovitch se tenait plus rigide qu'un piquet, contemplant les décombres fumants du bâtiment municipal. Il enrageait, le poing droit serré jusqu'à s'en blanchir les phalanges. Lancé la veille au milieu de la nuit, un cocktail Molotoff avait dévasté les bureaux et tout le matériel qu'abritait le local. Les indépendantistes étaient repassés à l'action.

Trois mois depuis Krasnoïarsk, pas la moindre piste et maintenant ça... Ces enfoirés nous narguent, bon Dieu ! Si seulement je pouvais les coincer. Il doit bien y avoir quelque chose d'autre que ce foutu tract, bordel ! s'exaspéra-t-il, froissant un peu plus le papier léché par les flammes qu'il tenait dans sa main gauche.

Il repensa à quelques bribes du message rédigé par ces extrémistes : « Russes, reconnaissez vos exactions passées ! », « Rendez-nous nos richesses, nos terres ancestrales et laissez-nous gouverner notre peuple libéré »... La rhétorique habituelle des séparatistes s'y affichait jusqu'au point final : « Nous ne nous laisserons plus opprimer, ni spolier ce qui nous revient de droit ». Et puis il y avait cette signature, celle de leur satané mouvement, « Front Populaire de Libération Évenk ». La revendication figurait noir sur blanc sous la diatribe. Immanquable.

Pas de victimes... C'est au moins ça, songea-t-il en soupirant longuement. Un seul mort et, cette fois, c'était fini pour moi. Oublié, le retour en grâce, bonjour l'enterrement de première classe ! Quoique je doute qu'on puisse m'expédier dans un trou plus profond que celui où je croupis déjà depuis des semaines...

Alors qu'il en était à ces réflexions, son adjoint, Zaytsev, toussota doucement dans son dos pour attirer son attention.

— Quoi encore ? maugréa Baskovitch avant de réaliser que ce dernier était accompagné de visiteurs.

— Commandant, permettez-moi de vous présenter Madame la maire de Vanavara, Sasha Obramov. C'est elle qui nous a avertis. Et voici Osip Goloubev, s'empessa d'ajouter Zaytsev. Monsieur Goloubev est conseiller municipal. Il connaît parfaitement l'histoire de cette région et de son peuple.

— Commandant Baskovitch. (Il les salua d'un vif signe de tête, sans daigner leur tendre la main.) Brigade antiterroriste de Krasnoïarsk. Merci de nous avoir prévenus si vite.

— Normal, répliqua le maire. C'était mon devoir. Je ne tiens pas à ce que mes administrés subissent la loi de ces indépendantistes. J'aime les Évenks, bien entendu. Nous faisons partie tous les deux de ce peuple, comme vous pouvez le constater. Mais si je peux être sensible à leur cause, je condamne avec fermeté toute violence. Donc, si nous pouvons vous aider, nous ferons notre possible.

Tandis qu'elle s'exprimait, Baskovitch ne se gênait pas pour la détailler de la tête aux pieds. Lorsqu'elle eut terminé, il se contenta d'opiner du chef en silence. Détournant enfin le regard en direction des ruines du bâtiment, il se passa distraitement la main dans les cheveux avant de reprendre sur un ton sec :

— Auriez-vous une idée, madame, de qui pourrait avoir commis cet acte ? Au sein de votre communauté, les gens parlent j'en suis sûr. Peut-être vous avez entendu certaines choses...

Sasha Obramov ressentit instantanément l'inimitié que son peuple inspirait au commandant : pour lui, il paraissait évident que tous les Évenks ne pouvaient qu'être complices.

— Aucune idée, malheureusement. Comme vous, je suppose, je n'ai eu connaissance de ces extrémistes que depuis peu. Depuis l'attentat de Krasnoïarsk, en fait, riposta-t-elle du tac au tac, les yeux plissés, une pointe de défiance dans la voix. Avez-vous arrêté les coupables, d'ailleurs ? Des pistes, au moins ?

Baskovitch se mordilla les lèvres. Sentant la tension monter, son subalterne, le regard penaud, se mit en quête d'une tache invisible sur le bout de ses bottes.

— Désolé, je ne peux pas vous répondre. Nos investigations sont classées secret défense. Vous comprenez, j’imagine, éluda-t-il d’un air agacé, refusant d’admettre leur incapacité à résoudre l’enquête.

— Ah... Bien sûr. Dommage. Écoutez, j’ai de nombreux dossiers qui m’attendent à la mairie. Je vais devoir vous confier à monsieur Goloubev. (Osip leva la tête, son visage arborant un petit sourire gêné.) Peut-être pourra-t-il vous renseigner.

Baskovitch n’insista pas. Il remercia sobrement une dernière fois Sasha Obramov de les avoir avertis et la laissa rejoindre son bureau. Puis, durant plus d’une heure, le commandant et son adjoint questionnèrent Goloubev. Quand l’interrogatoire fut terminé, les deux hommes ne semblaient guère plus avancés. Le conseiller municipal connaissait sur le bout des doigts l’histoire des Évenks. Et il les aimait. Très loin de partager cet avis, Baskovitch considérait désormais leur volonté d’indépendance comme un nouvel obstacle à sa carrière, vu l’enlisement de l’enquête. L’attitude particulièrement complaisante de Goloubev à l’égard des siens eut même le don d’horripiler Baskovitch. Il n’en fit pas mystère, recadrant parfois sèchement l’homme pour poursuivre son interrogatoire.

Je vais te garder à l’œil, mon bonhomme, puisque tu les aimes tant, tes Évenks, pesta-t-il intérieurement quand Goloubev prit congé. Des types comme toi, j’en ai vu d’autres. Historien d’un peuple, tu parles... Sympathisant, oui ! Mais jusqu’à quel point ?

Restait cependant un amer constat d’échec en fin de journée : ils ne disposaient d’aucun élément nouveau pour leur enquête.

Durant le voyage de retour vers Krasnoïarsk, Baskovitch fit néanmoins preuve d’intuition. Rebondissant sur une remarque anodine de son adjoint, il eut une révélation.

— Qu’avez-vous dit ? demanda-t-il brusquement à Zaytsev, lequel, par crainte d’une nouvelle réprimande, commença à baisser la tête.

— Je...

— Hé bien quoi, bon sang ? Répétez-moi ce que vous venez de dire !

— J'ai juste dit que je n'étais pas mécontent de rentrer parce que je trouvais Vanavara sacrément miteux, comme coin.

Le cœur du commandant s'emballa. « Miteux ». Elle était là, leur piste ! Sous leurs yeux. L'argent. Comment monter un mouvement révolutionnaire sans des fonds importants ? Il s'était jusque-là escrimé à vouloir retrouver des hommes, et ce sans rien connaître de ce nouvel ennemi de l'État. C'était peut-être leur financement qui allait les perdre.

— Évidemment ! C'est ça, la clé. On reprend tout à zéro, lança-t-il soudain, une lueur d'espoir dans le regard. Une révolution, ça repose sur de l'argent. Trouvez-moi qui possède de gros intérêts financiers dans la région, qui aurait les reins assez solides pour soutenir ces terroristes. Enquêtez sur l'origine des fonds de tous ceux que vous pourrez identifier. Je me fiche de savoir comment vous le ferez, mais faites vite. Il faut qu'on détermine qui, de gré ou de force, pourvoit aux besoins de cette organisation. Mais gardez-moi un œil sur ce Goloubev. Ce type est trop proche des Évenks, à mon goût... S'il vous faut des écoutes téléphoniques, je me débrouillerai pour les obtenir. Compris ?

Zaytsev acquiesça d'un bref mouvement de tête. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Et mieux valait ne pas perdre de temps.

CHAPITRE 15

Nord de Vanavara, 7 juillet 2011, 16 h 35.

Une heure. C'est ce qu'il nous fallut, à cinq, pour fabriquer un brancard rudimentaire.

— Mettons-nous vite en route, fit Richet lorsque l'assemblage des branches qui le constituait fut enfin terminé. Le soleil se couchera dans cinq heures, mais il fera sombre bien avant cela sous les arbres. Quant à imaginer traverser la forêt de nuit, il faut l'oublier. On a donc peu de temps pour atteindre les voit...

Avant que Richet ait achevé sa phrase, Nikouline s'était redressé, tendu comme un arc, coulant un regard angoissé vers les bois.

— Qu'y a-t-il, Professeur ? Vous avez vu quelque chose ? m'enquis-je, pas vraiment rassuré par ce mouvement brusque.

— J'ai... j'ai cru apercevoir une ombre là-bas, répondit-il, l'index pointé vers un bosquet d'arbres situé sur notre flanc gauche. J'ai... probablement rêvé.

La succession des mauvaises surprises avait échaudé Elsa. Il n'en fallut donc pas plus pour qu'elle intervienne avec autorité :

— Professeur, que croyez-vous avoir vu ?

— Je ne suis pas sûr. Peut-être... un loup, avoua Nikouline à contrecœur. Ils sont nombreux en Sibérie, vous savez. L'odeur des cadavres a pu les attirer...

Elsa me décocha un regard incrédule.

— Des loups ! Je rêve ! Des loups, maintenant..., répéta-t-elle plus bas, la lassitude commençant à se peindre sur son visage.

Richet et moi étions aussi consternés qu'elle, mais j'essayai de faire bonne figure. Je m'approchai de ma compagne pour la prendre dans mes bras.

— Ça ira, ne t'inquiète pas, chérie, la rassurai-je. Ce n'était qu'une ombre, après tout. Peut-être que le professeur s'est trompé, qu'il n'y a rien là-bas. Et puis... même si c'est vrai, s'il a réellement aperçu un loup, jamais il n'osera nous attaquer. Nous sommes trop nombreux, n'est-ce pas ? ajoutai-je en cherchant du regard le soutien de Simon.

— Évidemment ! approuva celui-ci avec empressement. Et si l'une de ces bestioles décidait malgré tout de pointer son museau trop près, je me ferais un plaisir de lui montrer qui manie le fusil comme un chef, ici ! J'ai été élevé avec Eastwood et Costner, m'dame ! glissa Richet pour tenter de détendre l'atmosphère, accompagnant son propos d'un clin d'œil appuyé.

Puis, il reprit un air sérieux et ajouta :

— Allez, il est temps de quitter cet endroit de malheur.

Nous installâmes le pilote sur le brancard avec précaution, puis rebroussâmes chemin en direction des véhicules, l'un des étudiants se chargeant de soutenir et guider Obramov pendant tout le trajet. Après plus de quatre heures trente d'efforts intenses et heureusement sans croiser le moindre loup, nous atteignîmes enfin les voitures. Nikouline réitéra sa tentative de joindre les secours avec son portable. Sans plus de succès : nous étions toujours trop éloignés des antennes relais.

La course contre la montre se poursuivait, et avec elle une évidence se fit jour. Il nous fallait faire de la place dans l'un des tout-terrains pour installer confortablement le rescapé du crash.

— On enlève tout le matériel qui est dans ce 4x4, Simon ! lançai-je d'une voix plus autoritaire que je ne l'avais souhaitée en avisant notre voiture. On a besoin d'espace pour transporter ce malheureux.

Richet resta interdit une seconde, les yeux ronds de surprise, et je dus insister :

— Allons, Simon ! Il n'y a personne par ici. On ne risque pas de voler ton équipement. Qui en voudrait de toute manière ? Et puis, d'ici trois ou quatre jours, tu pourras revenir les récupérer.

— Tout de même, protesta-t-il, un radar de sol... Tu connais le prix de ce bijou de technologie ?

J'écartai les mains, paumes ouvertes vers le haut, et enfonçai le clou :

— Écoute, je veux bien qu'on soit en été, mais pour passer la nuit prochaine sans trop d'inconfort, tu préfères abandonner quoi ? Ton matériel scientifique ou nos couvertures, nos tentes et nos vivres ?

— Ah... Euh... Je n'avais pas vu les choses sous cet angle, admit-il à regret en se grattant le sommet du crâne. Bon, si on fait bien attention, en mettant une bâche par-dessus, je crois que ce matériel devrait tenir le coup jusqu'à notre retour.

Nous nous délestâmes donc du « bijou de technologie », mais aussi de deux microscopes et de divers autres instruments de mesure. Dès que l'arrière du véhicule fut dégagé, nous y allongâmes Oleg Tchaïka. Le pilote était toujours inconscient, plus livide que jamais. Malgré le bandage confectionné par Elsa, la plaie dans son dos saignait encore par intermittence. Même si personne n'osait l'avouer, redoublant d'efforts et de précautions pour le manipuler, je crois que nous avions tous l'impression de transporter un cadavre vers la morgue tant la probabilité de le sauver s'était amenuisée au fil des heures.

À vingt et une heures quarante-cinq, alors que la nuit enveloppait désormais les bois, notre convoi s'élança enfin. Nikouline et Sarnytchev ouvraient la route. Ils roulaient en douceur pour ménager le blessé, étendu à l'arrière. Iourlov et O Abramov suivaient juste derrière dans le deuxième véhicule tandis qu'Elsa, Richet et moi fermions la marche à bord du troisième.

Durant près d'une demi-heure, personne n'osa prononcer un mot. En un après-midi, l'exploration plaisante s'était effacée pour faire place à un face à face brutal avec la mort et à l'urgence absolue d'un sauvetage. Chacun digérait le drame à sa manière : Elsa roulait avec prudence, concentrée sur sa conduite, même si je la devinais parfois distraite ; Richet, regard tourné vers les arbres de la taïga que l'obscurité dissimulait, semblait absent, absorbé par ses pensées. Lui qui rêvait de nous faire partager une expédition en terre sibérienne, de nous initier à sa science... Nul doute qu'il regrettait de nous avoir incités à le suivre dans cette aventure. Petit à petit, la tension qui nous avait maintenus en alerte jusque-là commença à retomber, laissant la fatigue prendre le dessus. Elsa étouffa la première un bâillement. Elle fut

vite imitée par Simon, que j’observais de temps à autre dans le miroir de courtoisie. Le pauvre luttait visiblement pour ne pas céder aux sirènes du sommeil. De mon côté, malgré ma lassitude, je ne pouvais m’empêcher de ressasser les événements.

Dire que c’était notre premier voyage commun, à Elsa et moi. Belle réussite ! Et moi qui croyais avoir vécu le pire en Argentine..., songeai-je avec tristesse au bout d’un moment, repensant un instant à cet épisode tragique dont le seul mérite avait été de faire se recroiser nos destins.

Elsa, détournant une seconde les yeux de la route, remarqua la peine qui transparaissait sur mon visage. Elle inclina doucement la tête vers moi et, dans un souffle pour laisser Richet se reposer, murmura :

— Allons, chéri, ne t’en fais pas. Après tout, ce n’est que partie remise. Dans quelques jours, nous reviendrons par ici et nous les chasserons, nos météorites ! Vois le bon côté des choses, nous savons où les trouver maintenant ! Et puis, toi qui voulais absolument découvrir si nous tenions toujours la forme physique, eh bien, sur ce point, je pense qu’on peut être rassuré, non ?

Elsa et l’optimisme ! Je l’aimais tellement pour cela. Je passe sur sa beauté, son intelligence et son charme, toutes qualités qu’elle personnifiait. J’en fais trop, vous croyez ? Non. C’est comme cela que je la voyais. Sincèrement. Mais, au-delà de ça, d’aussi loin que je me souviens, ce qui m’avait séduit chez elle, c’était sa capacité à rebondir face à l’adversité. Un mur ? Il se contourne. Impossible ? Passons dessous, alors. Toujours pas ? Escaladons ! Ou dynamitons-le, que sais-je... Bref, à chaque problème, elle trouvait une solution. C’était cette force de caractère qui lui avait permis de décrocher son poste de chercheuse en virologie, malgré la concurrence sévère et les coups bas. Étrangement, il n’y avait qu’à l’évocation de notre futur enfant que son optimisme semblait s’estomper. Prétendre que l’on ne se posait pas mille questions à ce sujet aurait été faux. Bien sûr que nous nous en posions ! Heureusement. Pourquoi n’arrivions-nous pas à l’avoir, cet enfant ? Étions-nous trop âgés ? N’aurait-il pas honte de nous lorsque nous irions le chercher à l’école, « vieux gâteaux » égarés dans la flopée des trentenaires ? Partagerions-nous les mêmes envies, les mêmes passions durant son enfance ? Pratiquerions-nous, ne serait-ce qu’une fois de temps

en temps, du sport ensemble par exemple ? Et puis, surtout, serions-nous à la hauteur ? Que vaut-il mieux : des parents d'âge mûr, mais présents et à l'écoute, ou des couples plus jeunes, absorbés par une carrière en devenir ? Un couple aimant, conciliant ou des individus si égocentrés comme on en voit parfois qu'on pressent que leur ménage peut voler en éclat au premier désaccord. Autant de questions aussi légitimes que sans réponse...

— Tu as raison, Elsa, finis-je par dire, caressant doucement sa joue du dos de ma main. Mille fois raison ! Nous reviendrons. Et je me sens en pleine forme. Même pas mal aux bras après avoir soulevé ce malheureux ! Je pourrais porter n'importe quoi des heures durant, on dirait... Une bonne nuit de sommeil à Vanavara (Je lui décochai un clin d'œil. Dormir, oui, mais, si nous voulions ce bébé, quelques phases d'éveil allaient devoir l'entre couper, ce repos !) et nous reprendrons la route, n'est-ce pas Simon ?

— Hein ? Euh, oui. En principe..., grommela-t-il en émergeant de sa léthargie.

Tourné vers Elsa, je ne m'étais pas rendu compte qu'il s'était presque assoupi.

— Comment ça, en principe ?

Richet se frotta les yeux avec le pouce et l'index avant de continuer :

— Eh bien, en principe... On verra ce que les autorités russes pensent de cette affaire. Ici, rien n'est jamais simple, vous savez. Il nous a fallu des semaines pour obtenir l'autorisation de venir. Si ce n'était qu'un « banal » accident d'avion (il mima les guillemets avec ses doigts pour insister sur le terme), je crois que nous n'aurions eu aucun problème pour repartir après notre déposition, mais là...

— Tu veux parler du sabotage ? rebondis-je. Personne ne sait si c'en était vraiment un. Le pilote délirait peut-être. Avec son hémorragie, je n'en serai pas étonné. Qu'en penses-tu, Elsa ?

— Moi ? Oh... Euh, pour le sabotage, je suis aussi perplexe que toi, Ludo. Il n'y a aucune preuve. Quant au pilote, il avait déjà perdu beaucoup de sang lorsqu'il a nous a parlé. Sans compter qu'il souffrait peut-être de lésions cérébrales. Ce ne serait pas surprenant, vu la violence du choc. Possible qu'il ait divagué...

— Ah ! Ça... oui. Enfin..., non. Ce que je veux dire, c'est que je partage vos doutes à tous les deux. Sur les dires du blessé au sujet de l'explosion... Mais (il se mordilla le coin de la lèvre supérieure, passant machinalement une main sur son crâne à la recherche de ses derniers cheveux, ce qui trahissait une gêne évidente) je ne pense pas que le sabotage soit notre principal problème... En fait, poursuivit-il après avoir marqué un temps de réflexion, c'est plutôt à la présence des diamants que je faisais référence.

— Pourquoi ? bondis-je. Nous n'avons rien volé ! Tu as tout laissé là-bas.

— Bien sûr, bien sûr... Mais... Tu as entendu ce qu'a dit Nikouline. Ces diamants n'ont aucune existence officielle. Dès que nous en parlerons, les autorités russes nous questionneront sur ce que nous savons de Popigai. Parce que je ne vois pas comment nous pourrions leur cacher notre découverte. Tu peux être sûr qu'ils iront sur place et qu'ils remonteront la piste de l'avion jusqu'à son point de départ. Là, crois-moi, on risque de passer illico pour des espions ! Et avec ces gars-là, je peux vous garantir que cela n'a rien de drôle. Mieux vaudrait aviser dès que possible notre ambassade de ces événements, si vous voulez mon opinion. Au moins, nous ne serions pas seuls si la situation devait dégénérer.

C'était la douche froide. Normal en Sibérie, me direz-vous. Même si Nikouline nous avait mis en garde, que j'en avais touché un mot à Elsa en lui expliquant notre étrange trouvaille, je devais reconnaître que j'avais sous-estimé le problème et les prolongements politiques qu'ils impliquaient.

Un silence gênant s'installa entre nous. L'averse commença peu après. Très vite, ce fut un déluge : la pluie était si drue que les gouttes qui pilonnaient la carrosserie et le pare-brise créaient un vacarme assourdissant dans l'habitacle.

Notre ciel se couvre décidément beaucoup..., me surpris-je à penser brièvement.

Elsa, contrainte de mettre les essuie-glaces à pleine vitesse, leva franchement le pied tant la lumière pâle des phares peinait à percer le mur liquidien.

— Et puisque l'on en parle... Je n'ai pas vraiment tout laissé sur place, concéda soudain Richet, l'air penaud, mais la voix suffisamment forte pour

que nous puissions l'entendre malgré le tumulte environnant.

— Quoi ? m'exclamai-je en me retournant d'un coup vers lui.

Ce n'est pas beau, ça, l'absolue confiance que j'avais en notre conductrice ? OK. J'admets. Là, c'était avant tout la stupeur et la consternation liée à cet aveu qui m'avaient poussé à quitter instantanément le chemin du regard. Nul doute qu'Elsa affichait une mine aussi effarée que la mienne, mais elle ne pouvait le montrer sans risquer l'accident : toute son attention se trouvait mobilisée par la conduite sous les trombes d'eau. Concentrée sur la route bosselée, esquivant les pièges qui naissaient dans la lueur des phares, elle se garda de manifester son désaccord et me laissa la charge de gérer la situation.

— Euh... J'ai conservé un diamant. Juste un ! Tiens, le voilà. (Richet glissa la main dans une poche de sa polaire et exhiba l'une des pierres précieuses.) Je te jure que c'est le seul. Tous les autres sont enterrés à côté de l'épave.

— Merde ! Enfin ! Simon... Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je pensais bien faire. C'était... pour garder une preuve de notre histoire.

— Un pilote blessé, tu ne crois pas que cela suffisait ? ne pus-je m'empêcher de répliquer d'un ton sec, agacé par son comportement puéril.

Richet baissa les yeux, tel un gosse surpris la main plongée dans les bonbons par la boulangère.

— Oui... Tu as raison, murmura-t-il. Je suis désolé. Je n'aurais pas dû. Mais...

Il s'interrompit subitement et, d'un geste vif, s'empara d'une lampe-torche cachée sous son siège. Il sortit ensuite une minuscule loupe d'une autre poche de sa polaire. J'étais sidéré.

Bon sang, mais qu'est-ce qu'il lui prend maintenant ?

— Toujours s'équiper ! se contenta-t-il de dire en avisant mon air ébaubi. On ne sait jamais !

Et Simon Richet se plongea aussitôt dans un examen minutieux du diamant. Ses investigations durèrent un moment. Sans nous fournir la moindre explication, il tourna et retourna la pierre plusieurs fois dans sa main pour en étudier chaque facette. Tout ce à quoi nous avions droit tenait en de sonores « Hum... » ou « intéressant ». Plus indéchiffrable que cela, il y a le codex Voynich⁸ ! Et encore. À ce stade, je commençai franchement à émettre de sérieux doutes.

— Alors ? finis-je grogner, un brin exaspéré. Tu vas nous dire ce qu'il y a ?

Richet releva la tête et me regarda avec un petit sourire énigmatique. Remisant le diamant dans sa poche, il se pencha vers moi et me murmura deux mots à l'oreille pour ne pas qu'Elsa entende.

— Je te laisse le lui annoncer, lâcha-t-il pour conclure d'un air satisfait.

— M'annoncer quoi, bon Dieu ? Vous allez me mettre dans la confidence, ou vous comptez m'ignorer encore long...

Elsa n'acheva pas sa phrase. D'un coup, en pleine ligne droite, la voiture de tête venait de disparaître sous ses yeux horrifiés, engloutie par le sol détrempé.

CHAPITRE 16

Nord-est de Vanavara, quartier général de Maksim Korotaïev, 7 juillet 2011, 18 h 05.

Dans son bureau envahi par la fumée, l'Ours de Krasnoïarsk grondait. Maksim Korotaïev n'avait pas hérité de ce surnom par hasard. Presque deux mètres et cent dix kilos de muscles dominaient le jeune homme apeuré qui venait de lui apprendre la perte de l'avion. Avec les années, sa tignasse brune avait partiellement viré au gris, mais le regard était resté le même. Froid, inflexible. Autant de chance de trouver de la bonté en Enfer qu'une once d'humanité chez lui. En public, Korotaïev pouvait aisément donner le change. Des années qu'il jouait un rôle. Mais en privé... Sa personnalité réelle se révélait au grand jour. Il hurla tant que la pluie parut faire une pause pour l'écouter.

— Regarde par ici, connard ! Pas dans les yeux ! Regarde mes pompes ! T'es digne de t'adresser qu'à elles !

— C'est... pas notre faute, gémit le même livide qui tremblait de tous ses muscles.

La réponse fusa, cinglante. Un poing ferme s'abattit sur le messager avant qu'il ait pu se protéger la tête. Avec toute la force que sa stature de géant lui permettait, Korotaïev l'envoya rouler au sol. Aussitôt, sans laisser le malheureux respirer, il le roua de coups de pieds. L'Ours n'avait que faire des jérémiades d'un gamin de vingt piges. Rien à foutre des excuses foireuses. Le fric. Lui seul comptait. Depuis le début, son business reposait sur trois solides piliers : peur, argent et violence. Avec la peur, on soumet les faibles, l'argent achète les puissants et la violence étouffe la révolte de ceux qu'on ne peut corrompre. Basique, mais terriblement efficace.

La pluie de coups cessa. Korotaïev récupéra avec son cigare dans le cendrier posé sur son bureau. Il inspira une bouffée de tabac, puis, aussitôt, le reposa au même endroit.

— Tu vois, ça ? Cette vieille balafre ? beugla le colosse en soufflant sa fumée au-dessus du gosse recroquevillé sur le sol, la pommette droite en sang.

Korotaïev tapotait du doigt la fine cicatrice qui barrait son arcade sourcilière gauche.

— Ça, c'est un connard qui a voulu m'entuber. Il me l'a laissée il y a longtemps. Il avait égaré deux putes... Tu le crois, ça ? Le mec bosse pour moi, il est là, comme toi, devant moi. Et l'enfoiré me dit qu'il a paumé deux pétasses. Qu'elles s'étaient barrées du jour au lendemain ! Ça puait tellement l'embrouille que je lui ai balancé mon poing dans la gueule à la fin de son explication merdique. Sauf que ce type en avait, des couilles. Pas comme toi... Ce con a sorti une lame et il s'est jeté sur moi. Merde ! Ce mec osait me défier ! Je lui ai juste laissé le temps de me faire ça. J'ai sorti mon flingue et bim. Deux balles en pleine tête. Problème réglé. J'ai eu besoin que d'ça (il claqua fort des doigts). Et tu penses que, toi, t'as le cran de m'la faire à l'envers, de me balancer des conneries à propos de mes diamants ? Alors je repose ma question une dernière fois, vociféra-t-il à nouveau : où est mon putain d'avion ?

Le gamin déglutit, s'essuya maladroitement d'une manche la joue ensanglantée, et répéta ce qu'il avait dit :

— J'en sais rien, m'sieur, j'le jure ! L'avion a décollé comme prévu de Norilsk. Mais il... a disparu des écrans radars d'un coup. C'est notre contact à la tour de contrôle qui nous a communiqué l'info.

Un silence pesant s'installa dans la pièce embrumée. L'Ours parut revenir à de meilleures dispositions. Il réfléchit encore un moment, puis reprit :

— Quand, t'as dit ?

— Dans l'après-midi... C'est tout ce qu'on sait.

— Et rien d'autre ? Vraiment ? T'as aucune idée de l'endroit où est mon foutu zinc ? Ben faudrait. Deux millions de dollars en diamants qui se volatilisent et toi, tu sais que dalle ! Tu m'sers à quoi ? Allez, Oleg, vire-moi cette merde et nettoyez-moi ça. J'suis fatigué de ces conneries.

Oleg Volsky alpagua le malheureux et le tira par les cheveux pour le remettre sur pieds. Le gamin se redressa, grimaçant de douleur. Puis, toujours sans ménagement, l'homme de main le força à le suivre à l'extérieur de la pièce.

Alors que les deux individus s'éloignaient, l'Ours, resté seul, contourna son bureau et s'assit dans un confortable fauteuil de cuir. Korotaïev colla son cigare au coin de la bouche, décrocha le téléphone, puis composa le numéro de Tigre. Ils avaient convenu de ne jamais utiliser ce numéro direct pour éviter d'être repérés, mais cette fois, l'urgence l'emportait sur les précautions habituelles :

— C'est quoi ce bordel ? Où est l'avion ? demanda-t-il sans préambule.

Son interlocuteur se lança dans une explication qui sembla le soulager.

— Disparu à une soixantaine de kilomètres d'ici ? Un crash... Ah. Fait chier ! Qui est au courant ? (Il écouta ce qu'on lui disait en silence, hochant inconsciemment la tête.) Bon, c'est déjà ça. Débrouillez-vous pour qu'il n'y ait pas d'enquête.

La réponse dut également le satisfaire puisqu'un discret sourire se matérialisa sur son visage.

— C'est bien pour ça que je te paie, Tigre, reprit-il d'un ton cynique. Ne me déçois pas. (Un coup de feu claqua au même instant à l'extérieur de la pièce) Oh ça ? Compression de personnel... Je me sépare d'un incapable. Bien. Puisque c'est arrivé près de chez nous, je m'occupe du reste. On va monter une expédition et j'espère qu'on va pouvoir les récupérer, ces diamants. Ça ne va vraiment pas être simple dans cette foutue taïga... Mais ça ne me plairait pas de devoir m'asseoir sur ce pognon sans essayer ! En tout cas, une telle erreur ne doit plus jamais se reproduire. Il va vite falloir revoir notre procédure.

CHAPITRE 17

Nord de Vanavara, 7 juillet 2011, 23 h 48.

Iourlov appuya de toutes ses forces sur la pédale de frein : la voiture qui les précédait venait de basculer dans un trou monstrueux !

L'étudiant eut la mauvaise idée de braquer les roues au même moment. Perdant toute adhérence, le tout-terrain se mit immédiatement en travers de la piste détrempée et dérapa longuement. Iourlov, terrorisé, mains crispées sur le volant, vit le gouffre s'agrandir à mesure que le véhicule glissait dans sa direction. La chute paraissait inéluctable. Par miracle, le 4x4 s'immobilisa à moins d'un mètre de l'abîme. Elsa, qui talonnait la voiture en perdition, s'était ruée, elle aussi, sur les freins. Arc-boutée sur le volant, elle ne commit pas l'erreur de Iourlov. Elle maintint le cap et parvint à stopper notre véhicule juste avant que nous n'entrions en collision.

Le silence s'était installé dans l'habitacle. La tête encore tournée vers Richet, le freinage en catastrophe m'avait pris de court. Le souffle coupé autant par la peur que par la ceinture de sécurité, je mis quelques secondes à reprendre mes esprits. J'ignorai alors totalement ce qu'il venait de se produire. Richet, derrière moi, était groggy : la décélération subite l'avait violemment projeté en avant et son crâne avait heurté l'appui-tête de mon siège. Même solide, sa tête n'en était pas moins meurtrie. Il commença à masser d'une main son cuir peu chevelu pour apaiser sa peine. Puis ses traits se modifièrent. La douleur fit place à la perplexité. Comme moi, la raison de ce brusque freinage lui échappait.

Un coup d'œil glissé en direction d'Elsa me glaça le sang : elle semblait tétanisée sur le volant. Incapable de le lâcher, l'air hagard, ma compagne regardait devant elle comme si elle avait vu se dresser un fantôme.

— Elsa ? Qu'est-ce qu'il se passe ? demandai-je timidement. Pourquoi as-tu pilé ?

— Je... Mon Dieu... Ils ont... disparu, finit-elle par articuler, les mains toujours crispées sur le volant.

La pluie avait redoublé d'intensité. Surprises dans le pâle faisceau des phares, des milliers de gouttes jaunâtres hachaient inlassablement l'obscurité en fines lanières. Et, à travers ce rideau en lambeaux, je ne distinguai rien d'autre que le pare-chocs de la voiture immobilisée devant nous.

— Qui a disparu ? Je... ne comprends pas.

À cet instant, Iourlov ouvrit la portière de son 4x4 et se précipita dehors. Le jeune homme contourna aussitôt le véhicule et s'éloigna de nous. Il brandissait un coupe-vent au-dessus de sa tête pour se protéger des trombes d'eau. L'espace d'une minute, il sortit de notre champ de vision, puis revint à toute allure pour toquer à ma vitre.

— Venez vite ! cria-t-il pour couvrir le bruit de la pluie battante sur la carrosserie. Il faut les aider !

— Mais bon sang ! commençai-je à m'agacer. Quelqu'un peut-il nous expliquer ce qu'il se passe ?

— Nikouline... Le sol... Il a englouti leur voiture !

La vérité me frappa de plein fouet.

— Bon Dieu ! souffla Richet, d'abord incrédule lui aussi, puis horrifié. Mais...

— La piste s'est effondrée ! poursuivit Iourlov, toujours en hurlant. Il y a un cratère de plusieurs mètres de diamètre, là-bas... (Joignant le geste à la parole, il désigna une large portion de route de la main.) Leur voiture est tombée dedans.

Le sol a englouti leur véhicule... Englouti..., me répétais-je en pensée, comme si le fait de me le dire encore et encore pouvait m'aider à accepter ce désastre.

Elsa, de nouveau murée dans le silence, semblait perdue. Après ce qui me parut une éternité, nous échangeâmes un long regard. Je pouvais lire dans ses yeux de l'incompréhension : comment diable la piste avait-elle pu disparaître ? Un tremblement de terre ? Aussi minime qu'il fût, il ne nous aurait certainement pas échappé... L'origine de ce trou gigantesque était un mystère. C'est alors que Richet murmura :

— Du méthane...

— Du quoi ?

— Du méthane. Avec le réchauffement climatique, le sol qui est en principe glacé toute l'année à quelques mètres sous la surface finit par dégeler en été jusqu'à des profondeurs inhabituelles. Or ce sol est susceptible de contenir de grandes quantités de ce gaz. Sous l'effet de la chaleur, le méthane se dilate, la pression souterraine augmente et, d'un coup, le terrain cède. C'est un peu comme si la terre faisait office de bouchon de champagne et qu'à partir d'un certain point, ce bouchon sautait. Je ne vois que cette explication. Cela s'est déjà produit à plusieurs reprises en Sibérie⁹.

Elsa écarquilla les yeux. C'était la première fois qu'elle aussi entendait parler de ce phénomène inquiétant.

Comme nous n'avions toujours pas réagi, Iourlov cogna plus fort contre la vitre.

— Mais bon sang ! Vous faites quoi ? Dépêchez-vous ! s'exaspéra-t-il, les mains en porte-voix. Ils ont besoin de nous !

Présence de gaz dans le sol ou pas, quelle que soit la cause de la disparition de la piste, Iourlov avait raison : ce n'était pas le moment de jouer les scientifiques. Nous devons agir de toute urgence pour libérer Nikouline et les autres de ce piège. Avec la pluie, plus nous attendions, plus le sauvetage risquait de se compliquer : des glissements de terrain pouvaient survenir, les précipiter au fond du gouffre et les y ensevelir définitivement.

Nous quittâmes enfin le véhicule, fouettés par l'averse glaciale. Bravant les éléments et l'obscurité, nous nous rapprochâmes avec précaution du trou. Iourlov avait stoppé son tout-terrain au bord du précipice. Et malgré cela, les faisceaux des phares ne permettaient que d'effleurer la surface, nous laissant imaginer l'ampleur de la fosse sans en apercevoir les limites. La cavité semblait gigantesque. Elle aurait pu contenir un petit immeuble tout entier ! Mes yeux s'habituant à la pénombre, je finis par discerner la voiture de Nikouline. Suspendue au milieu de la paroi, elle reposait miraculeusement en équilibre, la moitié du pare-chocs avant engluée dans la boue. En chutant, le véhicule avait basculé sur le flanc et la violence de

l'impact avait fait voler en éclat les vitres. Un bref coup d'œil à mes compagnons suffit à me rendre compte que si quelqu'un devait descendre dans la fosse pour aller au secours des occupants, ce ne pouvait être que moi. Iourlov, trempé jusqu'à la moelle, tremblait tellement de froid que l'on aurait presque pu entendre ses os s'entrechoquer. Le pauvre se tenait surtout la tête à deux mains, incapable de prendre la moindre décision. Elsa n'avait pas la force nécessaire pour hisser des blessés, quant à Richet... Eh bien, Richet, avec son embonpoint et sa condition physique, que l'on pourrait qualifier au mieux d'imparfaite, ne parviendrait qu'au prix d'énormes difficultés à les rejoindre.

Évidemment ! Ça va être pour moi ! songai-je avec affliction, masquant mal l'angoisse qui m'étreignait.

Là, au milieu de l'obscurité glacée, gîlé par la pluie, la séance de varappe improvisée sur une paroi lisse comme une piste de bobsleigh devint inéluctable. Et elle tenait du pire cauchemar pour moi. Car, je dois le concéder, je souffre du vertige. Le vide me tétanise. J'ai maintes fois essayé de lutter, de me lancer des défis, mais le constat est toujours le même : amer. La plus minime des hauteurs se mue en un Everest invincible. Je pris une profonde inspiration. Tentant de faire fi de mes craintes, je me concentrai sur le véhicule bloqué en contrebas. Aucun bruit ne nous parvenait de celui-ci. Ni cri de douleur ni appel à l'aide. Seulement un silence de mort.

Dix mètres de pente abrupte et glissante me séparaient de la voiture de Nikouline.

Réfléchir... De quoi ai-je besoin ? Vite !

— Elsa ! Va voir si nous avons une corde dans le coffre, lançai-je enfin, convaincu de n'avoir plus d'autre choix. Je vais descendre.

Iourlov sur mes talons, je vins me placer à la verticale du tout-terrain accidenté. Toujours aucun signe de vie. Elsa revint au bout d'une ou deux minutes, un long cordage de nylon en main.

— J'ai trouvé ça, Ludo. J'espère que cela conviendra.

J'acquiesçai sobrement.

— Des mousquetons ? hasardai-je quand même.

Elle secoua négativement la tête.

Bien sûr... C'eût été trop beau. À l'ancienne, donc. Sans filet !

Nouant avec fébrilité l'une des extrémités autour de ma taille, je sentis ma gorge se serrer et mes tripes se tordre en même temps que le nœud. Je fermai ensuite les yeux, tant pour chasser la pluie qui ruisselait de mon front que pour me donner du courage avant de m'approcher du précipice. Iourlov et Elsa tenaient l'autre bout de la corde avec fermeté. Alors que je m'apprêtais à entamer la descente, Richet me prêta sa lampe-torche, puis me retint par le bras :

— Sois très prudent, Ludovic, m'avertit-il en prenant un air grave. Si c'est du méthane qui est à l'origine de ce gouffre, du gaz s'échappe peut-être encore des parois. La moindre étincelle pourrait provoquer une déflagration. Et comme le méthane est inodore, tu n'auras aucun moyen de l'anticiper...

Le pompon, maintenant ! S'encorder, en pleine nuit, pour descendre une véritable patinoire avec la perspective d'être pulvérisé par une explosion de gaz ! La prochaine fois, comptez sur moi, ce sera voyage organisé pour les vacances ! Si prochaine fois il y a, évidemment.

Connaissant par cœur mon aversion pour les hauteurs, et avisant un teint que je supposais plus pâle qu'un suaire tant mes jambes peinaient à me supporter, Elsa s'approcha à son tour. Certainement poussée par l'adrénaline, elle eut cette impulsion étrange, mais agréable : elle m'embrassa avec fougue sous le regard médusé de nos compères. Apparemment satisfaite de son effet, elle recula un peu, se composa une mine taquine et me susurra quelques mots à l'oreille :

— C'est le moment d'être héroïque, mon chéri. Les filles en pincent toutes pour les braves...

Motivé ! Il n'en fallait pas plus pour me mettre du baume au cœur. Quoi ? La flatterie marche avec moi ? Et alors ? Je ne suis qu'un homme, après tout ! J'emplissais mes poumons d'une grande bouffée d'air froid, puis me retournais, les yeux rivés sur le précipice.

La paroi luisait méchamment dans le halo des phares. Comme prévu, la pluie avait transformé le cratère en un vaste bournier. Traître, instable, plus glissant qu'un toboggan neuf. Même en m'agrippant de toutes mes forces, doigts et pieds ancrés dans la terre, je perdis l'équilibre plusieurs fois. Heureusement qu'il y avait cette corde autour de ma taille et mes partenaires prêts à réagir au quart de tour pour m'empêcher de tomber au fond du gouffre.

Après dix minutes d'efforts intenses, j'atteignis le véhicule couché sur le flanc. M'appuyant sur le côté droit du coffre, je parvins à me redresser avec précaution. De ma main libre, je saisis la lampe-torche et inspectai l'intérieur du tout-terrain. Le spectacle était désolant. Tout était sens dessus dessous. Le pilote blessé reposait désormais contre le dossier de la banquette arrière dans une posture étrange. Éjecté lors du choc, il y avait échoué tel un pantin abandonné au fond d'une malle à jouets. Ses jambes pendaient mollement. Son bras gauche était replié sous son ventre, le droit passant bizarrement par-dessus la tête. Il fixait le toit de ses yeux bleus immobiles. Mort. Cervicales brisées. Une bosse saillait sur son cou au niveau des fractures. Je soufflai un instant et cherchai un meilleur angle de vue pour observer les deux autres occupants. En vain. Je dus me hisser sur le véhicule renversé et ramper avec précaution jusqu'à la porte avant. Projetant la lumière de ma lampe à travers la vitre brisée, j'avisai d'abord Nikouline. Inerte, le vieil homme gisait contre la portière du côté passager, visage à demi englué dans le sol humide. J'arrêtai mon regard sur sa poitrine, guettant son soulèvement. Elle resta désespérément figée. Mort, lui aussi. Plus près de moi, retenu par sa ceinture de sécurité, Sarnytchev penchait la tête vers le cadavre de Nikouline. Un filet de sang sortait de la bouche de l'étudiant et coulait sur son menton. Je crus distinguer l'éclat d'un morceau de verre fiché dans son flanc, mais, de ma position, je ne pouvais en être sûr. Faisant attention à ne pas me couper avec les débris de verre, je passai alors le bras droit à travers les restes de la vitre cassée et posai un doigt sur le cou du jeune homme à la recherche d'un pouls. Rien.

— Comment vont-ils ? hurla Richet au même moment depuis le bord de l'abîme.

Comment vont-ils ? me répétais-je en secouant négativement la tête, l'index encore au contact de la peau encore tiède de Sarnytchev et les images des trois corps s'imprimant à jamais dans mon esprit. *Comment vont-ils ? Ils sont tous morts !*

L'expédition prenait une tournure si dramatique que, plus abattu que jamais, je ne réalisai alors pas le danger imminent qui me guettait en cet instant. Je m'apprêtais à répondre à Richet lorsque, du coin de l'œil, je perçus sur ma gauche le glissement d'une fine coulée de terre. Mais ce fut surtout la voix affolée d'Elsa qui m'alerta :

— Attention, Ludo ! Accroche-toi ! s'époumona-t-elle.

M'accrocher ? Pourquoi ?

En une fraction de seconde, une énorme partie de la paroi située au-dessus de moi se détacha, minée par la pluie. Un maelström de boue et de roches fondit aussitôt dans ma direction et vint se fracasser contre la voiture. La secousse fut telle qu'elle me fit perdre l'équilibre. Malheureusement pour moi, la corde au bout de laquelle je pendais se détendit aussi d'un seul coup, me privant d'une aide précieuse : l'affaissement avait emporté son support. Dans le mouvement, mon biceps, toujours glissé dans la carcasse du tout-terrain, fut lacéré par les restes de la vitre brisée. Un instant je crus le danger écarté. Mais le poids de la terre gorgée d'eau qui s'était abattue sur la voiture commença à se faire sentir. Le 4x4 pivota en douceur sur son flanc, menaçant l'équilibre précaire où il se trouvait. Je me cramponnai désespérément de ma main gauche à la corde encore détendue. Bondir le plus loin possible du véhicule était devenu ma seule option pour ne pas être entraîné jusqu'au fond du cratère. À condition que mes compagnons tiennent suffisamment fort l'autre extrémité du lien... Je pris le risque et sautai. Le cordage se tendit enfin. À peine mes pieds s'enfoncèrent-ils à nouveau dans le sol humide que le tout-terrain se remit en mouvement. Il glissa jusqu'à s'immobiliser quinze mètres plus bas dans une énorme gerbe de boue.

Richet, Elsa et Iourlov, arc-boutés au bord du précipice, tiraient énergiquement sur la corde pour me sortir de ce guêpier.

— Accroche-toi ! hurla Elsa, la voix chevrotante, brisée par la peur.

Tu penses !

Ma vie ne tenait qu'à un fil — enfin, à une corde — en cet instant. Des gouttes de sueur mouillaient mon front et me tombaient dans les yeux. Petit à petit, oubliant le froid et mon bras blessé, je parvins à me hisser jusqu'au sommet de la paroi.

— Ta main ! Donne-moi ta main ! m'ordonna Simon en me tendant la sienne tandis que Iourlov saisissait mon autre manche.

Je m'exécutai et les deux hommes m'extirpèrent du trou.

— Merci..., chuchotai-je simplement, les jambes tremblantes, exténué par l'effort et encore sous le choc de la vision des cadavres de nos compagnons.

Elsa n'attendit pas une seconde de plus. Se faufilant entre mes compagnons, elle vint m'enlacer de toutes ses forces. Elle avait pleuré.

— Ne refait jamais ça ! murmura-t-elle. Jamais. J'ai cru te perdre...

— Ne t'en fais pas. Je vais bien, Elsa, mentis-je pour la rassurer.

Afin d'éviter de retomber dans le précipice par mégarde, je reculai prudemment de quelques pas en l'entraînant avec moi. Avec notre chance du moment, plus rien ne me semblait impossible...

— Je t'aime, ajoutai-je tandis que mes doigts caressaient sa joue humide. Il n'est pas question que je t'abandonne. Plus jamais.

Richet et Iourlov avaient reporté leur attention vers la fosse. Les mains placées au-dessus des yeux pour écarter la pluie, ils scrutaient le fond du gouffre dans l'espoir d'apercevoir la voiture. Mais l'obscurité était trop profonde, le véhicule trop loin. Richet renonça le premier et se tourna vers moi. En silence, il me dévisagea, longuement. Que pouvais-je lui apprendre qu'il ne savait pas déjà, au plus profond de lui ? La gorge nouée, je secouai tristement la tête. Comme l'enfant resserre son emprise sur son doudou pour se rassurer, je me surpris à saisir sans le vouloir la main d'Elsa et la presser un peu fort. Tout le poids du monde s'abattit sur les épaules de mon ami. Son visage se liquéfia, ses yeux s'embuèrent et des larmes commencèrent à couler.

— Mais, bon sang, qu'est-ce que vous faites ? Il faut redescendre les aider ! hurla Iourlov, le regard aimanté par les profondeurs de l'abîme.

D'un revers de manche maladroit, Richet essuya ses joues. Incapable de parler, il s'accorda une grande inspiration, puisant ce qu'il lui restait de courage. Alors, il avança la main et la posa avec douceur sur l'épaule de Iourlov. Le jeune homme se retourna timidement. Simon le fixait de ses yeux rougis. Iourlov comprit aussitôt et chancela, balayé par un raz de marée de tristesse.

Elsa avait les cheveux trempés. Ils sentaient bon. Leur odeur, familière et apaisante, me réconforta.

— Viens, lui glissai-je alors que Richet avait retenu Iourlov par le bras au dernier moment. Ils ont besoin de nous.

Elle s'écarta avec délicatesse avant de chasser une larme de sa main. Nous revînmes alors à la hauteur des deux hommes. Simon soutenait toujours fermement l'étudiant dévasté.

— Je... je suis désolé pour vos amis, dis-je d'une voix étranglée par l'émotion. Il était trop tard quand j'ai atteint leur voiture... Il n'y avait rien à faire pour eux.

Richet inclina la tête, le regard vague. Je ne savais que trop bien quelle épreuve Iourlov et lui traversaient. J'étais passé par là quelques années auparavant. Douleur, incompréhension et sentiment d'injustice dominaient d'abord. Puis, venaient les questions, obsédantes. Sans réponses, aussi. Pourquoi ? Pourquoi eux et pas nous ? Dans la froideur nocturne, sous la pluie, les mois d'efforts consentis pour obtenir le sésame nécessaire aux fouilles devaient désormais leur sembler si dérisoires, les météorites si futiles.

Têtes basses, nous regagnâmes à pas lents les tout-terrains pour y trouver refuge. Obramov, aveugle, venait d'y passer les minutes de solitude les plus angoissantes de son existence. Abandonné le temps du sauvetage, notre

guide nous accueillit avec soulagement, puis, très vite, s'enquit des nouvelles. Iourlov lui relata péniblement nos péripéties. Profitant de leur aparté, je coulai un œil inquiet en direction de mon collègue. Richet semblait complètement dépassé par les événements. Malheureusement pour lui, les principales décisions à venir lui incombaient désormais. Par la force des choses, il avait en effet hérité de la responsabilité du groupe : lui seul disposait de contacts avec les autorités locales de Vanavara ainsi qu'avec le service consulaire de France.

— Ça va, Simon ? l'interrogeai-je.

— Non... Enfin, oui. On doit... On doit rentrer. Si vous saviez comme je m'en veux de vous avoir tous entraînés ici...

Elsa lui prit la main avec tendresse et le réconforta :

— Ce n'est pas ta faute, Simon. Qui pouvait imaginer ce qui nous attendait ?

Richet haussa les épaules, puis esquissa un sourire désabusé.

— Je le sais. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser à eux (il détourna brièvement la tête en direction du gouffre), à vous. De me dire que si je n'avais pas insisté pour monter cette expédition, rien ne serait arrivé. Vous n'auriez jamais été mêlé à cela.

Le froid, allié à l'humidité, commençait à m'engourdir, alourdissant mes traits déjà tirés. J'imaginais avoir l'air plus abattu qu'un supporter du PSG après une nouvelle élimination en coupe d'Europe. Et malgré cela, je n'avais pas la palme de la mine défaite : elle revenait à Iourlov, anéanti par les décès de son ami et de son mentor.

Que faire, maintenant ? réfléchissais-je pendant qu'un long frisson parcourait mon échine. *Reprendre la route en risquant de tomber dans un autre piège ? Obramov est blessé, mais il n'y a plus d'urgence vitale désormais...*

À travers la pluie glaçante, j'essayais de sonder du regard l'étendue boisée et sombre qui nous cernait. Trop périlleux. Impossible de contourner le gouffre en pleine nuit. D'autant que question danger, nous avions eu notre dose.

— Simon, repris-je au bout d'un moment, je crois que nous ferions mieux de nous reposer jusqu'à demain. On ne traversera pas la forêt à la seule lumière des phares. Qu'en penses-tu ?

Richet soupira avant d'approuver :

— Tu as raison. Mettons-nous à l'abri et essayons de dormir quelques heures. Nous aviserons la route à suivre dès qu'il fera jour.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18

Nord de Vanavara, 8 juillet 2011, 01 h 34.

La nuit fut éprouvante.

Mon bras, entaillé lors de la tentative de sauvetage, me faisait souffrir. Elsa s'en était pourtant amoureusement occupée. Elle avait nettoyé avec soin les chairs et ôté les éclats de verre avant de panser les plaies avec un bandage de fabrication maison. Elle commençait à en avoir l'habitude... Plus que la douleur physique, c'était l'autre, morale, qui nous maintint longtemps éveillés. Accumulation de tensions, d'émotions brutes. De chagrin. Pour la seconde fois, l'expédition scientifique à laquelle je participais virait au drame. De là à me voir en chat noir... L'idée circulait en boucle dans ma tête. Dans l'esprit de mes compagnons, peut-être se frayait-elle le même chemin. Si nos deux derniers compères russes n'avaient sûrement jamais eu vent de la tragédie survenue trois ans plus tôt en Patagonie, Elsa, elle, connaissait mes péripéties par cœur. C'était grâce à elle que j'avais survécu. Quant à Richet, par pudeur sans doute, il ne m'avait jamais interrogé à ce sujet, mais il n'en ignorait rien : d'anciens étudiants et plusieurs collègues du Muséum d'histoire naturelle l'avaient abreuvé de détails sur cet épisode.

Richet, comme nous, ne trouvait pas le sommeil. Il ressentait le besoin d'évoquer le souvenir de Nikouline pour surmonter sa peine. Assis sur le siège passager, il nous décrivit longuement leur complicité construite au fil des multiples quêtes qu'ils menèrent à divers endroits du globe.

Elsa et moi l'écoutâmes, réfugiés sous d'épais duvets. Blottie contre moi, elle avait calé sa joue contre mon épaule. J'adorais lorsqu'elle se laissait aller à cette tendresse. Souvent, j'en profitais pour mettre un bras autour de sa taille, comme pour l'empêcher de me quitter. Ce soir-là, je savais qu'elle cherchait juste un peu de réconfort. À cet instant, ce qui comptait, c'était seulement entendre battre son cœur. Elle était à mes côtés, vivante.

La fatigue eut raison d'Elsa en premier. Sa tête commença à dodeliner avant de glisser en douceur contre mon torse. Plaçant mon index sur la bouche, j'invitai Richet à baisser la voix.

— Elle dort ? Comme je l'envie..., murmura-t-il avant d'obtempérer. On devrait essayer d'en faire de même, tu ne crois pas ? Il reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour rentrer...

J'acquiesçai en silence.

Simon se tut. Cinq minutes après, il lâcha prise à son tour et s'assoupit. Je me retrouvai seul, avec ma douleur au bras, abandonné aux images des morts hantant mon esprit et aux questions incessantes qui s'y bouscuaient. Était-ce vraiment le réchauffement climatique qui avait causé la perte de nos amis ? Je n'arrivais pas à croire que le sous-sol sibérien puisse contenir du gaz et se révéler si traître sans que personne ne nous alerte de ce danger. Et puis cet avion de malheur... Pourquoi le crash ? Un sabotage comme l'avait prétendu son pilote ? Que signifiaient les diamants dans les entrailles de l'appareil ? Avait-on voulu dissimuler l'existence des mines de Popigaiï, quitte à éliminer des témoins gênants et enterrer les preuves au fond de la taïga ? L'État russe était-il alors le commanditaire de la perte de l'appareil ? Parce que dans cette éventualité, quel accueil nous serait réservé à Vanavara par les autorités ? Serions-nous traités en espions ?

J'avais la désagréable impression que nous étions les pions d'un jeu dont nous ignorions les règles. Les respirations paisibles d'Elsa et de Simon finirent par me ramener doucement à la réalité. C'était peu. Et tellement à la fois, au milieu de l'immensité de la nuit sibérienne.

CHAPITRE 19

Nord de Vanavara, 8 juillet 2011 au matin.

Lorsque l'aube pointa, j'avais seulement somnolé. La pluie avait pourtant cessé sans que je m'en aperçoive. Face à moi, deux remparts de hauts sapins, dressés de part et d'autre d'une piste en lambeaux, émergeaient d'un linceul brumeux. Derrière, par-delà leurs cimes et les premiers troncs, s'étendait un océan duveteux dans lequel la forêt se noyait. L'endroit était si paisible qu'on en aurait presque oublié les tragédies de la veille.

Elsa et Richet dormaient encore à poings fermés.

J'ouvris la portière avec délicatesse et me glissai dehors. L'air froid me saisit aussitôt.

Et il paraît que c'est l'été..., ruminai-je en remontant d'une main glacée le col de ma veste en polaire.

Soufflant dans mes paumes pour me réchauffer, je m'approchai de l'autre véhicule. Obramov sommeillait, lui aussi. Il était seul. Iourlov avait disparu. Je commençai à me demander où le jeune homme avait bien pu passer lorsque quelqu'un me héla :

— Professeur Daussoy ? Ça va ? Vous avez réussi à dormir un peu ?

À demi masquée par le brouillard, une silhouette humaine se mouvait entre les branches à une vingtaine de mètres sur ma droite. Iourlov. L'étudiant rejoignit la piste et s'avança dans ma direction. Il avait exploré les environs.

— Un peu... C'est le mot. Vous savez si l'on peut contourner le gouffre ?

— Pas par là, en tout cas, me renvoya-t-il d'un air déçu en désignant du pouce l'endroit d'où il avait surgi. L'effondrement du sol a emporté la route jusqu'à la lisière de la forêt. Il n'y a aucun moyen de longer le trou sans entrer dans les bois. J'ai essayé, mais c'est trop dense dans ce coin-là. Impossible de se frayer un chemin entre les arbres avec nos tout-terrains.

— Ah... Et de l'autre côté ?

— Pas encore visité. Mais je l'espère. On peut aller y jeter un œil ensemble, si vous voulez.

Préférant agir plutôt que me morfondre, j'acceptai la proposition et nous nous enfonçâmes dans le sous-bois. Au bout de dix minutes, nous découvrîmes un passage étroit. Trois cents mètres de détour, au bas mot, mais cela nous semblait faisable de naviguer entre les souches et les fosses gorgées d'eau jusqu'à retrouver la piste. Évidemment, rien ne nous garantissait que le sol ne soit pas miné par le méthane sur une surface beaucoup plus importante... Je préférerai chasser cette pensée pour me concentrer sur l'unique bonne nouvelle depuis longtemps : nous allions pouvoir reprendre la route vers Vanavara.

Lorsque nous revînmes sans bruit vers les voitures, Richet et Elsa s'étaient réveillés. Penchés au bord du précipice, ils en scrutaient le fond. Elsa avait la main sur l'épaule de Richet.

— Mieux vaut les laisser là, Simon, lui confia-t-elle. Il n'y a rien que l'on puisse faire pour eux maintenant.

— Tu as raison..., soupira Richet. Il est temps de penser à nous.

Le timbre employé trahissait la lassitude.

Mon pied gauche écrasa soudain une branche morte et le bois craqua sèchement. Mes compagnons sursautèrent, puis pivotèrent vers nous d'un même élan. Un début de panique s'était peint sur leurs visages.

— Hé ! Tout va bien, les rassurai-je d'une voix posée. Ce n'est que nous.

— Tu m'as fait peur, imbécile ! souffla Elsa.

Puis, elle ajouta d'un ton réprobateur :

— Mais bon sang, où étiez-vous tous les deux ? Vous auriez pu nous prévenir, quand même !

C'était tout elle. Entière. Plus nous passions de temps ensemble, plus elle laissait libre cours à ses émotions. Quitte d'ailleurs à faire savoir plutôt vertement les choses lorsqu'elle ne les appréciait pas. Même si je prenais

cela comme une forme de confiance, je préférais lever les mains en l'air et hisser le drapeau blanc de la reddition.

— Nous... nous sommes seulement partis chercher un moyen de poursuivre notre route, justifiai-je avec maladresse. Et nous l'avons trouvé. Il y a un chemin possible, par là-bas. (D'un geste ample, je leur montrai la voie à suivre pour contourner le cratère.) Nous ne voulions pas vous réveiller. Vous paraissiez tellement épuisés...

— Peut-être... Mais ce n'est pas une raison pour nous laisser en plan.

Brusquement, Elsa se mit à nous détailler de la tête aux pieds. Quelque chose lui déplut fortement, car elle fronça les sourcils.

— Et vous êtes sortis, comme cela ? reprit-elle, l'air irrité. Sans emporter le fusil avec vous ? Avec les loups et... et... pourquoi pas des ours, qui sait, autour de nous ! Non, mais vous êtes complètement inconscients tous les deux ?

Si Richet n'ajouta rien, son regard noir parla pour lui. Dire que l'idée de nous munir d'une arme n'avait effleuré ni Iourlov ni moi, ne serait-ce qu'une seconde !

— Désolé. Je n'ai pas l'habitude...

— Eh bien, tu devrais la prendre, l'habitude ! repartit-elle d'un ton cinglant. Il y a déjà eu assez de morts comme ça, tu ne crois pas ?

Elle avait les nerfs à fleur de peau et je ne pouvais pas lui en vouloir. Au fond de moi, je ne pouvais m'empêcher de songer que si nous étions dans ce cauchemar, c'était parce que j'avais insisté pour l'entraîner dans l'aventure. Quel imbécile ! Un stupide voyage entrepris au prétexte de nous persuader que nous avions encore l'âge d'être parents... Comme si une escapade champêtre pouvait se comparer au marathon des insomnies et à la valse des biberons ! Depuis longtemps, je savais que nous étions prêts.

Alors que je me perdais dans ces pensées, Elsa était revenue à de meilleures intentions à mon égard.

— Excuse-moi, murmura-t-elle. Je... je me suis emportée. J'ai envie de retourner en France... (Ses yeux verts fuirent une seconde dans le vague

avant de se braquer sur mon ami.) Simon, tu nous en voudrais si nous t'abandonnions à tes météorites ?

Elle avait dû lire en moi, car je partageai la même envie de rentrer à Paris. Richet la couva d'un air triste, tandis que j'effleurai discrètement la main d'Elsa pour lui signifier mon accord.

— Non. Bien sûr que non... Je comprendrai. Je crois que je ferais comme vous si je le pouvais. Je resterai régler les détails après votre départ. Bien. Mettons-nous en route. Allons voir ce passage.

Le temps d'une ultime reconnaissance en compagnie de Richet, la brume s'était envolée. En revenant vers les véhicules, je levai les yeux vers le ciel et constatai qu'il s'était mis à notre diapason. Morne, au bord des larmes. Le moment de quitter cet endroit sinistre était venu.

Iourlov ouvrit sa portière et grimpa dans le 4x4 où notre guide l'attendait sagement, silencieux. Nous suivîmes le mouvement et montâmes dans le nôtre. Cramponné au volant malgré mon bras meurtri, j'avançais avec prudence. L'épais tapis d'aiguilles de pin dissimulait en effet d'innombrables souches. Heureusement, la plupart d'entre elles, pourries par les hivers, cédaient sous le poids du véhicule, mais d'autres, encore vertes, résistaient. Les roues se soulevaient, le tout-terrain tanguait, précipitant de concert Elsa et Richet contre les portières. Derrière nous, l'autre voiture subissait le même sort. Au bout de dix longues minutes, l'orée du bois se profila et un bout de piste se matérialisa devant nous.

C'est à cet instant que le premier coup de feu éclata.

On nous avait tendu un piège.

La lunette arrière du 4x4 de Iourlov explosa. Oubramov et lui baissèrent d'instinct la tête. L'étudiant cria et, par réflexe, accéléra pour fuir. Mal lui en prit. Un deuxième projectile venu d'une autre direction s'était déjà écrasé sur le pare-brise. Des milliers de microfissures constellèrent instantanément celui-ci. Iourlov avait malheureusement lancé son véhicule.

Privé de repères visuels, il percuta l'arrière de notre 4x4. Je ne pus éviter le choc. Sous la violence de l'impact, notre voiture quitta sa trajectoire et fila jusqu'à ce que le tronc d'un mélèze stoppe brutalement notre course.

Au milieu des débris de verre et de la poussière des airbags qui retombait, nous demeurâmes longtemps immobiles, tétanisés par la peur autant que par la surprise. Je me serai bien passé du choc, car celui-ci raviva ma douleur au bras. À peine avions-nous digéré la collision qu'une brève rafale d'arme automatique retentit et pulvérisa ce qu'il restait de vitrage. Elsa et moi nous recroquevillâmes sur les sièges. Une seconde salve suivit dans la foulée. Les mains levées au-dessus de la tête pour nous prémunir contre les éclats de verre, de métal et de tissus qui pleuvaient sur nous, nous essayâmes de nous protéger mutuellement.

Soudain, la voiture s'affaissa nettement d'un côté, puis de l'autre.

Les pneus ! Ils ont tiré dans les pneus pour nous empêcher de fuir ! réalisai-je avec effroi.

Nos assaillants nous tenaient désormais à leur merci. Il ne leur restait qu'à porter l'estocade pour nous achever. Étrangement, le vacarme des armes cessa, faisant place à un long silence.

Elsa, muette de terreur, sanglotait à mes côtés.

— Ça va aller, lui murmurai-je comme pour me convaincre en même temps que ce cauchemar avait pris fin. Ça va aller...

Tu parles que ça va aller ! Tout part à vau-l'eau , oui ! Mais bon sang, une embuscade, maintenant ? Bon Dieu, Simon, dans quoi est-ce que tu nous as embarqués ? Simon...

Je réalisai brutalement que Richet n'avait pas prononcé un mot depuis le début de la fusillade. S'était-il assommé lorsque la voiture avait percuté l'arbre ?

— Simon ? appelai-je à voix basse.

Rien.

— Simon ? répétais-je avec une inquiétude grandissante tout en me contorsionnant pour jeter un regard vers la banquette arrière.

Richet y était affalé. Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'il lui arrivait. Sa main droite était couverte de sang, plaquée contre sa gorge. Les yeux écarquillés, le malheureux me fixait d'un air incrédule. Il remua les lèvres, mais n'émit aucun son. Seul un filet de liquide carmin sortit de sa bouche. Elsa, alertée par le silence de Richet, avait fini par détourner la tête dans sa direction pour découvrir, elle aussi, son calvaire. Nous étions impuissants, retenus prisonniers de nos sièges par les ceintures. Richet, livide, se mourait. Il tendit désespérément sa main libre vers moi, s'évertuant de l'autre à endiguer le flot écarlate qui s'échappait de la plaie. Mais le sang filait entre ses doigts et dans sa gorge. Vite. Trop vite. Une balle avait perforé la trachée et la jugulaire. Chaque battement de cœur le rapprochait de la fin. Quand sa main finit par tomber mollement sur le plancher de la voiture, moins d'une minute s'était écoulée depuis l'arrêt des tirs. Une minute de trop.

Une voix grave résonna, mettant un terme à ma stupeur. Du russe. L'homme qui parlait n'était plus qu'à quelques mètres de nous. Ni Elsa ni moi ne comprenions ce qu'il disait, mais la fermeté du ton employé ne faisait aucun doute : il nous sommait de nous rendre.

— Mais merde, c'est qui, ces types, bordel ? s'exclama Elsa, mâchoires crispées à s'en casser les dents, regard rivé sur le corps sans vie de Simon.

C'était la première fois que je l'entendais lancer un juron.

— Ces gars sont des malades ! Mais qu'est-ce qu'ils nous veulent ? poursuivit-elle, secouant la tête pour marquer son incompréhension.

Je me posai les mêmes questions. Si l'identité des assaillants m'échappait, je n'avais en revanche pas de doute sur leurs motivations :

— Les diamants..., soupirai-je. Le pilote n'avait pas menti. Quelqu'un a saboté l'avion. Et savait pour la cargaison. Comme nous sommes sûrement les seuls visiteurs dans cette région déserte, ces hommes ont dû penser qu'on avait été témoins du crash, qu'on savait au moins où se trouvaient l'épave et les diamants. À moins qu'ils n'aient déjà découvert l'appareil et constaté l'absence des pierres... C'était facile en tout cas de suivre notre trace : on a laissé notre matériel au bord de la piste et suivi la route pour revenir à Vanavara. Ils n'ont pas eu de mal à nous rattraper...

Une idée germa dans mon esprit.

— Tu as confiance en moi, Elsa ? S'ils en ont après les diamants, nous avons une chance de nous en sortir.

Après la mort de Richet, moi seul connaissais désormais l'endroit précis où se cachaient les pierres précieuses. Je devais jouer finement. Sans bruit, je parvins à détacher ma ceinture, puis me déplaçai jusqu'à ce que je puisse faufiler mon bras entre les sièges et atteindre le corps de mon ami. Étonnée, Elsa me regarda faire en silence. Glissant la main dans la poche droite de la polaire de Richet, j'en sortis le brillant que le malheureux avait conservé.

— Avec ça, on devrait pouvoir négocier notre liberté, murmurai-je en fourrant le diamant dans l'une de mes chaussettes pour le dissimuler. Du moins, je l'espère.

CHAPITRE 20

Acculés, sans moyens de défense, nous rebeller aurait été illusoire. Suicidaire, même. Nous n'opposâmes donc aucune résistance à la douzaine d'hommes armés qui cernait nos tout-terrains criblés de balles. Sitôt la reddition, nous fûmes alignés les uns à côté des autres, mis en joue, forcés à lever les mains au-dessus de nos têtes. Gregorij Obramov, bandeau sur les yeux, montra vite des signes d'inquiétude. On l'aurait été à moins : aveugle, incapable de se battre ou de fuir, à la merci d'individus qui vous tirent dessus sans sommation, difficile de connaître plus stressant comme situation... Celui qui dirigeait l'escouade, un certain Volsky, en tira aussitôt avantage. Grand, le cheveu ras et blond, l'homme était d'une maigreur à faire pâlir d'envie les filles d'un défilé de Lagerfeld. Si notre guide pensait arguer de ses blessures pour l'amadouer, il n'en fut rien. À peine Obramov commença-t-il à protester que Volsky le mit au pas. D'un magistral direct court dans le ventre, l'homme expédia notre compagnon à genoux. Le souffle coupé, ce dernier n'insista pas, préférant se taire et attendre sagement la suite. Iourlov, lui, m'inquiétait beaucoup. L'absence de Richet à nos côtés lui avait suffi pour en déduire son sort. Terrifié, déboussolé, Iourlov se voûta quand l'échelas asséna le coup à notre guide. Difficile de lui reprocher un quelconque manque de courage. Rien n'avait préparé le jeune homme à de telles horreurs. La faille n'échappa pas à Volsky, lequel décida aussitôt d'en profiter. Il s'approcha de lui d'un pas décidé et, en silence, planta ses yeux dans ceux de Iourlov : le premier round était gagné avant même le début du combat. Le pauvre inclina la tête. Alors qu'un rictus de satisfaction éclairait son visage, Volsky se pencha et susurra quelques mots en russe à l'oreille de l'étudiant. Pétrifié par la peur, ce dernier resta muet, mais me jeta immédiatement un regard implorant. Elsa et moi nous sentions si impuissants. Impossible de savoir seulement ce que ces hommes lui avaient dit : ils n'avaient parlé qu'en russe !

Le silence qui suivit agaça le chef de la bande. Poings serrés, Volsky semblait sur le point d'exploser de rage. Pourtant, contre toute attente, il fit soudain preuve de retenue. Nous l'ignorions à cet instant, mais la brute

obéissait à des ordres. Et nous massacrer sans avoir obtenu ce qu'il désirait ne faisait pas partie du plan initial. Il se contenta de réitérer ses propos d'un ton beaucoup plus autoritaire, mimant de concert la préparation d'une gifle pour impressionner Iourlov.

L'étudiant céda alors à la menace. Il balbutia plusieurs phrases dont le sens, une nouvelle fois, nous échappa.

Une expression de dégoût se fit jour sur le visage de Volsky.

— Французы¹⁰ ! grogna celui-ci, avant de faire signe d'approcher à l'un de ses sbires.

Il glissa ensuite quelques mots à l'oreille de son acolyte. Ce dernier lui répondit par un discret hochement de tête et prit la direction de nos voitures, conviant au passage deux de ses camarades à lui emboîter le pas.

Les autres membres du commando pointaient toujours leur arsenal sur nous. Sur ordre de Volsky, l'un d'eux entreprit une rapide palpation de chacun de nous. Satisfait qu'aucune arme ne fût trouvée, leur chef de bande s'accorda une pause. Il alluma une cigarette et en tira quelques bouffées. Il garda néanmoins un œil intéressé sur les hommes qui s'affairaient autour de nos véhicules.

Nous restâmes ainsi, mains sur la tête, immobiles et silencieux, durant un moment. Peut-être dix minutes. Si longuement en tout cas, qu'à côté d'elles, deux heures de queue au guichet de la sécurité sociale seraient passées pour un pur bonheur. Puisqu'entamer le dialogue avec nos assaillants me parut interdit à ce stade, je mis à profit l'attente pour les détailler.

Ces types-là n'ont rien d'une troupe régulière, constatai-je avec surprise en remarquant l'absence d'uniformes. Et puis, c'est quoi cet arsenal ? Des kalachnikovs pour les uns, des colts et des fusils pour les autres... Plutôt étrange, non ? Force de police ? Hum... J'en doute. Si c'était le cas, au lieu de nous tendre une embuscade, ces hommes se seraient contentés de nous arrêter au moyen d'un barrage sur la piste et de nous montrer un badge officiel. Services secrets, alors ? S'ils voulaient à tout prix protéger l'existence des diamants... Nikouline nous avait mis en garde contre eux.

Déformation professionnelle oblige, Elsa s'était certainement posé les mêmes questions. Était-elle parvenue à une conclusion identique ? Lui adressant un rapide coup d'œil pour le vérifier, j'avisai la pâleur de son visage et ne pus m'empêcher de froncer les sourcils. Elsa s'en rendit compte. Elle tenta de me rassurer. Las, son sourire triste ne fit que me renvoyer à notre sombre réalité. Après tout, peut-être était-ce enfin le moment de plaider notre cause puisque le calme était revenu ? J'allais interpellé Volsky lorsque, derrière le rideau d'arbres, un mouvement furtif attira mon attention : un loup ! L'animal se figea un instant, tête relevée, museau dressé vers le ciel pour humer l'air. En silence, il rebroussa aussitôt chemin, disparaissant dans les profondeurs de la taïga.

Mais, c'est pas vrai... Il ne manquait plus qu'eux ! Des vacances tranquilles en pleine nature, hein ? Monsieur Scoumoune en voyage, oui ! pestai-je intérieurement en pensant à quel point tout avait dérapé depuis notre arrivée. *Tout ce qu'il reste à espérer, c'est s'accorder avec ces types sur une solution rapide pour tirer Elsa et nos compagnons de leurs griffes. Et ça ne paraît pas vraiment gagné...*

Pour la première fois, je réalisai que je n'avais plus peur pour moi. Non. C'était pour les autres que je m'inquiétais avant tout. Pour Elsa surtout. Quoi qu'il puisse advenir de moi, seul son sort m'importait. Tout ce dont je me sentais peut-être encore capable en cet instant, c'était la protéger. Elle. Parce que c'était ma faute si nous nagions dans ce chaos, ma faute si des hommes nous menaçaient. Et que je l'aimais.

Je gambergeais toujours lorsque l'un des acolytes de Volsky revint vers notre groupe. L'échalas projeta une longue bouffée de cigarette en l'air avant de prêter une oreille attentive aux confidences de son équipier. Le bilan de l'examen des véhicules lui déplut fortement. D'un coup de talon rageur, il écrasa son mégot dans la boue, puis se planta à nouveau devant Iourlov. Volsky imaginait certainement que l'étudiant, toujours terrorisé, ne pourrait pas lui mentir et qu'il lui livrerait les informations recherchées. Un bref échange verbal s'instaura entre eux. L'explication fournie par le jeune homme ne convainquit pas Volsky. D'un coup, il gifla si violemment Iourlov que celui-ci, totalement hébété et la joue rosie par l'impact, chancela. Cette brutalité me révolta, mais avant que j'esquisse un

mouvement pour venir au secours de Iourlov, l'échelas m'avait déjà fusillé du regard, pointant un doigt menaçant dans ma direction. Message limpide : un geste et je récoltais au mieux une pluie de coups, au pire la mort. Je préférais renoncer et baissais les yeux. L'interruption, si courte qu'elle fût, eut le mérite de faire réfléchir Volsky. Il se ravisa, puis lança quelques ordres à sa troupe.

Cinq minutes plus tard, nous embarquions sans ménagement dans leurs véhicules, en partance pour l'inconnu.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

Krasnoïarsk, Bureau de la cellule antiterroriste, 25 juin 2011, 14 h 32.

Baskovitch s'impatientait. Goloubev, l'adjoint du maire de Vanavara, avait été convoqué pour quatorze heures, mais il ne s'était toujours pas présenté dans leurs locaux.

— Quelqu'un sait où se trouve Golbev ? (Zaytsev, son subordonné, releva un sourcil, l'air étonné.) Quoi ?

— C'est... Goloubev, Commandant.

Baskovitch leva les yeux au ciel et grommela :

— Peu importe. Je me fiche de son nom ! Ce que je veux savoir, c'est où il est. Il devrait être là, non ?

La porte du bureau s'entrouvrit au même instant et Goloubev, penaud, entra d'un pas hésitant. Le ton pris par Baskovitch, que l'on entendait de loin, ne l'avait pas incité à pénétrer sereinement dans la pièce.

— Je suis désolé... Je me suis perdu en arrivant, plaida-t-il en guise d'excuse. Je ne sors que rarement de Vanavara.

— Même pas pour commettre des attentats ?

Goloubev se raidit. Déstabilisé par cette brutale entrée en matière, il dévisagea l'officier un instant avant de détourner les yeux en direction de son adjoint, cherchant auprès de ce dernier un soutien. En vain. Zaytsev avait lui aussi le regard glacial.

— Allons ! Je plaisante, reprit Baskovitch d'une voix faussement calmée, guettant la réaction de celui qu'il considérait désormais comme un suspect. Si je vous ai fait venir, c'est seulement pour quelques éclaircissements. J'ai besoin de vos lumières sur votre peuple. Mais nous serons plus à l'aise dans une autre salle. Suivez-moi, je vous prie.

Le commandant se dirigea vers la sortie et invita Goloubev à lui emboîter le pas. Zaytsev les talonna et tous trois atteignirent rapidement l'extrémité

du couloir. Baskovitch tourna alors la poignée d'une porte métallique et pénétra dans une nouvelle pièce. Celle-ci était austère, sans fenêtre. Juste une table et deux chaises. L'officier proposa l'une des deux à Goloubev, puis s'installa sur l'autre tandis que Zaytsev refermait derrière eux et restait debout. Une goutte de sueur perla sur le front de l'adjoint à la mairie.

— Bien. Reprenons. Où en étions-nous ? Ah oui, les Évenks. Si j'ai bonne mémoire, à Vanavara, vous m'aviez dit que vous les connaissiez particulièrement bien.

Goloubev hocha lentement la tête en guise d'approbation tout en triturant machinalement ses doigts. Baskovitch, Zaytsev, la pièce d'interrogatoire, cela le mettait mal à l'aise.

— Vous pouvez m'en dire plus ? insista le commandant.

— Oui, enfin, peut-être. Que voulez-vous savoir ?

— Le Front Populaire de Libération Évenk ! Bon sang ! Quoi d'autre ? Je suis certain que vous les connaissez mieux que ce que vous prétendiez à Vanavara.

Le regard et le ton s'étaient à nouveau durcis. Baskovitch ne le lâcherait plus avant d'obtenir satisfaction cette fois.

— Non ! Je... n'en sais pas plus que vous à ce sujet...

— Assez ! le coupa sèchement l'officier en frappant du poing sur la table tandis que son adjoint les observait en silence, les bras croisés sur la poitrine. Depuis l'attentat de Vanavara, nous vous avons étudié, écouté. Nous avons eu accès à vos e-mails, nous avons trouvé vos écrits sur le Net. Vous êtes très proches d'eux, il me semble. Je suis sûr que vous avez participé à leurs actions ! Le cocktail Molotov à Vanavara, c'était vous !

Goloubev blêmit. Il aurait voulu se glisser sous la table pour échapper à l'interrogatoire. Il déglutit et protesta maladroitement :

— Mais non ! Je n'y suis pour rien ! Je... Je travaillais lorsque les bureaux ont brûlé. J'étais à la mairie pour finaliser des dossiers. Et quand la Maison des Officiers a explosé à Krasnoïarsk, j'étais en famille, chez moi, à Vanavara. Vérifiez, s'il vous plaît ! Appelez la mairie, appelez ma femme. Ils vous le confirmeront. Je n'ai jamais rien fait de mal...

Baskovitch fit un signe discret à Zaytsev, donnant ainsi l'ordre de contrôler au plus tôt ces alibis. Puis, sans attendre, il avança un autre pion :

— Et ça ? Je vous cite « Il semble que le vent de l'histoire puisse enfin tourner en faveur des Évenks. Le temps est peut-être venu de reprendre ce qui nous appartient. Le Front Populaire de Libération Évenk sera-t-il notre Robin de bois ? Nous rendra-t-il nos terres, nos richesses ? Celles que les Russes nous ont spoliées des années durant. Ce ne serait que justice ». C'était dans l'un de vos articles en ligne.

Goloubev transpirait maintenant à grosses gouttes. Il sortit un mouchoir en tissu de sa poche et s'épongea fébrilement le front avant de répondre d'une voix presque inaudible au début :

— Oui, j'ai écrit ça, mais... j'étais en colère. J'avais su quelques semaines plus tôt ce que le régime tsariste avait fait subir à mon peuple. Qu'on nous avait toujours caché des choses. En 1908, quand l'astéroïde a dévasté la région (Baskovitch tiqua aussitôt. Il connaissait l'histoire du météore, mais en ignorait les détails. Il leva un sourcil d'intérêt et Goloubev, entrevoyant une échappatoire, poursuivit.), il y avait des goulags. Près de la TOUNGouska. Des frères Évenks, nos ancêtres pour certains d'entre nous, y avaient été enfermés, exterminés pour garantir la mainmise de l'Empire sur les biens de notre peuple. Et quand la météorite a tout détruit, beaucoup d'entre eux sont morts. Dans l'indifférence générale. Pire, la révolution n'a rien changé. Personne n'a eu le droit d'aller voir ce qu'il s'était passé là-bas. Le régime soviétique a préféré effacer toute trace de ce drame pour conserver le contrôle sur nous. C'est... c'est tout ce que j'ai voulu dire à travers ces notes sur le web. Une vieille lettre retraçait la tragédie de la TOUNGouska.... Je ne pouvais pas tout garder pour moi ! J'avais besoin que cela sorte et j'ai... j'ai vu dans ces attentats un signe. Le signe que quelqu'un avait pris fait et cause pour mon peuple et agissait pour notre bien. Enfin, c'est ce que j'ai pensé.

Le commandant sembla dubitatif.

— Et je dois croire à votre histoire ? Vous n'avez même pas une preuve de ce que vous avancez.

— Mais si ! La lettre ! Celle qui dévoile l'existence du camp, je l'ai eu entre les mains. Et elle est authentique. Des gens de l'Université Fédérale de Sibérie, ici à Krasnoïarsk, ont été aussitôt avertis de cette découverte. Une expédition scientifique en coopération avec la France doit d'ailleurs avoir lieu prochainement pour retrouver la trace du météore qui s'est désintégré. Ce sera cet été, je crois. J'imagine que lorsqu'ils localiseront le point d'impact, ils repéreront probablement des restes du goulag à proximité. J'espère au moins que, de cette façon, cette page de l'histoire des Évenks fera surface. Peut-être que ceux que vous cherchez en ont aussi eu vent et que c'est cette tragédie surgie de l'ombre qui a tout déclenché. Que ce serait une vengeance...

Baskovitch commençait à douter du rôle qu'aurait pu jouer Goloubev dans ce complot. Le type paraissait sincère. Apeuré, mais sincère. Il n'avait pas l'étoffe pour prendre les armes ni fréquenter des terroristes. Au mieux était-il leur porte-parole... Sauf que depuis le début de l'enquête, aucun courriel ou coup de téléphone ne le corroborait. Baskovitch avait bluffé pour pousser Goloubev à avouer.

Une autre piste qui tombera probablement à l'eau d'ici peu..., songea le commandant alors que le dépit l'envahissait. Zaytsev vérifiera ses dires, mais j'ai bien peur que cela ne donne rien. J'ai l'impression qu'on perd notre temps. Résumons. Qu'est-ce qu'il nous a appris, ce type ? Le déclencheur de ces actions serait une vieille lettre ?

— Soit, reprit l'officier après un long moment de réflexion. Admettons que je vous crois, Goloubev. Dans ce cas, qui, à l'Université Fédérale de Russie, a reçu ces informations sur l'existence du goulag ?

— Nikouline, murmura l'homme d'un air gêné. Le Professeur Evgeny Nikouline.

CHAPITRE 22

Nord de Vanavara, 8 juillet 2011, 10 h 25.

Mains liées dans le dos, j'avais échoué sur la banquette arrière d'un gros 4x4 en compagnie de Iourlov. J'avais l'impression d'être assis à califourchon sur un dromadaire tant j'étais secoué, incapable de me cramponner à quoi que ce soit. Nos ravisseurs nous avaient séparés, Elsa et moi. Sûrement par crainte que nous échangeâmes en français des informations qu'ils n'auraient pas pu comprendre. J'avais peur pour elle, mais tentais de me convaincre que, puisqu'ils nous avaient gardés en vie jusque-là, ce n'était pas pour nous exécuter en chemin. Et puis Elsa n'était pas seule dans la voiture qui nous suivait. Obramov l'accompagnait.

Mais qui sont ces hommes ? ne cessai-je de m'interroger durant cet interminable voyage, cherchant dans l'habitacle un indice qui puisse me renseigner à leur sujet.

Je n'avais pas d'autre certitude que celle qu'ils voulaient récupérer les diamants découverts dans l'avion. Pourquoi nous avoir tendu ce piège, si ce n'était pas dans ce but ? Sauf qu'ils ignoraient complètement où les trouver. Avec cette carte en main, je me raccrochai à l'espoir de disposer d'un terrain d'entente pour que ce dramatique imbroglio prenne fin dès notre retour à Vanavara. Surtout si ces hommes étaient liés au gouvernement d'une manière ou d'une autre. Hélas, plus le temps passait, plus je devais me rendre à l'évidence : nous ne nous rapprochions pas de la ville. Bien au contraire.

Nous nous enfonçâmes plus avant dans la taïga, la piste terreuse se rétrécissant d'heure en heure. Elle disparut même momentanément sous la végétation à plusieurs reprises, ce qui nous obligea à ralentir notre progression. Mais cela ne troubla pas nos cerbères. Le conducteur et son copilote devisaient régulièrement entre eux d'un air tranquille, comme s'il s'agissait d'une banale promenade.

— Vous avez une idée de l'endroit où ils nous emmènent ? murmurai-je en me penchant vers Iourlov, frustré de ne pas comprendre un traître mot de

leurs dialogues.

Le jeune homme secoua négativement la tête, scrutant avec anxiété une réaction de nos gardiens. Il n'en fut rien : le bruit du moteur et les grincements émis par la voiture à chaque écueil rencontré avaient couvert ma voix.

Destination inconnue. Super ! De quoi être rassuré...

Je l'interrogeai ensuite sur ce que Volsky avait voulu connaître avant de nous embarquer de force.

— Il m'a d'abord questionné sur ce que nous faisons dans le coin. J'ai répondu que nous étions des scientifiques à la recherche de la météorite de Toungouska et que vous étiez Français. Je lui ai aussi dit que nous avions vu l'avion s'écraser et que nous avions porté secours aux occupants. J'ai précisé que le pilote était le seul survivant, que nous le transportions à l'hôpital quand nous avons eu l'accident hier soir. Et que le malheureux était mort à ce moment-là.

— Rien de plus ?

Iourlov coula un nouveau regard apeuré en direction des types assis à l'avant. Comme ils ne bronchaient toujours pas, il murmura :

— Si. Après la fouille de nos voitures, il m'a demandé si nous avions trouvé quelque chose de spécial dans l'épave. Il n'a pas précisé quoi, mais je pense qu'ils cherchent un objet particulier. J'ai répondu que non, bien sûr, mais il ne m'a visiblement pas cru vu sa réaction...

— Tu as bien fait. Moins ils en savent (et toi aussi, songeai-je en le regardant), plus nous avons de chance de nous sortir de ce mauvais pas. Je parie que ce Volsky n'est qu'un sous-fifre. S'il en avait été le responsable, nous ne serions déjà plus là... J'imagine qu'ils nous conduisent auprès de leur supérieur. Je pourrai négocier notre libération avec lui, ne t'inquiète pas. Tout ira bien, ajoutai-je en lui adressant un sourire forcé.

CHAPITRE 23

Nord-est de Vanavara, 8 juillet 2011, fin d'après-midi.

Iourlov et moi passâmes le reste du trajet en silence. Neuf heures de voiture, brinquebalés au gré des ornières. Une partie de plaisir... Mon compagnon devait être rompu à l'exercice du gymkhana, car le jeune homme avait néanmoins fini par somnoler, vaincu par la fatigue.

Lorsque nous touchâmes au but, une pluie fine s'était remise à tomber. Sans doute le ciel pleurait-il de nous savoir en ce lieu maudit. Car autant l'avouer, j'aurais préféré rejoindre n'importe quel endroit de la planète sauf celui-ci. Au milieu d'une étroite clairière se dressait un très vieux camp. Quatre miradors délabrés le dominaient. Un grillage surmonté de barbelés courait de l'un à l'autre, ceignant une dizaine de baraquements à l'allure aussi lugubre que vétuste. Certains étaient de bois, d'autres en dur. Les gels et dégels successifs avaient œuvré depuis des décennies sur l'ensemble : la clôture, mangée en maints endroits, présentait désormais de multiples brèches.

Formidable ! Un goulag ! ne pus-je m'empêcher de penser en comprenant quelle avait été la vocation première du lieu tandis que nous franchissions le portail perclus de rouille qui en marquait l'entrée. Rien que cela ? Comment la chance peut-elle nous fuir autant ? D'accord... On respire, calmement, et on réfléchit. Qui peut se réfugier dans un ancien camp de prisonniers ? Pourquoi pas les services secrets ? Cela ne serait pas très surprenant, après tout. Nikouline avait suggéré qu'ils essaieraient de garder cachée l'existence de la mine de Popigai.

Il était temps de réveiller mon compagnon. En toute discrétion, je lui adressai un léger coup de coude dans le flanc. Iourlov sursauta et se raidit, jetant un œil inquiet aux alentours. Il avisa aussitôt les baraquements vieillots, l'imposant portail rouillé, puis les restes des miradors. Son visage se décomposa plus vite qu'un flocon de neige sur des braises. Le malheureux devint si livide que je crus qu'il allait défaillir. En dépit de mes propres craintes, je tentai de faire bonne figure et me fis rassurant :

— Hé ! Ça ira, chuchotai-je. Je n'aime pas non plus ce lieu, mais je pense que nous sommes aux mains des services secrets. Qui d'autre investirait un coin pareil ? On va trouver un terrain d'entente, j'en suis sûr, fanfaronnai-je même pour me donner du courage en imaginant un angle de négociation.

On se tranquillise comme l'on peut.

Nous avions été au mauvais endroit au pire moment. Nous n'aurions pas dû assister à la chute de l'appareil. Et encore moins découvrir les diamants. Pourtant, c'était arrivé. Fallait-il alors indiquer à ces hommes où récupérer les pierres ? Si notre retour à Paris était conditionné à cette information, assortie d'un engagement à ne rien ébruiter concernant Popigaï, personnellement, je n'y voyais aucun problème. Qui croirait-on de toute façon au sujet de l'existence de ces mines ? Nous ou les autorités russes ? Nous ne possédions qu'un unique diamant pour appuyer nos dires, diamant qu'ils ne manqueraient pas de nous confisquer. Or, sans lui, impossible de prouver quoi que ce soit. Quant à faire disparaître quatre personnes, dont un couple de ressortissants français, pour protéger les exploitations minières... Même pour la puissante Russie, un tel choix pouvait s'avérer désastreux. Le Gouvernement français aurait nécessairement exigé des explications, creusé des pistes, y compris locales. Avec le risque de compromettre le black-out entourant Popigaï, le tout au prix de relations diplomatiques houleuses par la suite... Un accord me paraissait tellement plus logique.

Notre voiture stoppa la première au centre du camp, imitée par celle qui transportait Elsa et Obramov. Volsky bondit comme un diable de cette dernière. Il ordonna à ses hommes de nous faire descendre et, sans attendre, se dirigea d'un pas décidé vers l'un des baraquements. Nous nous retrouvâmes ainsi plantés sous la pluie, alignés comme du bétail mené à l'abattoir. Elsa arborait une mine fatiguée emplie d'inquiétude. Pas étonnant. S'envoler en amoureux pour atterrir au milieu d'un goulag n'est pas exactement ce dont on peut rêver.

Tandis que Volsky pénétrait dans l'édifice, j'interrogeais Elsa à voix basse :

— Ça va ?

Elle me répondit d'un signe de tête furtif avant de soupirer longuement.

Des gouttes de pluie ruisselaient de ses cheveux humides.

— Ne t'en fais pas. Tout va s'arranger, j'en suis sûr. Je pense...

Ma phrase resta inachevée. Surpris, je m'étais au sol, nez dans la boue, une intense douleur irradiant depuis mon rein droit : l'un des gardiens m'avait asséné un énorme coup de crosse. Heureusement qu'il n'avait pas atterri sur mon crâne, car j'aurai gagné un aller simple en première classe vers l'autre monde ! Avec mes mains liées dans le dos, j'étais à la merci du garde. Celui-ci en profita pour me gratifier d'une volée de coups de pied rageurs. Iourlov, pétrifié d'effroi, contempla le massacre sans esquisser un mouvement. Elsa, au contraire, se révolta et hurla. Armée de son seul courage, elle essaya de voler à mon secours en avançant dans notre direction. L'homme qui me molestait fit aussitôt volte-face. Il la fusilla d'abord du regard, puis, sans prévenir, la gifla. La lèvre supérieure d'Elsa éclata sous le choc. La bouche ensanglantée, ma compagne tituba une seconde avant d'incliner la tête vers le bas. Meurtri, le souffle court, j'étais incapable de bouger pour la défendre, mais elle demeura debout. La brute s'apprêtait à réitérer son geste, lorsqu'une voix forte s'éleva derrière lui pour l'en empêcher :

— Стоп ! приведи их ¹¹ ! éructa Volsky en revenant vers nous.

Tant bien que mal, je réussis à reprendre ma respiration. Mes côtes me faisaient souffrir. Ce garde ne m'avait pas raté ! Passant d'abord à genoux, je parvins à me redresser avec lenteur. Qu'il était loin le beau gosse fringant du Muséum. (Oh... Ne croyez pas que c'était de la vantardise de ma part : les regards appuyés d'étudiantes croisées au détour d'un couloir étaient suffisamment éloquents. Je mentirai même en prétendant que je n'avais pas usé de mon charme pour séduire de nombreuses femmes avant de retrouver Elsa.) Avec la boue qui maculait ma figure, incrustée dans mes cheveux et mes vêtements humides, je tenais plus du vagabond que de l'Apollon à ce moment-là.

À peine debout, je lançai un regard angoissé à ma compagne. Trempée jusqu'à la moelle, Elsa essayait bravement de faire face malgré sa lèvre tuméfiée et sa joue rosie. Mais le reste de son visage, d'une pâleur inhabituelle, trahissait une autre réalité. Était-elle malade ? Avec le froid des

nuits sibériennes et cette pluie incessante, cela ne m'aurait pas vraiment surpris . Je dévisageai toujours ma compagne lorsque Volsky vint se placer dans mon dos. Il appuya d'une main ferme sur mon épaule et, donnant le signal du départ à notre troupe, me poussa vers le porche du bâtiment dans lequel il avait disparu peu avant.

Deux marches donnaient accès à un minuscule perron. Nous les franchîmes lentement en file indienne avant de stopper sur ordre de Volsky. Une porte de bois, close, nous faisait face. L'homme de main cogna une fois du poing sur le battant et une voix sourde nous invita à entrer.

L'endroit empestait le tabac froid. Mais ce qui me frappa surtout, c'était l'agréable sensation de chaleur qui régnait dans le lieu. Elle contrastait tellement avec la fraîcheur extérieure. Dans le coin droit de la pièce, à l'opposé d'un grand bureau, des flammes virevoltaient derrière la porte entrebâillée d'un antique poêle de fonte. Un homme robuste nous tournait le dos. Il se tenait courbé devant le foyer et remuait en douceur les braises, veillant ainsi à ce que la bûche qu'il y avait déposée se consume aisément.

— Approchez, lança-t-il sans se retourner. Venez donc vous réchauffer un peu, poursuivit-il dans un français correct, bien que teinté d'un fort accent russe.

La voix était claire, presque amicale. Il reprit :

— On m'a rapporté que vous aviez froid... Quel dommage, toute cette pluie, n'est-ce pas ?

Je tombais des nues. Mon regard croisa furtivement celui d'Elsa. Elle semblait aussi perplexe que moi. À qui avions-nous affaire ? Que cachait ce drastique changement d'attitude de la part de nos ravisseurs ? La politesse affichée par le personnage tranchait avec la brutalité à laquelle nous avions été soumis jusque-là !

L'individu continua, toujours sur ce même ton affable :

— J'espère que mes hommes se sont correctement comportés avec vous...

Hallucinant ! songeai-je abasourdi. Bien comportés ? Tes hommes ? Ils nous ont tirés dessus, ont tué Richet, nous ont kidnappés, tabassés ! Et quoi

? Ils n'auraient pas dû ?

J'en restai bouche bée.

Négligeant enfin les braises dans l'âtre, notre hôte se redressa et se retourna. Un géant de près de deux mètres, à la chevelure abondante et grisonnante, nous toisa. Ses yeux bleus passèrent rapidement de l'un à l'autre. Le regard demeura impassible quand il avisa nos liens. Du doigt, il ordonna à Volsky de le rejoindre, lequel s'exécuta aussitôt. Le colosse lui murmura quelques mots à l'oreille et l'homme de main s'empressa de nous contourner pour trancher, les unes après les autres, nos entraves avec son couteau.

— Voilà qui est mieux. Vraiment désolé pour la conduite de mes troupes, plaida-t-il en gagnant son bureau.

Le géant s'immobilisa un instant. Face à lui, accrochées au mur comme des trophées, étaient exposées une dizaine de photographies. Sur chacune d'elles, notre hôte y apparaissait, le visage souriant. Toujours vêtu d'un costume sombre et un cigare à la main presque à chaque fois, il conversait avec de hauts dignitaires de l'armée ou du pouvoir russes.

Et si j'avais vu juste ? me surpris-je à penser tandis que je détaillais les photos. *Nous sommes sûrement dans une antenne des services secrets ou d'un département militaire soviétique quelconque...*

L'homme inclina la tête une seconde et prit un peu de recul pour contempler l'une d'elles. Vladimir Poutine y était aisément reconnaissable, mais penchait très ironiquement vers la droite. Le géant déplaça légèrement le cadre avant de se reculer à nouveau. Satisfait d'avoir redressé la position du président de la Fédération de Russie, il se tourna enfin vers nous.

— Bien, reprit-il en se laissant tomber dans un large fauteuil. Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue dans ma modeste demeure d'été.

Un sourire de pacotille s'étalait sur son visage. Il poursuivit d'une voix monocorde :

— Un peu isolée, je vous l'accorde, mais très, très, tranquille. On peut crier tant que l'on veut au milieu de ces bois, cela ne dérange personne... (*Tu m'étonnes...* tiquai-je en levant un sourcil inquiet à l'idée de ce que

pouvait sous-entendre le bonhomme.) J'ai découvert cet endroit il y a une quinzaine d'années environ. C'est idéal pour... mes affaires.

Mes affaires ? Comment cela, mes affaires ?

Cette fois, mon rythme cardiaque monta d'un cran. En dépit des photographies qui dépeignaient un personnage en bons termes évidents avec les autorités russes, la piste des services secrets venait de prendre un grand coup dans l'aile avec cet aveu. Un agent gouvernemental qui s'exprimerait de cette manière ? J'en doutai : des missions, peut-être, mais des affaires ?

— Mon grand-père m'en avait parlé, poursuivit notre hôte, plus imperturbable qu'une aiguille avançant sur le cadran d'une montre. Il avait travaillé ici jusqu'à la mort de Staline et en conservait d'excellents souvenirs. Le camp a été abandonné peu de temps après. J'ai toujours pensé qu'un endroit comme celui-là, à l'écart de tous, oublié, avait un certain charme, quelque chose de, comment dites-vous déjà ? Ah oui... Pittoresque.

Un coin pittoresque et de bons souvenirs, maintenant ? D'un goulag ? Mon Dieu ! Mais qui était le psychopathe qui se tenait devant nous ?

Elsa paraissait aussi interloquée que moi. Sans doute avait-elle réalisé que notre libération risquait d'être nettement plus difficile à négocier que ce que nous avions espéré. Obramov, bandeau sur les yeux et incapable de suivre la conversation, restait en retrait, préférant éviter le courroux de nos ravisseurs. Quant à Iourlov, victime également de la barrière de la langue, il semblait plus effrayé qu'un lapin au milieu d'un champ de mines.

— Oh ! Mon français ? Bien sûr... (Notre hôte avait remarqué l'air étonné qu'Elsa et moi arborions en l'écoutant parler.) Dans mon business, maîtriser plusieurs langues peut s'avérer utile. Mais j'en oublie les convenances. Je ne me suis pas présenté. Maksim Korotaïev. Et... vous êtes ? demanda-t-il en me tendant un mouchoir en papier pour que je puisse enlever la boue de mon visage.

Je perçus un raidissement subtil de notre guide quand il entendit ce nom. Alors qu'Obramov s'apprêtait à prendre la parole, Volsky l'en dissuada d'un coup de coude. Décontenancé par le personnage et le décorum, j'hésitai une fraction de seconde avant de répondre.

— Je... Je suis le Professeur Ludovic Daussoy, du Muséum d'histoire naturelle de Paris, dis-je enfin d'une voix que j'espérai calme. Et voici mes collègues, Elsa Monestier, scientifique également, Sergueï Iourlov, membre de l'Université de Krasnoïarsk, et notre guide, Gregorij Ogramov.

— Ogramov ? Un lien de parenté avec madame la maire de Vanavara ?

À l'évocation de son nom, Ogramov se montra nerveux, mais préféra rester silencieux : Volsky lui avait déjà fait comprendre qu'il valait mieux ne pas se mêler de notre conversation !

— Oui. C'est son frère, répondis-je franchement.

— De quoi souffre-t-il exactement ?

— De brûlures au visage. Nous l'emmenions à l'hôpital.

— Ah. Bien sûr. Vous avez l'âme charitable... Et pourrais-je vous demander comment est-ce arrivé et ce que vous faisiez dans une région si reculée ?

— Nous cherchions à localiser la météorite qui s'est écrasée près d'ici. C'était il y a plus de cent ans. J'imagine que vous en avez entendu parler. De nouveaux renseignements nous sont parvenus récemment et ils permettaient d'identifier la zone d'impact. Nous avons enfin trouvé un morceau du météore lorsque...

Méfiant, j'hésitai encore à lui dévoiler le reste de l'histoire : on ne savait rien de cet homme étrange. Je m'en tins donc au strict minimum :

— Lorsque notre guide a été accidentellement brûlé, concluais-je.

Korotaïev afficha une moue dubitative. Le colosse ne semblait guère satisfait par mes explications. Il ouvrit un tiroir avec nonchalance et y plongea la main. Je retins inconsciemment mon souffle par peur de voir surgir une arme. Heureusement, il n'en fut rien : il s'était seulement saisi d'un gros cigare.

— Bon, reprit-il après l'avoir tranquillement allumé. Jouons franc-jeu, voulez-vous ? Résumons les faits. Mon ami, Volsky, a croisé par hasard votre convoi. Je l'avais chargé de trouver un avion accidenté. Mon avion. Et votre présence dans la région l'a pour le moins... intrigué : il est tombé sur

les instruments de mesure que vous avez abandonnés. Avec un badge qui portait la mention « Popigai » laissé sur place.

Je mis lentement la main à ma poche arrière de pantalon. Rien. Le badge avait dû en tomber en déchargeant le matériel. Prétendre ne rien connaître de ces mystérieuses mines perdait toute crédibilité. Korotaïev poursuivit :

— Volsky s'est dit que vous aviez pu être témoins de l'accident et il a remonté votre piste. Apparemment, il a eu du flair puisque vous avez localisé mon Cessna. Mon associé m'a en effet rapporté que son pilote se trouvait à bord de l'une de vos voitures. Il tient cette information de votre guide, si j'ai bien compris...

Korotaïev nous défiait du regard, Elsa et moi. Il jugeait nos réactions. Elsa restant coite pour me laisser poursuivre l'échange, il enchaîna :

— L'avion transportait certaines... marchandises. Qui m'appartiennent. Des diamants, pour être précis. Je veux les récupérer.

Le ton s'était considérablement durci. Notre capture n'avait rien d'une quelconque méprise. Proposer un marché me sembla donc logique : sans notre aide, ils pouvaient ne jamais trouver l'épave du Cessna et les diamants au milieu de cette gigantesque forêt !

— Monsieur Korotaïev, sachez que nous acceptons de collaborer avec votre gouvernement. Nous vous fournirons les informations nécessaires et vos agents pourront récupérer ce que vous recherchez. Bien entendu, nous garderons le secret sur cette affaire et la mine. Mais en contrepartie, vous comprendrez qu'il nous faut l'assurance de pouvoir rentrer sains et saufs en Fr...

Notre hôte m'avait jeté un regard d'étonnement avant de me couper la parole en éclatant d'un rire mauvais. Il interpella Volsky, vraisemblablement pour lui traduire mes propos, et les deux hommes s'esclaffèrent de plus belle.

Face à l'attitude déroutante de nos ravisseurs, le visage d'Elsa se décomposait peu à peu.

Korotaïev redevint sérieux, saisit le cendrier qui traînait sur un coin du bureau et le reposa devant lui. Il y plaça son cigare, puis se cala

confortablement dans son fauteuil. Silencieux, il me fixa un long moment, cherchant à savoir si je bluffais ou non.

— Le gouvernement... Mes agents... Mais où croyez-vous donc être, monsieur Daussoy ? demanda-t-il en reprenant enfin la parole. Dans un établissement appartenant aux services secrets ? Si c'est ce que vous pensez, c'est que nous ne sommes vraiment pas partis du bon pied. Non... Disons plutôt que j'ai des affaires privées qui, au contraire, ne regardent absolument pas l'État, ajouta-t-il avec un sourire carnassier.

— Comme le trafic de pierres précieuses... murmurai-je en réalisant qu'il ne pouvait en être autrement puisque la mine n'était pas censée exister officiellement !

— Trafic... Allons donc. Voilà un bien grand mot. Je préfère commerce de diamants, rectifia-t-il, narquois. Un commerce qui me rapporte beaucoup. Et je déteste qu'on s'immisce dans mon business, vous comprenez ?

La poisse nous poursuivait, décidément. Négocier avec des agents gouvernementaux s'annonçait déjà délicat, mais avec un chef mafieux !

Iourlov et Obramov, tenus à l'écart de la conversation depuis le début, ne bronchaient pas. Elsa non plus. Elle avait l'air si fragile que je ne pouvais prendre le risque de faire durer plus longtemps notre cauchemar. Moi seul possédais la clé de notre liberté : l'emplacement de la cachette des pierres. J'espérais juste me montrer plus malin qu'eux. Inspirant profondément pour me donner du courage, je réitérai mon offre en l'assortissant de nouvelles conditions :

— Écoutez, on doit pouvoir trouver un terrain d'entente. Ramenez-nous en ville d'abord. Notre guide est blessé et nous sommes épuisés. Ensuite, dès que vous aurez libéré mes compagnons, je vous conduirai jusqu'aux diamants. Vous les récupérerez, me laisserez revenir à Vanavara et nous serons quittes.

La réponse fusa. Plus froide et cinglante qu'une pluie d'Irlande au mois de janvier.

— Vous croyez vraiment pouvoir jouer à cela ? Marchander ? Avec moi ?

Il secoua la tête d'un air navré et, poing serré sur le bureau, enchaîna :

— De plein gré ou pas, mon ami (il désigna son adjoint d'un coup sec du menton) se chargera d'obtenir les renseignements qui nous manquent. J'ai confiance en son talent en la matière. Bien, la mise au point étant faite, et puisqu'il faut commencer par quelqu'un, autant que ce soit par un compatriote : Volsky ne comprend que très peu le français. Cela sera plus facile pour lui.

Avant que je puisse contester sa décision, Korotaïev désigna de l'index Obramov. Volsky opina du chef et, sans ménagement, tira notre guide par le bras. Le malheureux se débattit, mais un coup de poing dans le bas-ventre lui ôta toute velléité de protestation.

Réagir n'aurait fait qu'envenimer la situation. Et si j'avais pris une balle à ce moment-là, mes compagnons auraient été condamnés : aucun d'eux ne savait où se trouvaient les diamants. Alors je suis resté immobile, mâchoire crispée, espérant que nos geôliers ne brutaliseraient pas trop notre guide avant de se rendre compte de son ignorance.

Volsky quitta la pièce sans dire un mot, entraînant le pauvre homme avec lui. Deux gardes, les armes à la main, profitèrent de l'ouverture de la porte pour s'inviter dans le bureau.

Les bruits de pas commençaient à s'atténuer lorsqu'Elsa voulut prendre la parole. Peut-être imaginait-elle qu'une femme aurait plus d'influence sur Korotaïev.

— Arrêtez ! Il ne...

— Stop ! intima le colosse, l'index levé pour nous montrer qui commandait. Pas maintenant. Tout à l'heure, peut-être. Si votre ami refuse de nous parler, vous aurez tout le loisir de vous exprimer, ajouta-t-il d'un ton sadique.

CHAPITRE 24

Camp de Maksim Korotaïev, soirée du 8 juillet 2011.

La nuit prenait lentement ses quartiers. Insensibles à l'ondée, les hommes de Korotaïev nous escortèrent jusqu'à notre prison. Minable à souhait, ce sinistre bâtiment ! De l'extérieur, les vieux rondins de bois percés d'étroites ouvertures grillagées, vitres brisées pour la plupart, donnaient le ton. Iourlov y pénétra le premier malgré lui, projeté dedans d'un violent coup de crosse dans le dos. Le canon de l'arme de l'autre garde nous invitant à lui emboîter le pas, nous suivîmes l'étudiant avec docilité. La porte se ferma en claquant derrière nous. L'option un, « attendre le bon moment pour l'enfoncer », s'envola juste après, car nos gardiens bloquèrent l'issue à l'aide d'une lourde chaîne qu'ils cadénassèrent avant de s'éloigner.

Plongés dans le noir, nous restâmes d'abord pétrifiés, les sens aux aguets. La pièce était noyée dans le bruit. Des gouttes. De nombreux filets d'eau s'étaient frayé un chemin à travers le toit et les gouttelettes s'écrasaient en permanence sur les lattes vermoulues du plancher. L'intérieur du baraquement rimait avec l'extérieur. Et si le toit présentait une étanchéité douteuse, le sol s'était mis au diapason. Le vent, la neige et le gel l'avaient tant sapé au fil des ans qu'au moindre de nos mouvements répondait la supplique du bois usé sous nos pieds.

Quand nos yeux finirent par s'accoutumer à la faible luminosité qui filtrait par les ouvertures, nous découvrîmes avec désarroi notre cachot. Une dizaine de lits rudimentaires occupaient la pièce glacée. Les matelas éventrés dégueulaient leurs ressorts. Au milieu de ce décor cauchemardesque, où l'écho des gouttes de pluie qui crevaient au sol résonnait sans fin, montait le pire. L'odeur. Infecte. Rien ne pouvait rivaliser avec elle. La crasse, l'abandon et l'humidité s'alliaient ici jusqu'à la nausée. Debout à mes côtés, une main blottie au creux de la mienne, Elsa retint péniblement un haut-le-cœur. Avec sa main libre, elle se couvrit d'abord la bouche et, peu après, se pinça le nez. Elle resta ainsi, figée un long moment.

— On va s'en sortir, murmurai-je en la prenant en douceur dans mes bras avant de déposer un baiser sur son front mouillé.

Elsa grelottait. Le froid et l'eau s'immisçaient partout. Nos vêtements trempés nous collaient à la peau. Elle leva lentement des yeux las vers moi. C'était la première fois que je voyais un regard si usé en elle. Son optimisme, celui qui forçait l'admiration de tous, semblait l'avoir définitivement abandonnée. Malgré les coups bas pour décrocher son poste et bâtir sa carrière, malgré notre relation un temps chaotique, elle s'était toujours relevée. Mais c'était du passé. Elsa perdait pied. Je le sentais. Il me fallait trouver un moyen d'agir. Pour elle, pour Iourlov, pour moi. Car Iourlov n'allait guère mieux qu'elle. Le jeune homme s'était réfugié sur le coin d'un lit. Silencieux, la tête tournée vers la fenêtre la moins éloignée, il fixait le ciel noir, regardant défiler les ombres de nuages. Je ne lui en voulais pas. Depuis notre départ de Vanavara, il avait perdu son mentor et un ami proche. Sans compter les autres décès qui l'avaient forcément affecté et les sévices subis jusque-là. C'était beaucoup pour son âge...

— Ne bouge pas de là, Elsa ! lui intimai-je. Je vais aménager un coin pour nous asseoir.

Je pris une grande inspiration et abandonnai ma compagne quelques minutes. Avisant deux cadres de lits pas trop déformés sur ma droite, je tirai sèchement sur le premier. Le bois protesta, mais le meuble se décala. J'insistai et rapprochai le premier lit du second jusqu'à les coller l'un à l'autre. Vint le tour des matelas. Une partie de plaisir, ce choix ! J'en dénichai deux, ceux qui me parurent les moins infectes. Plissant les yeux et gardant la bouche fermée pour éviter de respirer la poussière, je me mis à taper du poing dessus pour déloger la vermine qui s'y vautrait. La puanteur s'estompa un peu. Je les jetai enfin sur les lits et m'assis avec précaution, car je m'attendais à ce que le meuble cède sous mon poids. Il n'en fut heureusement rien.

— Allez, viens. Rapproche-toi de moi, maintenant, glissai-je à Elsa, la main tendue vers elle.

Était-ce sa présence qui me donnait la force de croire encore que nous pouvions fuir cet enfer ? Probablement. À mon tour de lui insuffler du courage :

— Hé ! N'abandonne surtout pas ! poursuivis-je tandis qu'elle prenait place près de moi. Ils ne retrouveront jamais les diamants sans notre aide ! Je suis le seul à savoir où ils sont enterrés. Je te promets qu'ils n'auront pas d'autres choix que de nous remettre en liberté s'ils veulent connaître cet emplacement.

— Tu y crois, vraiment ? gémît-elle, tête basse.

Honnêtement, des doutes, j'en avais plein. J'en étais même assailli. Être à la merci de trafiquants de diamants dans un ancien goulag n'engageait pas à l'optimisme.

— Évidemment ! mentis-je toutefois avec l'aplomb d'un avocat véreux. S'ils étaient capables d'obtenir ces renseignements en se passant de nous, tu ne penses pas qu'ils nous auraient déjà tués ? Bien sûr que si ! Alors, crois-moi, s'ils nous gardent en vie, c'est parce qu'ils ont tout intérêt à ce que l'on se mette d'accord.

— Puisque tu le dis...

Elsa essuya une larme d'un revers de main, puis colla sa joue contre mon épaule. Elle releva la tête au bout d'un moment.

— Peut-être que l'on devrait quand même chercher un moyen de fuir ce trou à rats, suggéra-t-elle lorsque nos regards se trouvèrent. Au cas où, bien sûr. Et puis... Et puis, de toute manière, je ne vais pas pouvoir me contenter de garder les bras croisés à attendre leur retour. Si je ne m'occupe pas l'esprit, je vais devenir folle à m'apitoyer sur notre sort.

Une étincelle d'espoir brillait à nouveau dans ses yeux rougis. Restait encore à convaincre Iourlov de sortir lui aussi de sa léthargie. J'imaginai qu'en nous voyant nous activer dans la pièce, le jeune homme joindrait ses efforts aux nôtres, mais ce ne fut pas le cas. Pire, après vingt minutes d'inspection méticuleuse, il fallut se rendre à l'évidence : notre cachot semblait percé de toutes parts, mais pas assez pour nous permettre de leur fausser compagnie.

— D'accord. Oublions l'évasion discrète..., soupirai-je de dépit. On n'y arrivera pas. S'il faut démonter le plancher sans faire de bruit, ça nous prendra des heures. Et je ne suis même pas certain que l'on y parvienne.

Elsa fit la moue, mais se reprit :

— Tu as raison. On ne filera pas à l'anglaise comme cela. (Elle fit mine de claquer ses doigts.) Que comptes-tu leur dire lorsqu'ils reviendront nous interroger ? La vérité au sujet de l'avion ?

Elsa ne se voilait plus la face. Elle semblait de retour, plus courageuse. Je haussai les épaules.

— Je leur proposerai une nouvelle fois de vous libérer et, en échange, je les mènerai à l'épave. Dès que vous serez en lieu sûr, je leur livrerai la cache des diamants. Comme je te l'ai dit, ils vont devoir négoc...

Jamais je n'achevai ma phrase.

Un cri de terreur résonna dans le camp, suivi de ce que je pris pour une supplique. Obramov ! Notre guide devait être détenu dans un baraquement tout proche. Presque aussitôt il y eut ce bruit affreux resté gravé dans ma mémoire. On aurait dit qu'on fracassait du mobilier contre un mur. Sauf que le mobilier, c'était Gregorij. Un hurlement de douleur s'éleva instantanément. Peu à peu, le cri se mua en plainte, laissant percer les ricanements et les voix. Parmi elles, j'en discernai clairement une : celle de Volsky. Très vite, le ton monta à nouveau. Il y eut des suppliques, d'autres chocs. Et des gémissements, encore et encore. Ces salauds le torturaient.

Tambourinant à la porte, je les avais implorés de mettre fin au supplice de notre guide. Elsa m'avait appuyé de toutes ses forces, joignant sa voix à la mienne pour tenter de les faire fléchir. Mais rien n'y fit. Ils avaient continué.

Iourlov, de son côté, semblait s'être résigné. Dos voûté, le visage blême, l'étudiant s'était réfugié dans la prière. Si j'avais su, peut-être l'aurai-je imité. Ou peut-être pas. Car au milieu des ruines d'un camp de concentration, là où le plus abject de l'Homme avait mille fois tutoyé l'horreur, Dieu n'avait rien fait. Qu'est-ce qui l'empêcherait de continuer à fermer les yeux, à tolérer toujours plus d'atrocités sans la moindre révolte ?

Les suppliques d'un gamin apeuré ? Un vide immense m'envahit. Le froid, la puanteur et toute la détresse du monde s'insinuèrent en moi, comblant peu à peu ce vide jusqu'à la nausée.

Debout à mes côtés, tremblante de peur et glacée, Elsa était venue se lover au creux de mes bras. J'aurais tellement voulu la réconforter, la rassurer, encore.

Réfléchis, bon sang ! Réfléchis ! me répétais-je mentalement tandis que les coups redoublaient à proximité. *Il y a forcément une manière de quitter cet enfer. Respire. Ne panique pas ou tu n'y arriveras pas...*

C'est alors qu'une idée insensée se fraya un chemin dans ma tête.

— Elsa ? Tu me fais confiance ? l'interrogeai-je soudain. J'ai peut-être trouvé un moyen de sortir d'ici.

Elle me dévisagea en silence, puis plissa le front en se demandant ce à quoi j'avais bien pu penser. J'enchaînai en joignant le geste à la parole :

— Tu vois la porte ? À un moment ou un autre, ils devront l'ouvrir. Mais je suis certain que ces salauds sont trop confiants. Je te parie qu'ils ne seront pas nombreux à venir nous chercher. Ils sont sûrement persuadés que personne ne peut s'évader d'ici, que ce serait suicidaire de s'enfoncer dans les bois ! En plein hiver, c'est vrai, mais en cette saison... On a une chance. Je foncerai sur les gardes tout à l'heure. Et vous devrez être prêts à courir. L'effet de surprise jouera pour nous. Vous aurez assez de temps pour fuir, Iourlov et toi. Ils n'ont besoin que de moi de toute manière. Si vous leur échappez et que je leur dis où se trouvent les diamants, ils ne chercheront pas à vous poursuivre. Au point où nous en sommes, je suis persuadé que cela vaut le coup d'essayer.

Elle secoua la tête d'un air dépité avant de répliquer sèchement :

— Tu es fou, Ludo ? Ils ne te laisseront aucune chance !

— Une seconde, tu veux bien.

Ignorant ses remarques, je m'étais déjà tourné vers Iourlov, décidé à savoir ce que le jeune homme pouvait penser de ma proposition.

— Sergueï ?

D'un geste de la main, je l'encourageai à nous rejoindre. Iourlov cessa sa prière, nous regarda d'un air las, mais ne bougea pas.

— Sergueï ! On a vraiment besoin de votre avis, insistai-je. S'il vous plaît...

L'étudiant se laissa convaincre. Il se leva et se rapprocha d'un pas très lent.

— Voilà... Est-ce que vous croyez possible de fuir à travers la forêt ? le questionnai-je dès qu'il fut assez près.

Iourlov me dévisagea d'un air ahuri. Le même que l'on vous sert quand vous pronostiquez que Nadal perdra au premier tour de Roland-Garros. Ou que la France va gagner l'Eurovision...

— Oui, j'imagine que cela peut paraître insensé comme projet, poursuivis-je. Mais, franchement, vous qui connaissez mieux la région que nous, si nous arrivions à fausser compagnie à ces types, est-ce que vous pensez que l'on aurait une chance de survivre dans ces bois ? C'est l'été. Nos voitures ne sont peut-être qu'à deux ou trois jours de marche d'ici...

L'expression du visage de Iourlov se modifia lentement. Il plissa le front et prit un air réfléchi.

— Possible, finit-il par admettre du bout des lèvres. On pourrait rejoindre une rivière...

Je devais avouer que sa suggestion me déroutait. Pourquoi chercher un cours d'eau ? Nous n'avions pas de bateau pour le descendre. Elsa paraissait aussi perplexe que moi.

— Une rivière ? Pourquoi ? Il serait plus simple de longer le même chemin en sens inverse et...

Je me suis interrompu. Quel idiot ! Je lançai un regard dépité à ma compagne. Son air affligé et son silence en disaient plus long qu'un discours de Fidel Castro. C'était peu dire. Elsa était évidemment parvenue à la même conclusion que moi : rester à proximité de la piste revenait à se jeter dans la gueule du loup. Ce serait le premier endroit où nos ravisseurs nous chercheraient ! Mais que faire d'autre dans une taïga infinie, hostile ? Nous écarter totalement du chemin ? J'ai déjà du mal à me repérer dans

certaines villes alors m'enfoncer dans des bois où tous les arbres se ressemblent, où les routes n'existent pas, cela équivalait à un lent suicide. Mais pourquoi suggérer des rivières ? La réponse ne tarda pas.

— Mais parce que je connais les cours d'eau, justifia Iourlov avec un sourire timide. Je suis Évenk, n'oubliez pas. Pour mon peuple, les cartes telles que vous les entendez n'ont pas vraiment de sens. La première chose qu'on nous inculque pour nous orienter quelque part, c'est mémoriser les fleuves et les rivières qui jalonnent un territoire ¹². Dans ces forêts immenses, les arbres meurent. Ils tombent, ils pourrissent. Les rares routes peuvent disparaître sous la neige ou la végétation. Mais pas les cours d'eau. Mêmes prisonniers des glaces, ce sont des points de repère solides. Les rivières ont leurs falaises, leurs grèves, des courbes qui leur sont propres, immuables. Par habitude, grâce au Professeur Nikouline, j'avais globalement mémorisé le réseau fluvial avant de venir ici. Il m'avait montré certaines cartes de la région avant notre départ et je me souviens à peu près de la forme et de l'orientation des cours d'eau qui y figuraient. Toutes celles qui coulent dans cette partie de la Sibérie rejoignent, à un moment ou un autre, la TOUNGouska Pierreuse. Donc, si nous parvenons à rallier l'une d'elles, en descendant le courant, nous atteindrons Vanavara.

L'espoir renaissait. Je vis même poindre une petite lueur dans les yeux d'Elsa et en profitai pour rebondir :

— D'accord. Par conséquent, c'est réalisable...

— Envisageable, rectifia Elsa avec fermeté. Je n'ai nullement l'intention de t'abandonner ici, Ludovic. D'autant que je ne suis toujours pas convaincue que cela soit la solution. Peut-être vaudrait-il mieux attendre qu'ils viennent nous chercher et leur dire ce qu'ils veulent entendre... Ce type, Korotaïev, n'est pas si stupide. Tu l'as dit toi-même, il ne prendrait pas le risque de nous faire disparaître. Nous avons, en France, des amis qui savent que nous sommes dans la région. L'un d'eux préviendra les autorités pour qu'elles se portent à notre secours, non ? Ce n'est qu'une question de temps avant que l'on ne parte à notre recherche.

C'était évidemment une possibilité à ne pas négliger. J'y avais même sincèrement pensé au début. Mais, plus j'y réfléchissais, plus je ne pouvais

m'empêcher d'avoir des réticences pour compter dessus. Si notre hôte trempait dans toutes sortes de trafics, s'il bénéficiait d'appuis aussi puissants que ceux que suggéraient les photos exposées dans son bureau, je craignais qu'il ne nous élimine très vite une fois en possession des diamants. Surtout dans ce goulag oublié de tous... Même si quelqu'un se lançait à notre recherche, il serait sans doute trop tard.

— Tu n'as peut-être pas tort, Elsa, pour les secours. Mais rien n'est moins sûr. Nous ne sommes pas partis depuis suffisamment longtemps pour qu'on s'inquiète de notre sort. Le temps que l'on s'aperçoive de notre disparition, qu'une expédition s'organise... Non, poursuivis-je, il vaut mieux tenter notre chance tant que nous le pouvons encore.

Tandis que nous mettions au point notre évasion, Obramov s'éteignait peu à peu dans le baraquement tout proche. Étouffés par les voix nettes de Volsky et de ses comparses, de faibles murmures ne nous parvenaient plus que par intermittence. L'image de ses souffrances m'était insupportable, mais le pire était de savoir qu'il endurait la torture en vain : jamais il ne pourrait leur fournir l'emplacement des pierres ! Aveuglé par le feu en sortant le pilote du cockpit, il ignorait en quoi consistait la cargaison de l'avion et encore plus l'endroit où Richet avait enterré les pierres. Tout juste pouvait-il les aider à localiser l'épave.

Une heure environ s'était écoulée lorsqu'un silence pesant retomba enfin sur le camp.

Ont-ils fini par comprendre qu'Obramov ne pouvait rien leur révéler ? songai-je alors que la pluie venait de cesser. S'est-il évanoui ? Ou...

Ma réflexion n'alla pas plus loin, fauchée par le claquement d'un coup de feu.

C'était une évidence : ces hommes n'avaient aucune pitié.

Gorges nouées, incapables de bouger, Elsa, Iourlov et moi étions au fond du gouffre. Nous n'étions plus que trois désormais. Les derniers survivants

d'une expédition cauchemardesque.

L'image du corps d'Obramov, que j'imaginai gisant à quelques mètres de nous, s'estompa petit à petit.

C'était probablement mieux pour lui..., me surpris-je même à penser fugacement.

Je sais, l'idée pouvait choquer, ailleurs, dans un autre contexte, dans un environnement normal. Mais dans ce goulag, la normalité n'existait plus depuis une éternité. Le malheureux ne souffrirait plus aux mains de ces brutes. Aussi incroyable que cela puisse sembler, c'est quand tout paraît perdu, lorsque l'on doit regarder la mort en face, que l'on se sent le plus vivant. Le souffle chaud d'Elsa dans mon cou, la douceur de sa main au creux de la mienne, je ressentais chaque sensation au centuple. Son odeur, la caresse de ses doigts se muèrent en bouées de sauvetage que je saisis avec la dernière énergie pour ne pas sombrer.

— Hé ! On ne va pas leur faciliter la tâche, quand même ? fis-je en tapotant sur l'épaule de Iourlov. On n'a plus le choix. Nous devons mettre mon plan à exécution...

Je m'apprêtais à leur en exposer les grandes lignes, mais la porte s'ouvrit brutalement et le puissant faisceau lumineux d'une lampe-torche nous aveugla.

Un homme pénétra d'un pas pressé dans la pièce. Plissant les yeux, le visage protégé de la lumière avec mon coude, je reconnus la silhouette filiforme de Volsky avant de discerner le colt qu'il tenait en main. Le plus tranquillement du monde, il me mit en joue. Je retins mon souffle tandis que mon cœur s'emballait. Je crûs qu'il allait tirer, mais d'un vif signe de tête, il m'intima l'ordre de m'approcher. Je ne pouvais qu'obtempérer, car il n'était sans doute pas venu seul.

— Sois prête, avertis-je néanmoins ma compagne à voix basse avant de lâcher sa main. Je vais les forcer à nous emmener tous voir leur chef et on en profitera pour s'enfuir.

Mon plan était basique. Simuler un problème physique, balancer un coup de tête bien placé à la personne la plus proche de moi, puis me ruer sur

Volsky... La manœuvre serait risquée, mais procurerait à Iourlov et à Elsa une chance de filer. Improvisé dans l'urgence, ce plan avait l'air aussi bancal qu'une étagère en kit, mais je ne parvenais pas à envisager de meilleures solutions. Avant d'arriver à la hauteur de Volsky, je stoppai brusquement, me retournai et lançai d'une voix résolue :

— Sergueï ! Tu peux traduire ? Dis-lui que je ne parlerai qu'à leur chef. Que je vais collaborer, mais que je ne sortirai pas de cette pièce sans Elsa. Dis-lui bien que c'est à prendre ou à laisser s'ils veulent des informations sur l'emplacement des diamants. Et demande à m'accompagner en tant qu'interprète pour préciser chaque détail sans risque d'incompréhension. Cela devrait le faire réfléchir...

Iourlov fut surpris par ma requête, mais, devant mon insistance, rapporta mes propos à Volsky. Lequel me jeta aussitôt un œil méfiant. L'aplomb dont je faisais preuve l'étonnait. Il passa rapidement en revue les options, puis, craignant de froisser Korotaïev, se plia à mes exigences. D'une voix forte, il lança un ordre et un garde armé d'une carabine se matérialisa derrière lui.

Deux hommes seulement ! songai-je, soulagé, en mettant le pied dehors. *J'ai eu raison de parier sur un excès de confiance de leur part...*

Le plus dur restait à faire néanmoins : leur fausser compagnie.

CHAPITRE 25

Camp de Maksim Korotaïev, nuit du 8 au 9 juillet 2011.

Nous marchions tête basse en direction du bureau de Korotaïev. Une lune ronde perçait par intermittence les nuages, projetant de sinistres ombres sur les vieux bâtiments que nous longions. Des ombres que je comptais bien mettre à profit lors de notre fuite.

La première étape du plan d'évasion que j'avais échafaudé consistait à tromper la vigilance de l'escorte. Rien de très difficile en l'occurrence. Il me suffisait de feindre de boîter. Qui se méfierait d'un scientifique éclopé ? S'il y a une chose pour laquelle on ne passe pas, nous autres, rats de laboratoire, c'est pour des héros ! Sauf que la perspective de mourir peut donner des ailes, même aux plus faibles. Cette force du désespoir, les gardes qui nous convoyaient la sous-estimaient. Ma claudication était crédible : les coups reçus la veille m'avaient laissé de douloureuses ecchymoses sur les jambes et le torse. Côté souffrance, j'avais ma part ! Sans compter mon bras lacéré par la vitre du 4x4.

Ma ruse fonctionna à merveille. Au début du moins.

Comme je me traînais, Volsky, le visage bouffi d'arrogance, s'avança à ma hauteur. J'avais si bien réussi à le mettre en confiance avec mon stratagème qu'il avait légèrement abaissé le canon de son arme. Lorsque nous arrivâmes à mi-chemin, j'étais plus nerveux qu'un pape à sa première apparition au balcon de Saint-Pierre, prêt à bondir. Dix pas de plus et j'allais passer à l'action. C'est alors qu'un grognement rauque s'éleva dans notre dos. Surpris, nous nous immobilisâmes aussitôt. Un second grondement lui fit écho, plus feutré celui-là. La stupeur s'estompant, nous nous retournâmes lentement et découvrîmes avec horreur que deux loups se ruaient sur nous.

Le premier animal jeta son dévolu sur le garde qui fermait la marche. Il planta ses crocs dans l'avant-bras de sa victime. Secouant énergiquement la tête, le loup tenta aussitôt de déséquilibrer l'homme. Blessé, ce dernier

lâcha sa carabine. La bête redoubla d'ardeur, excitée par l'odeur du sang. Soudain, l'animal libéra le bras du malheureux. Le garde vacilla, terrorisé. Il chercha du regard son arme, mais n'eut pas le temps de la récupérer. Le loup s'élança en effet contre son torse, ses soixante-dix kilos de muscles projetant violemment l'homme à terre. Bête et garde roulèrent dans la boue. Très vite, le loup prit le dessus. Incapable de se relever, le corps cloué au sol par les pattes avant de l'animal posées sur sa poitrine, l'homme essaya de frapper du poing les flancs de son agresseur. En vain. Ses coups ne portaient plus assez pour repousser la bête. Le prédateur ne guettait désormais qu'une occasion pour saisir la gorge de sa proie et en finir. Détournant le regard avant le massacre, j'avisai Iourlov en fâcheuse posture également : le second loup s'en était pris à lui. L'animal avait refermé ses mâchoires sur la jambe gauche de l'étudiant, lequel hurlait et se tordait de douleur. Comme Volsky, du reste. Profitant de la confusion, Elsa avait réussi à le surprendre, lui balançant un grand coup de pied dans les testicules ! Notre geôlier, plié en deux par la souffrance, plaça aussitôt une main dans son entrejambe. L'autre, celle qui tenait encore l'arme, semblait plutôt le handicaper à cet instant. Ni une ni deux, je fonçai sur le bonhomme. Je le catapultai de toutes mes forces. Volsky voulut amortir sa chute. Il lâcha son colt. L'arme tomba près de moi. Avant qu'il ne parvienne à la reprendre, je m'en saisis pour lui asséner un énorme coup de crosse sur le crâne. Volsky expédié au pays des songes, je reportai mon attention sur Iourlov et l'animal qui s'acharnait sur lui. Les hurlements des bêtes et nos cris avaient réveillé les occupants du camp. Des lumières s'allumaient au fur et à mesure autour de nous. Côté évocation discrète, on ne pouvait faire pire ! Utiliser l'arme de Volsky pour mettre les loups en fuite n'ayant plus aucune importance, je tirai une première fois en l'air. J'espérai effrayer la bête qui s'était attaquée à l'étudiant. L'animal refusant de lâcher prise, je dus me résoudre à viser sa croupe. Malgré mes piètres talents de tireur, la balle l'atteignit à peu près à l'endroit voulu. Blessé, le loup libéra Iourlov, puis battit prudemment en retraite. C'était notre chance. Mais nous devons faire vite : des hommes commençaient déjà à quitter leurs quartiers.

— Allez ! On y va ! ordonnai-je tandis qu'Elsa avait la présence d'esprit de s'emparer de la carabine abandonnée par le premier garde.

D'un vif coup de menton, j'indiquai à mes partenaires la sortie du camp. Puis, happant l'étudiant par le bras, je l'aidai à se mettre en route. Le jeune homme grimaça de douleur chaque fois qu'il posait le pied au sol.

Mince ! Il boîte, songeai-je avec consternation. *Si on ne peut pas marcher plus vite, on court à l'échec...*

Heureusement, il n'en fut rien. L'épais cuir de ses bottes avait empêché les crocs d'entailler les chairs en profondeur et Iourlov retrouva rapidement une démarche presque normale.

Alors que nous nous fondions dans l'ombre des baraquements, des cris s'élevèrent dans notre dos. Les hommes de Korotaïev s'organisaient. Quatre coups de feu claquèrent. Aucun des tirs ne nous atteignit. Les occupants du camp se focalisaient probablement sur le sauvetage de leurs compagnons, mais franchement, je ne tenais pas à m'arrêter pour le vérifier. J'espérais surtout qu'ils ignoraient toujours notre fuite.

— Dépêchons-nous ! repris-je avec fermeté. Si ce n'est pas déjà fait, ils ne tarderont pas à découvrir notre fuite. Ils se lanceront forcément à nos trousses !

Nous progressâmes en silence et atteignîmes rapidement la clôture. Elsa examina la portion qui se trouvait à proximité d'elle et s'exclama :

— Par ici. J'ai repéré une brèche !

Moins de trois minutes après l'attaque des loups, nous nous enfoncions dans les profondeurs de la forêt.

CHAPITRE 26

— C'est quoi ce bordel ? éructa Korotaïev en toisant les trois hommes docilement alignés dans son bureau, la tête baissée. L'un de vous pourrait m'expliquer ? Y'a jamais eu un seul loup depuis que je me suis installé dans ce camp ! Et surtout, ne me dites pas que c'est le cadavre du gamin que vous avez buté l'autre jour qui les a attirés, hein ! Parce que si c'est le cas, c'est que vous n'êtes même pas foutus d'enterrer proprement un macchabée...

Oleg Volsky et ses deux comparses vouaient en cet instant une admiration silencieuse et sans borne au sol de la pièce. On aurait pu croire qu'ils comptaient chaque imperfection du plancher avant de décider d'une éventuelle rénovation. D'expérience, ils savaient qu'il était préférable de laisser passer l'orage sans moufter. L'attaque des loups les avait foutus dans une belle merde, lui et ses comparses, et c'était peu de le dire.

Réveillé comme tout le monde au beau milieu de la nuit, l'Ours enrageait depuis que les prisonniers avaient filé sous leur nez. Quel affront ! Volatilisés, ici, dans son QG ! Ce genre d'erreur monumentale allait se payer cher. Mais plus tard. Poings serrés, ravalant la haine qui l'étouffait pour cet incapable de Volsky, Korotaïev fusilla celui-ci du regard sans piper mot. L'important, pour le moment, était de reprendre le contrôle de la situation et de retrouver les fugitifs au plus vite. Il aurait tout le loisir de s'occuper de son adjoint ensuite.

— Vous allez me foutre la main sur eux vite fait, compris ? grogna enfin Korotaïev, l'œil plus mauvais qu'un Mike Tyson voyant passer une oreille à portée de dents. Ces types sont les seuls à savoir où sont planqués mes diamants ! Et j'ai pas l'intention de m'asseoir sur deux millions de dollars de pierres précieuses, vous m'entendez ?

L'Ours avait décidé de mettre ses hommes sous pression. Il frappa si violemment du poing sur son bureau pour appuyer ses propos que le coup fit vaciller un stylo qui s'y trouvait. Celui-ci roula jusqu'au bord du plateau et chuta, atterrissant avec un léger bruit sec au pied d'un des gardes.

Croyant bien faire, ce dernier se baissa, le récupéra et le reposa avec lenteur sur le bureau. Korotaïev s'en saisit avec une vivacité stupéfiante pour sa corpulence et, sans montrer la moindre émotion, le planta de toutes ses forces dans le dos de la main du garde médusé. Le pauvre type hurla de douleur sous le regard affolé de l'autre gardien. Volsky, que la torture avait fini par indifférer à force de la pratiquer, n'avait même pas bronché : il s'y était tellement attendu.

— Pigé ? Alors, bougez-vous le cul !

L'index pointé en direction de Volsky, Korotaïev ajouta d'un air menaçant :

— Quant à toi... Regarde-moi, Oleg ! Dernière chance ! Tu remets la main sur ces marioles et j'oublie ce qu'il vient de se produire. Sinon... Pas besoin de te faire un dessin, je crois. Ne me déçois pas.

S'il n'y avait eu les gémissements du garde dans la pièce, on aurait pu entendre la brise jouer en douceur avec les branches des pins au-dehors. Volsky leva la tête vers son chef et, en silence, hocha celle-ci avec sobriété. La tempête semblait passée.

— Et vire-moi cette pleureuse, merde ! grommela l'Ours en désignant l'homme avec le stylo fiché dans sa main ensanglantée.

Le pauvre bougre, plus blanc qu'une blouse d'infirmier à la sortie du lavage, les yeux rougis par les larmes, grimaçait de douleur. Comme par miracle, Volsky retrouva alors l'usage de la parole. Posément, il donna l'ordre à l'autre garde d'évacuer le blessé et les deux compères ne se firent pas prier pour quitter le bureau.

Demeuré seul avec son patron, Volsky se risqua à lui faire face :

— On... Enfin... Je vais trouver un moyen de les rattraper, affirma-t-il, une pointe d'appréhension perçant malgré lui dans sa voix. À pied, de nuit, ils n'iront pas loin. Le problème, pour le moment, c'est la forêt. Impossible de savoir la direction qu'ils ont prise...

Korotaïev fronça les sourcils tandis qu'il réfléchissait : où pouvaient-ils espérer aller ? La région est hostile et, surtout, elle leur est inconnue.

— À mon avis, ils vont longer la piste, poursuivit Volsky. Ils ne pourront pas faire autrement. S'enfoncer dans les bois, privés de repères, c'est trop dangereux : ils se perdraient à coup sûr...

— À moins que..., l'interrompit brusquement l'Ours.

L'homme marqua une pause pour s'accorder un moment de réflexion. Il avait eu une idée et soupesait le pour et contre de cette nouvelle option.

— On a au moins un gars qui connaît la région beaucoup mieux que nous, non ? déclara-t-il enfin.

Volsky réfléchit un instant et comprit. Il opina du chef.

— Parfait ! Alors, va le chercher et amène-le ici tout de suite.

Volsky s'était exécuté sans rechigner.

Alors que le soleil grimpait en douceur au-dessus de l'horizon, les trois individus réunis dans la pièce finirent par tomber d'accord. Si l'étudiant qui accompagnait le couple de scientifiques était d'origine évenke comme ses traits asiatiques le laissaient supposer, la logique leur commandait de surveiller la piste, mais aussi de ne surtout pas négliger les rives de la rivière la plus proche. Ils pourraient être tentés d'en descendre le cours pour rallier Vanavara. L'Ours ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en sortit une carte sommaire de la région. Il la déplia, l'étudia un instant, puis indiqua un point sur celle-ci :

— Suivez la piste d'abord, mais s'ils ne se montrent pas, attendez-les là. Ils devront forcément y passer pour rejoindre la ville. Ne les loupez pas.

— Ça ne risque pas. J'ai un compte personnel à régler avec ces enfoirés, grogna Volsky en massant la bosse qui ornait son crâne. Personne ne m'avait jamais fait des trucs pareils. J'ai l'intention de le leur faire payer très cher. Cette salope et son mec regretteront d'avoir vu le jour...

Volsky avait lui aussi la rancune tenace. Korotaïev souhaitait mettre à profit ce désir de vengeance avant de statuer sur l'avenir définitif de son

homme de main, mais il devait néanmoins veiller à réfréner ses ardeurs :

— Une fois que j’aurai obtenu ce qui m’intéresse, tu en feras ce que tu voudras, assura-t-il. Mais pas avant. Ils doivent d’abord me dire où sont mes diamants. C’est clair ? Alors, allez-y.

Volsky se contenta de hausser les épaules. Puis, il tourna les talons, suivi de près par son compère.

Les presser comme des citrons pour en tirer le maximum et éliminer ensuite les fruits pourris avant qu’ils ne contaminent les autres..., songea l’Ours avec cynisme tandis que les deux hommes quittaient la pièce.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27

Nord-est de Vanavara, 9 juillet 2011, 04 h 26.

Les premiers rayons du jour caressaient la cime des mélèzes. Nous étions en vie. En soi, c'était déjà une forme d'exploit. La faible luminosité offerte par la lune nous avait conduits si près de la catastrophe à maintes reprises... Les égratignures sur nos bras et nos jambes pouvaient témoigner de notre calvaire : impossible de faire le compte du nombre de fois où nous avons trébuché sur des racines dissimulées par les herbes au risque de nous rompre le cou !

Nous avons mis cap au nord dès le départ. Iourlov avait pris cette décision et, dès lors, nous n'avions cessé de nous enfoncer dans la forêt. La lassitude nous gagnait peu à peu. Lorsqu'une trouée apparut au milieu des arbres, Elsa flancha :

— Je n'en peux plus, Ludo, gémit-elle, courbée en deux, regard épuisé. On pourrait s'accorder une pause, non ? Juste un moment.

Toute la nuit, nous n'avions fait que marcher. Encore et encore. Pour mettre le plus de distance possible entre nous et les sbires de Korotaïev. Car j'avais la certitude que ce type nous traquerait. Jamais il n'abandonnerait si facilement ses diamants. Je devais cependant reconnaître qu'il devenait urgent de faire une halte si nous voulions parvenir à rejoindre la ville. Elsa avait les joues creusées. D'épais cernes noirs marquaient le pourtour de ses yeux et j'imaginai aisément que je ne devais guère avoir meilleure allure.

— Tu as raison, Elsa. On ne tiendra jamais jusqu'à Vanavara sans nous reposer. De toute manière, je pense qu'ils vont surtout nous chercher le long de la route. Il faudrait être fou pour s'aventurer dans les bois, vous ne croyez pas ? glissai-je avec malice dans l'espoir que cela remonterait son moral et celui de Iourlov.

Elsa fit d'abord mine de protester, soufflant une seconde tout en haussant les épaules. Puis elle secoua la tête avant de me décocher un léger sourire. Ma boutade avait fait mouche. Même le visage de Iourlov finit par

s'éclairer. L'étudiant n'avait pas ménagé sa peine et l'avantage de sa jeunesse ne l'avait mis à l'abri ni de la fatigue ni de la douleur. Avisant une souche presque plate, le jeune homme alla s'y asseoir et entreprit de masser son mollet endolori par la morsure du loup. Elsa le rejoignit. Elle posa la carabine au sol et se prit la tête entre les mains.

— On va y arriver, crois-moi ! assurai-je à ma compagne, m'agenouillant face à elle et effleurant sa cuisse.

— Bien sûr...

Elle se composa un visage moins triste et poursuivit :

— De toute façon, nous n'avons pas le choix, n'est-ce pas ? Il faudra bien que ça marche.

Elsa avait raison. Nous n'avions plus que trois options : rejoindre la rivière la plus proche pour rallier Vanavara en comptant sur la mémoire de Iourlov, retomber dans les griffes de Korotaïev ou nous perdre dans la taïga pour y mourir de faim, de froid ou dévorés par des animaux. Personnellement, la première option avait ma préférence. Allez savoir pourquoi...

Une pensée m'effleura l'esprit.

Les loups ! Nous auraient-ils suivis ?

Un peu nerveux, je jetai un regard circulaire à notre environnement et tendis l'oreille. Rien. Aucun bruit suspect ni l'ombre d'un mouvement aux alentours.

Elsa, qui avait deviné la raison de ma soudaine inquiétude, parut s'en amuser :

— Allons ! Ne t'en fais pas pour les loups. Jusqu'à présent, je n'en ai pas vu. Ni des ours, d'ailleurs.

Ben tiens ! Je les avais oubliés, ceux-là ! Ma main gauche se crispa sur la poignée du colt. Hors de question de le lâcher, désormais. Confiant, plus ou moins, inconscient, non !

— Quand même..., marmonnai-je au bout d'un moment. Mieux vaut rester sur nos gardes. Les loups nous ont permis de fuir, mais j'aimerais

éviter de les recroiser.

— En parlant d’eux... Que penses-tu qu’ils faisaient dans ce camp ?

Je m’étais posé la même question. J’avais mon idée, mais je préfèrai m’en référer à Iourlov à ce sujet. Il connaissait certainement mieux l’animal que nous. L’étudiant confirma mes soupçons :

— Oh ! C’est assez simple à comprendre, je crois. C’est l’été. Les loups chassent en prévision de l’hiver. J’imagine qu’ils ont suivi notre piste depuis le crash de l’avion. Les morts laissés dans notre sillage constituaient une aubaine... (Le regard du jeune homme se perdit un instant dans le vague à l’évocation de nos amis disparus. Il se reprit néanmoins et poursuivit.) Et puis il y a eu aussi ce sang frais... Celui des blessés. Des prédateurs comme eux le repèrent à des kilomètres. Animaux, hommes, ils s’en fichent. Ce qu’ils savent juste d’instinct, c’est qu’une blessure est synonyme de faiblesse, de proie facile à capturer.

Machinalement, mon attention se porta vers l’étudiant.

— Comment va ta jambe, d’ailleurs ? Pas trop douloureuse ?

Elsa leva aussitôt les yeux au ciel.

Quoi ? Pas très subtil ? Oui, bon, j’admets. Mais je ne lui avais pas non plus demandé s’il saignait ! Et puis, après tout, mon inquiétude se justifiait. S’il flanchait, notre voyage était voué à l’échec puisque lui seul connaissait la configuration des cours d’eau.

— Ça ira, Professeur, ne vous en faites pas. C’est sensible, mais je peux continuer.

— Tant mieux ! Euh... Quand penses-tu que l’on rejoindra la rivière ? Dans la journée ?

Le jeune homme fit la moue avant de répondre :

— Je l’espère. De mémoire, comme le réseau fluvial est plutôt dense par ici, nous devrions atteindre l’un des affluents de la Toungouska avant la nuit. En tout cas, nous devons tout faire pour cela.

— Pourquoi donc ? Pourquoi est-ce si important d’arriver avant la nuit ? relevai-je en fronçant les sourcils.

La voix de Iourlov trahissait une légère appréhension et, si nous avions vraisemblablement des hommes lancés à nos trousses, je doutais que ce fût la cause principale de ses craintes.

— Hé bien... Je pense d'abord à notre ravitaillement. On pourra capturer quelques poissons ou des grenouilles. Un repas ne sera pas un luxe pour poursuivre notre route.

Pas faux, songeai-je en avisant le visage éreinté d'Elsa.

Elle ne s'en était pas plainte, mais j'avais remarqué qu'elle s'était tenu le ventre à une ou deux reprises tandis que nous progressions dans la forêt. Quant à mon propre estomac, il commençait à se manifester de plus en plus bruyamment. Avec deux ou trois nuits fraîches en perspective et l'absence d'équipement pour les affronter, s'entêter à poursuivre à jeun pouvait nous coûter cher.

— Et puis, continua Iourlov, avec les animaux sauvages qui rôdent dans le coin, je préférerais n'avoir qu'un seul côté du bivouac à surveiller, si vous voyez ce que je veux dire...

Elsa se retourna pour faire face à l'étudiant, le dévisagea un instant en silence, puis reporta son attention vers moi. Il était clair qu'elle et moi partagions la même opinion en cet instant : ce jeune homme faisait preuve d'une étonnante sagesse pour son âge.

La pause, aussi bénéfique qu'elle fût, dura moins de dix minutes. Songez à un ours qui vous envisage comme son futur repas et je vous garantis que vous retrouvez illico la motivation nécessaire pour rallier au plus vite un lieu sûr ! Même lorsque vous vous sentez épuisé ! Évidemment, pour ne rien arranger, la pluie se remit à tomber en fin de journée. Iourlov, rompu aux intempéries de l'été sibérien, s'en accommoda. Sans fléchir et malgré les détours que le terrain boueux nous imposait, il continua de nous guider à travers bois. Sa propension à tenir sa carabine avec fermeté trahissait néanmoins l'inquiétude qui ne l'avait pas quitté depuis notre évasion.

Inquiétude que je partageais : tous mes sens en éveil, je fermai la marche avec la crainte permanente d’être suivis. Par deux fois, d’étranges bruits se firent d’ailleurs entendre dans notre voisinage et nous nous immobilisâmes instantanément. Heureusement, ce ne furent que de fausses alertes : des rennes sauvages qui croisèrent notre chemin et, surpris par notre présence, détalèrent pour se mettre à couvert. Mais plus que la peur d’une mauvaise rencontre animalière, c’était surtout celle de retomber dans les griffes des meurtriers de Richet et d’Obramov qui nous obnubilait.

— Méfiez-vous des pierres ! nous avertit soudain Iourlov. Elles affleurent par ici. Et la pluie les rend très glissantes.

Le terrain prit en effet un tour plus accidenté. L’eau, en ruisselant, faisait du moindre caillou placé sur notre route un traître potentiel. Malgré toutes nos précautions, Elsa n’échappa pas à l’un d’eux peu après l’avertissement de Iourlov. Posant le pied sur un rocher, elle dérapa et n’évita la chute que d’extrême justesse en se raccrochant à moi. À peine eut-elle retrouvé l’équilibre qu’elle nous interrogea :

— Vous entendez ?

Sa figure s’était subitement illuminée.

Je tendis l’oreille. Rien. Enfin rien d’autre que le bruit des branches mortes sur lesquelles mon pied venait de s’écraser. Iourlov fit de même et perçut le son qui avait intrigué ma compagne. Le visage radieux, il ne put contenir sa joie plus longtemps :

— La rivière ! On a réussi ! Elle est droit devant nous.

Encore un petit effort et nous pourrions souffler, songai-je alors naïvement tandis que je discernai enfin le murmure de l’eau.

Je me trompais lourdement pour le repos. Lorsque nous atteignîmes le cours d’eau, je dus me rendre à l’évidence : bivouaquer sur la berge n’allait pas être aussi facile que ce que j’avais imaginé. Le rivage se réduisait en effet à une bande de galets de moins de cinq mètres de large, encombrée de branchages et de troncs charriés par la fonte des neiges printanières.

Bye bye le repos, pestai-je intérieurement. *Il va falloir tout enlever pour aménager le camp.*

— OK... Allons-y pour le nettoyage, soupirai-je avec amertume. Tu m'aides, Elsa ?

Iourlov apprécia l'initiative, la saluant d'un signe de tête avant d'ajouter :

— Excellente idée, Professeur ! Profitez-en pour rassembler de petites branches. Cela nous permettra d'allumer un feu avant la tombée de la nuit. Ce sera indispensable, car, croyez-moi, au bord de l'eau, il fera très froid dans quelques heures. Sans compter qu'avec cette pluie, mieux vaudrait nous sécher pour ne pas finir malades...

Elsa, qui s'était contentée d'observer les lieux jusque-là, intervint :

— Je me demandais... On ne pourrait pas construire une cabane avec tout ce bois ?

L'étudiant esquissa un sourire.

— C'est exactement ce à quoi je pensais, répliqua-t-il. Essayez d'assembler des troncs pour former l'ossature d'un tipi. On les recouvrira ensuite de branches vertes. De cette façon, la chaleur restera à l'intérieur et nous serons protégés de l'humidité durant la nuit. Pendant que vous dresserez le camp, je vais voir si je peux nous trouver de la nourriture.

— Comment diable ? m'inquiétai-je. On ne peut pas chasser. Si des hommes sont à nos trousses, ils entendront les tirs et nous retrouveront !

La même crainte traversa le regard d'Elsa. L'étudiant nous rassura immédiatement.

— Chasser ? repartit-il, l'air taquin. Non. Mais j'espère que vous aimez le poisson. Mon grand-père ne m'a pas uniquement enseigné l'art de me repérer dans la taïga, il m'a aussi appris deux ou trois choses pour les piéger. Souhaitez-moi bonne chance et je vous retrouve ici dans une heure ou deux avec le dîner, d'accord ?

La réponse fusa sous la forme de deux pouces levés au quart de tour.

La perspective d'un repas me plaisait. Celle du poisson beaucoup moins. Les poissons ne m'aiment pas. Pourquoi ? Aucune idée. Une vie antérieure conflictuelle avec eux, peut-être ? En tout cas, les faits parlent d'eux-mêmes : ces bestioles veulent ma mort. Je dois détenir le record du monde du

nombre d'arêtes trouvées au centimètre carré ! Ceci dit, faute de grives... J'avais le ventre trop creux pour faire le difficile. J'allais simplement devoir me méfier une fois de plus.

Elsa et moi passâmes les deux heures suivantes à collecter, puis assembler des troncs et des branchages. Sitting Bull aurait objecté que nous étions de piètres constructeurs, mais nous n'étions pas peu fiers de notre œuvre pour autant. Le tipi tenait debout — un miracle — et, grand luxe, j'avais aménagé en son centre un foyer entouré de galets pour contenir les flammes.

Nous étions assis depuis une dizaine de minutes sous notre abri, lorsque nous entendîmes des branches craquer à quelques pas de nous. Mon cœur s'emballa. Apeuré, je sortis le colt de ma poche et visai l'entrée, prêt à faire feu si un inconnu surgissait. Heureusement, il ne s'agissait que de Iourlov.

— Ho ! Du calme, Professeur ! Ce n'est que moi. Le poisson est déjà mort, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. (Il agita, façon breloque, deux gros gardons argentés qu'il tenait dans sa main droite.) Notre repas ! Mais... vous n'avez pas allumé le feu ?

— C'est à dire...

— Que vous ne savez pas le faire ! fit Iourlov, dévoilant des dents blanches à rendre vert de jalousie les mannequins des publicités pour dentifrice.

Je haussai les épaules, la mine contrite. On peut parfaitement voyager à l'autre bout du monde avec la régularité d'une montre suisse sans savoir comment allumer un feu lorsque l'on n'a ni briquet ni allumettes. Quand je pars en Afrique pour mes recherches, je me débrouille pour avoir ce type de matériel à portée de mains.

— Pas grave. Je vais vous montrer comment procéder.

Iourlov sortit du tipi, s'éloigna de la rivière, puis se baissa au pied d'un sapin. Il y ramassa une poignée d'herbes desséchées et en profita pour récupérer de vieilles épines de pin. Il repéra également deux petites branches mortes. Il s'en saisit, les examina avec attention et glissa la plus courbe des deux dans sa poche arrière. J'observai son manège avec intérêt

même si cela me semblait plutôt étrange. Enfin, il dénicha un bout de souche sèche et dure. Satisfait, il réintégra notre abri avec ses trouvailles.

— Vous avez un couteau, m’interrogea-t-il avant de se raviser. Oh... non, bien sûr. Tant pis. Je vais me débrouiller autrement.

Il jeta un regard rapide autour de lui, avisa un caillou et s’en saisit. Il lorgna ensuite mes chaussures, le front plissé, comme s’il cherchait à se rappeler quelque chose.

Qu’est-ce qu’elles peuvent bien avoir de si intéressant ? pensai-je en commençant à douter de lui faire confiance.

— Je peux vous emprunter un lacet ? finit-il par demander.

— Euh... Oui. Pourquoi ?

Ses traits s’illuminèrent. On aurait dit un gamin nous réservant une surprise qui anticipe déjà de voir nos têtes ébahies.

— Pour construire une perceuse manuelle. Donnez-le-moi, s’il vous plaît. Vous allez comprendre.

Je m’exécutai et lui tendis mon lacet. Elsa paraissait encore plus dubitative que moi, mais, curiosité scientifique oblige, nous ne pouvions qu’être captivés par l’expérience.

Iourlov cala la souche sous sa botte droite. Il sortit la branche courbe de sa poche, puis y noua les deux extrémités du lacet afin d’en faire une sorte d’arc miniature. Il se saisit ensuite de l’autre petite branche de pin et enroula la lanière autour d’elle. Fier du résultat, il examina la souche, repéra une aspérité et y plaça la pointe de son bâton. Protégeant la paume de sa main avec la pierre, il appuya fortement avec le caillou sur la tige de bois. Dans le même temps, il actionna l’arc avec un vif mouvement de va-et-vient. Le bâton se mit à tourner sur lui-même très rapidement. Iourlov ajouta ensuite quelques épines de pin et poursuivit. Un peu de fumée apparut. Il insista jusqu’à ce que des minuscules braises finissent par se former.

J’avais du mal à le croire, mais Iourlov était sur le point de réussir à faire du feu.

Il déposa les fines braises sur un lit d'herbes sèches, puis referma délicatement l'ensemble sur lui-même. Il souffla en douceur dessus et, très vite, les éclats rougeoyants des brindilles qui se consumaient s'animèrent. Il ne lui resta plus qu'à placer le tout sous les branches mortes disposées dans le foyer.

— Waouh ! m'exclamai-je quand le bois commença à brûler.

— Un autre truc que grand-père m'a enseigné.

Eh bien, moi, des grands-pères comme celui-là, j'en voudrais tous les jours ! Une question me taraudait néanmoins depuis que les flammes léchaient le cercle de pierres :

— Vous croyez qu'il est prudent de faire du feu ? Nos poursuivants pourraient apercevoir les braises et la fumée.

Elsa, trop heureuse de bénéficier d'un peu de chaleur, me décocha un regard réprobateur avant d'ironiser :

— Vraiment ? Tu es sérieux, là ? Tu as bien regardé autour de nous ? Avec l'épais rideau de branches de la cabane, je doute que quiconque puisse voir des flammes et tu le sais très bien. Quant à la fumée... Il fait nuit maintenant ! Personne ne la remarquera. Surtout ici, au milieu de nulle part !

Iourlov se tut, mais je devinai aisément qu'il pensait la même chose.

— Évidemment..., concédai-je après une courte hésitation. Tu as raison. On ne devrait pas s'en faire pour cela. Bon, dans ce cas, que diriez-vous de nous mettre bientôt à table ? Autant prendre des forces et nous reposer. Il nous reste encore du chemin à parcourir jusqu'à la ville.

Iourlov ne se fit pas prier pour aller vider ses prises et les fit cuire. Mieux, comme ses ancêtres le lui avaient appris, il nous confectionna des assiettes de fortune à partir d'écorces d'arbres. Rustique mais pratique. Comme prévu, le poisson tenta une fois de plus de m'assassiner, mais je repérai l'arête fatale avant qu'elle ne m'atteigne et nous passâmes une soirée qui, en d'autres circonstances, aurait été excellente.

CHAPITRE 28

Krasnoïarsk, 6 juillet 2011.

Pour la plus grande contrariété du commandant Baskovitch et de ses supérieurs, l'enquête piétinait. Passées au crible, les deux scènes de crime, celle de la Maison des Officiers et celle du local de Vanavara, avaient refusé de livrer la moindre empreinte, le plus infime secret. Les auteurs des attentats restaient désespérément impunis. Les revendications faites au nom des Évenk reliaient les deux actions, mais c'était tout ce dont ils disposaient. La piste Goloubev s'était, comme prévu, révélée sans fondement après son interrogatoire : la mairie et sa femme avaient confirmé ses déclarations. Impossible de le tenir pour responsable des attentats. Sentant par ailleurs que son soutien trop marqué aux Évenks pourrait lui attirer les foudres des autorités, il avait pris soin d'effacer certains écrits sur le web et d'afficher moins ostensiblement ses opinions, évitant désormais toute référence au Front Populaire de Libération Évenk dans ses billets. Quant à ce Nikouline que Goloubev avait suggéré, son nom n'avait abouti qu'à un nouveau fiasco presque aussitôt. Nikouline avait effectivement reçu la copie de la lettre révélant l'existence du goulag, mais c'était un scientifique que seules ses recherches géologiques intéressaient. Il était aussi loin des mouvances révolutionnaires évenkes que l'était la galaxie d'Andromède de la Terre : à des années-lumière ! Tout ce que la lettre avait déclenché chez l'universitaire, c'était la mise en place d'une expédition internationale pour localiser enfin l'endroit de la chute du bolide de la Toungouska.

Baskovitch, accoudé au comptoir du bar, consulta sa montre et réalisa que cette expédition franco-russe devait être en cours. Il secoua mollement la tête de dépit, puis leva l'index pour commander un autre verre de vodka. Le deuxième, ou le troisième. Il avait déjà perdu le compte. L'officier avait pris cette habitude depuis quelque temps. Un rituel rodé désormais. Chaque fin de journée, à l'issue de son service, il éprouvait le besoin de passer par ce rade où personne, à part Youri, le barman, ne le connaissait. Deux heures de solitude à oublier avant de regagner son minuscule appartement. Enfin...

Oublier n'était sans doute pas le meilleur terme. Tous les soirs ou presque, Baskovitch rembobinait le film de sa vie et se le repassait mentalement. Des succès initiaux à Moscou, dans sa vie personnelle comme professionnelle, jusqu'à la disgrâce qui suivit l'attentat tchéchène de la gare de Iaroslavl. La rétrogradation administrative, puis la spirale des déconvenues conduisant à sa rupture avec Svetlana. Svetlana... Belle, intelligente. Un oiseau de paradis apprivoisé lors d'une de ces soirées mondaines moscovites qu'il aimait fréquenter quand sa carrière décollait. Trop belle, trop intelligente pour survivre à l'exil et à sa déchéance. Svetlana avait essayé. Mais il y a l'amour, le vrai, celui qui se fout de tout, des autres, des lieux, des conditions, des opinions. Celui qui se suffit à lui-même, sans mensonges ou faux-semblants, qui traverse les joies comme les peines en tanguant quelques fois, mais qui garde le cap. Cette envie d'être ensemble, d'être deux, unis par des liens indéfectibles. Mais, parfois, les liens s'usent contre les écueils de la vie, se distendent jusqu'à la cassure. Le mensonge revêt les atours de l'amour, mais n'en a pas l'essence. Svetlana et lui l'avaient vécu, ce mensonge. Le bel oiseau s'était éloigné au rythme d'une rancœur grandissante jusqu'à reprendre son vol.

Baskovitch souleva son verre plein et le vida d'un trait avant de le reposer bruyamment sur le comptoir. Youri lui décocha un regard réprobateur. L'officier ne s'en rendit même pas compte, absorbé qu'il était par ses pensées.

Mais qu'est-ce que j'ai bien pu rater ? fulmina-t-il intérieurement. *Bon dieu, j'étais doué pour ce métier... Non. Je suis doué, bordel ! Moscou, c'était une erreur. Juste une erreur, la seule. Dire que je misais tellement sur la traque de l'argent après l'échec des pistes Goloubev et Nikouline...*

Baskovitch avait eu cette intuition dès le voyage de retour de Vanavara, après le second attentat. Il devait être là, le point faible de l'organisation évenke. Le commandant savait pertinemment qu'un mouvement terroriste exige des fonds. Beaucoup de fonds. Et qui en aurait suffisamment ? Quelqu'un qui tirerait sa fortune des ressources locales, par exemple. Qui souhaiterait voir les siens reprendre le contrôle complet de celles-ci. Dès lors, lister les richesses de cette Sibérie déserte, puis toutes les industries qui en dépendaient, s'imposèrent comme des évidences. Le commandant en fit

rapidement le tour : mines d'aluminium, exploitations forestières et mines de diamants. Plutôt simple au demeurant. Baskovitch et ses adjoints s'intéressèrent en premier lieu aux mines d'aluminium. Piste sans intérêt. Comment détourner et écouler une telle marchandise ? L'État avait le monopole de ce métal et rien ne permettait de penser que quelqu'un en tirait avantage pour son compte personnel. Les forêts et les scieries ? Nombreuses, rentables financièrement parlant, mais pas suffisamment pour pourvoir aux besoins d'un mouvement terroriste. Restaient les mines de diamants. Pratique, et très juteux comme business. Du moins si l'on sait à qui revendre les pierres. Mais là encore, il y avait un hic de taille. Encore et toujours l'État. Les gisements lui appartenaient. Baskovitch creusa néanmoins. Il établit une liste des personnes les plus fortunées de la région avec l'origine de leur argent. C'est ainsi qu'un certain Maksim Korotaïev était tombé dans leur collimateur. Le type brassait de grosses sommes. Trop pour un simple fabricant de meubles. Le commandant suivit son instinct de limier et soupçonna d'autres activités. Argent sale et trafics divers émergèrent assez vite de leur enquête. Alors pourquoi pas un commerce illicite de diamants. Ce gars avait certainement les moyens d'en détourner quelques-uns, tout comme il possédait les contacts nécessaires pour les écouler pour son compte. Le problème, c'était son profil. S'il avait bien celui du caïd, Korotaïev n'avait strictement rien d'un activiste épris d'une cause telle que celle des Évenks. À moins... À moins que cela lui permette d'établir un peu plus son empire. Après tout, Baskovitch était bien placé pour savoir que les terroristes font souvent leur lit dans celui de la pègre. Tout ce qu'il manquait au commandant et à son équipe depuis des semaines, c'étaient les preuves d'un trafic de pierres précieuses pour aller plus loin. L'officier avait, par conséquent, fait surveiller et mettre sur écoute Korotaïev dans l'idée de le prendre en flagrant délit. Avec un type de son envergure, une arrestation basée sur de vulgaires soupçons aurait conduit à un nouvel échec. Leur cible s'en serait sortie en quelques heures. Inutile d'espérer approcher de près l'Ours de Krasnoïarsk — c'était le surnom qui circulait sur son compte — sans s'attirer les foudres de nombreuses personnes. L'homme disposait apparemment d'un puissant réseau. Des appuis bien huilés, grassement payés pour fermer les yeux sur ses activités. Korotaïev pouvait acheter autant de témoins qu'il le désirait, dégoter une flopée d'avocats véreux et, peut-être, soudoyer des juges ! Baskovitch y

avait cru jusqu'au bout, à cette piste : l'homme était même parti du côté de Vanavara depuis quelques jours. Sauf que c'était pour ses affaires légales. Le type avait l'habitude de se rendre dans la région pour acquérir du bois. Le commandant allait devoir se faire encore une raison : en dehors d'allées venues d'individus plutôt louches dans les locaux de l'entreprise, leur surveillance avait échoué. Il n'existait aucune preuve de lien entre Korotaïev et les autonomistes. Quant aux écoutes téléphoniques, rien n'avait filtré de ce côté-là non plus. S'il dirigeait des affaires illégales, Korotaïev le faisait à l'ancienne, par messages écrits ou oraux. Impossible à tracer sans intervenir.

Et merde... Ça ne donnera rien ! pesta le commandant en réfléchissant à l'impasse vers laquelle s'orientait l'enquête. *On perd notre temps avec cet homme.*

Il avisa le verre vide posé devant lui, puis lança un regard las à sa montre.

C'est décidé. Je vais arrêter les frais. Demain soir, après la réunion hebdomadaire avec le Gouverneur, je donnerai l'ordre de laisser tomber Korotaïev. Je transmettrai ce que l'on a appris sur lui à la police locale et, s'il y a encore quelqu'un d'intègre dans ce Kraï, des policiers s'en occuperont. Et nous, on reprendra tout depuis le début. J'y passerai le temps qu'il faudra, mais je bouclerai ces enfoirés d'autonomistes !

Baskovitch glissa trois billets de deux cents roubles sous son verre, et d'un geste lent de la main, fit signe au barman qu'il pouvait encaisser les consommations. Sans attendre la monnaie, il revêtit son manteau, remonta son col puis sortit.

CHAPITRE 29

Nord-est de Vanavara, nuit du 9 au 10 juillet 2011.

— Tu dors ? chuchota Elsa qui en profita pour se blottir contre moi.

— Hein... Quoi ? répondis-je en ouvrant péniblement les yeux.

D'un petit mouvement du menton, Elsa désigna Iourlov. Assis en tailleur à l'entrée du tipi improvisé, la carabine posée entre ses jambes, l'étudiant avait insisté pour tenir le premier tour de garde. Il avait cependant fini par piquer du nez. Malgré les braises rougeoyantes, la fraîcheur de la nuit et la tension accumulée mettaient nos organismes à si rude épreuve que l'épuisement nous guettait.

— Tu crois vraiment qu'on a une chance de s'en tirer ? reprit-elle tout bas.

— Bien sûr ! Regarde tout ce que nous avons déjà accompli. (Je m'allongeai sur le dos pour mieux la voir.) On a réussi à nous échapper, nous avons mangé, on est à l'abri de la pluie et du froid. Pourquoi ne parviendrions-nous pas à rejoindre Vanavara ?

— Tu as raison. C'est juste que... Oh, laisse tomber. J'ai seulement légèrement mal au cœur. Ça va passer.

— Tu es sûre ? Si tu as froid, rapproche-toi encore. Je te réchaufferai, proposai-je.

Elle me renvoya un bref sourire.

— Tu n'en profiterais pas ?

— Enfin ! Je suis un gentleman ! répliquai-je en feignant de me sentir offensé. Mais tu es certaine que tu vas bien ? Je m'inquiète un peu...

Depuis notre arrivée en Sibérie, Elsa n'avait jamais paru très en forme. Au début, j'avais mis cela sur sa crainte d'abandonner un temps son laboratoire, et puis il y avait eu l'enchaînement des événements. Pourtant, je pressentais qu'il y avait peut-être une autre explication. Si elle commençait

à se plaindre, c'est que quelque chose la tourmentait. Et pas uniquement la perte de nos amis. Elle voulut cependant se montrer rassurante.

— Ce n'est rien, ne t'en fais pas. C'est... seulement que j'ai hâte de rentrer. Je me sens épuisée. Tous ces morts... C'est tellement irréel ce qu'il nous arrive.

Mains croisées au-dessus de ma tête, j'acquiesçai en silence. Elle posa sa joue contre ma poitrine et poursuivit :

— J'ai l'impression de ne jamais sortir de ce cauchemar, tu sais. Parfois, je me dis que ce n'est pas vrai, que Simon, Nikouline et les autres sont toujours vivants. Et puis je les revois. Je... je revois l'avion qui s'écrase, les cadavres, l'embuscade... J'entends les cris d'Obramov aux mains de ces salauds. Mon Dieu ! Tu parles d'une expédition...

Sa respiration s'accéléra. Son pouls aussi. Je passai mon bras gauche autour d'elle et laissai mes doigts glisser avec délicatesse entre ses cheveux. Si je ne la connaissais pas si bien, j'aurais juré qu'elle allait craquer. Mais je la savais forte. J'espérais qu'elle surmonterait l'épreuve en la réconfortant un peu. Je lui caressai la joue, puis déposai un baiser sur son front. J'aurais voulu l'embrasser, mais j'avais trop peur de lui faire mal en mettant mes lèvres sur sa bouche meurtrie.

— Je t'aime, Elsa, murmurai-je. J'ai envie de vivre avec toi. Et ce ne sont pas des hommes comme Korotaïev ni qui se soit d'autre qui m'en empêcheront. On va se sortir de là, quitter la Russie et reprendre notre vie, à Paris ou chez toi.

Une soudaine lueur d'intérêt s'alluma dans son regard.

— Tu es vraiment sérieux ? Pour Marseille, je veux dire.

C'était la première fois que je lui avouais être prêt à retourner dans la ville qui avait vu la naissance de notre histoire. Après tout, désormais, tout devenait possible. Mon laboratoire pouvait fonctionner sans ma présence au quotidien. Je passais la majorité de mon existence à écrire des articles, rédiger des rapports d'activité, évaluer des collègues et quémander de l'argent pour réaliser mes fouilles. Pourquoi ne pas le faire de chez elle ? On peut programmer des téléconférences. Les e-mails, le téléphone et le

train existent. Trois heures trente de TGV et Paris n'est plus que la banlieue de Marseille. Je me pris à rêver avec elle d'une vie de famille là-bas, d'une maison à quelques encablures des plages. De nos enfants qui y joueraient un jour.

— Oui. Si c'est le mieux pour nous. Si c'est ce que tu veux vraiment.

Elle me fixa intensément de ses yeux verts, cherchant à savoir si j'essayais juste de la rassurer. Mais j'étais sincère.

— Ce qui est dit est dit. Tu ne reviendras pas là-dessus, d'accord ?

— Promis. Et pour notre prochaine destination de vacances, tu la choisiras toi-même, m'empressai-je d'ajouter avec malice, ce qu'elle ne manqua pas d'accueillir d'une légère tape sur mon ventre.

— Gros malin ! Tu ne peux pas rester sérieux deux minutes... En tout cas, je suis contente, murmura-t-elle. Contente que tu sois là.

Elsa ferma alors les yeux et se laissa enfin aller.

CHAPITRE 30

Je me suis réveillé en sursaut. La carabine avait glissé jusqu'à terre, heurtant bruyamment celle-ci. J'étais si las. Je faisais le maximum pour combattre la fatigue, mais même le vacarme de la rivière ne parvenait pas à me maintenir éveillé.

— Ça va ? m'interrogea Iourlov très doucement pour préserver le sommeil d'Elsa.

La chute de l'arme l'avait alerté. Somnolent, le jeune homme luttait pour rester aux aguets à l'issue de son tour de garde. Peut-être n'avait-il pas confiance en ma capacité à nous défendre si des bêtes sauvages décidaient de nous attaquer...

— Oui... Pas de problème. Je... suis juste fatigué, mais ça ira, assurai-je la bouche pâteuse. Le jour n'est toujours pas levé. Essaie de te reposer encore. Nous aurons besoin de toi pour nous guider tout à l'heure.

Franchement, j'aurais pu engloutir un baril de café fort à ce moment-là. Ou même deux, si j'en avais eu la possibilité. Mais, entre deux bâillements, j'allais devoir me contenter d'une bonne vieille claque sur la joue pour garder les paupières ouvertes. Iourlov leva le pouce en silence et se rallongea, dos au foyer. Les braises y mouraient en douceur sur leur lit de cendres. Je posai deux branches sèches sur les derniers charbons rougeoyants. Accroupi, les mains tendues au-dessus de l'âtre pour me réchauffer, je soufflai jusqu'à ce que le feu reprenne vie. Tandis que, sur les parois de notre abri, mon ombre s'animait au rythme des flammes, je revis Richet et les siens en pensée. Comment leur annoncer le drame à notre retour ? Trouverai-je les mots pour dire à Patricia que Simon ne la serrerait jamais plus contre son cœur ? Comment lui expliquer que ce foutu changement climatique qu'on accélère à coup de voitures et d'usines polluantes avait causé sa mort ? Qu'à cause des températures toujours plus élevées chaque année, un trou béant dans la piste nous avait ralenti, facilitant l'assassinat de son mari. Et sa fille... Comment faire comprendre à une enfant que son père ne reviendrait plus, ne l'embrasserait plus ?

Qu'elle devrait grandir sans lui. Je me mis à songer à l'effet papillon. À la poésie d'un anodin battement d'ailes au bout du monde qui peut se muer petit à petit en un cataclysme précipitant le reste de l'univers dans un chaos absolu. Rien ne me semblait plus tristement réel en cette nuit-là. De l'avion qui surgit dans l'azur vide et tombe au milieu de nulle part, de la précieuse cargaison qu'on n'aurait jamais dû trouver jusqu'à cette succession de drames... J'étais habité par un sentiment d'impuissance à n'être que des pions manipulés par des joueurs invisibles qui s'amuse à nous voir souffrir. Je coulai un regard amoureux vers Elsa pour me rassurer. Étendue sur le flanc, endormie, sa poitrine se soulevait régulièrement. Et dire qu'avant de venir ici, je souhaitais avoir un enfant avec elle. Mais maintenant... Je n'en étais plus sûr. Pourquoi projeter un être innocent dans l'absurdité d'un monde qui court à sa perte plus vite qu'un fou se ruant vers le bord de la falaise avec la certitude de s'en sortir, un monde qui se fiche allègrement de la nature et de son fragile équilibre ? Pourquoi le lancer dans un univers perverti par le pouvoir et l'avidité, rempli d'assassins déterminés à amonceler des trésors qui ne les protégeront jamais de la mort...

Au bout d'un moment, je finis par secouer la tête, comme si ce simple mouvement pouvait suffire à chasser mes pensées funestes.

Reprends-toi, m'encourageai-je en silence, les yeux rivés sur ma compagne. Arrête de te laisser aller. Pense d'abord à nous. Elsa est là, elle va bien.

Au même instant, elle ouvrit les paupières. Nos regards se croisèrent et elle me tendit la main.

Ces salauds n'auront pas notre amour. Jamais, me dis-je en la saisissant tendrement.

CHAPITRE 31

Nord-est de Vanavara, 10 juillet 2011 , 05 h 46.

Le jour s'était levé vers cinq heures moins le quart. Un voile de brume s'étiolait lentement au-dessus des eaux vives alors que je passai la tête hors du tipi. Devant moi, les galets sombres veinés de blanc du rivage luisaient d'humidité sous un ciel plombé. Une bourrasque froide m'accueillit aussitôt. Été oui, sibérien assurément. J'hésitai à rester quelques minutes supplémentaires à la chaleur que le feu moribond entretenait sous les branchages, mais l'urgence de notre situation m'en empêcha. Nous devons profiter au maximum du jour pour avancer.

Je retournai près d'Elsa et déposai en douceur un baiser sur son front. Elle s'étira, puis grommela :

— Hum... Laisse-moi dormir encore un peu, s'il te plaît...

— Plus tard, ma chérie, répondis-je d'une voix désolée. On doit partir. Il fait déjà jour.

— Pff..., souffla-t-elle en se frottant les yeux. Tu me le revaudras...

Tandis qu'Elsa se levait, je me rapprochais de Iourlov. Je m'apprêtais à appuyer timidement sur son épaule pour le réveiller, mais je n'en eus pas le temps. Surpris par mon ombre, l'étudiant se redressa d'un bond, poings dressés, prêt à frapper.

— Hé ! Doucement ! dis-je en me reculant aussitôt, mains en l'air. Ce n'est que moi ! Tout va bien.

— Ah... Pardon. J'ai... j'ai cru qu'ils nous avaient retrouvés.

— Non. Il n'y a personne. Mais on doit lever le camp. Il fait jour depuis un moment maintenant.

— Quel temps fait-il ? me questionna-t-il soudain, la voix empreinte d'inquiétude.

— Euh... assez gris. Et il y a un léger brouillard. Pourquoi ?

Soulagé, Iourlov respira un grand coup.

— Ouf... Je préfère. Un temps clair aurait pu permettre à nos poursuivants d'apercevoir la fumée. Mais puisque le jour est levé, mieux vaut prendre quelques précautions quand même.

Le jeune homme s'approcha du foyer, puis balaya les braises de sa botte. Il recouvrit ensuite ce qu'il restait de cendres d'un mélange de terre et de galets. Bien vu. J'avais oublié ce détail. Trop heureux qu'il fasse à nouveau clair, j'avais occulté le danger que notre feu pouvait représenter par beau temps. Satisfait du résultat, il se retourna enfin vers Elsa et moi et demanda :

— Parés à marcher ? Le voyage risque d'être encore long et difficile aujourd'hui.

Elsa me fixa une seconde avant de lui répondre pour nous deux.

— Parés ! Un brin de toilette dans la rivière, si tu permets et on lève le camp à ton signal.

Le brin de toilette suggéré par Elsa fut des plus rapides. Pas question d'entrer dans l'eau. Mettre un orteil relevait déjà du défi : elle était si gelée que je crûs voir flotter quelques glaçons dans le courant. Iourlov et Elsa ne se montrèrent pas plus téméraires, limitant aussi le lavage au strict minimum. Une fois le débarbouillage effectué, nous dispersâmes les branches de notre abri pour faire disparaître toute trace de notre bivouac. Je doutai que la bande de psychopathes à la solde de Korotaïev nous tombe dessus par hasard, mais bon, vu le déroulé catastrophique de notre périple, autant ne pas miser sur la chance pour nous en sortir.

Nous reprîmes la route en longeant le cours d'eau durant cinq ou six heures. La faune locale semblait nous fuir comme la peste : aucun ours ne croisa notre chemin ni aucune autre bête à poil d'ailleurs. Toutefois, au loin, des hurlements de loups s'élevèrent à plusieurs reprises.

— Tu penses qu'ils suivent notre trace ? s'inquiéta brusquement Elsa en entendant l'un d'eux.

— Les loups ? Franchement, j'en serai surpris. S'ils nous avaient pris en chasse, ils nous seraient sûrement tombés dessus la nuit dernière. Et ils n'oseront jamais nous affronter en plein jour...

— Oui, mais la nuit prochaine..., me coupa-t-elle. Si nous sommes encore dans ces bois, ils pourraient essayer.

— Hé ! Ne crains rien, Elsa. Ils pourraient, mais ils ne le feront pas. Si on n'atteint pas Vanavara ce soir, on construira une autre cabane, on allumera un nouveau feu et cela les éloignera comme hier. Ne t'en fais pas pour cela.

— Bon, je ne voudrais pas vous embêter tous les deux, mais vous papotez pour ne rien dire comme des vieux ou vous avancez ? nous lança Iourlov d'un air taquin.

Son trait d'humour suffit à illuminer ma matinée. Si l'étudiant avait de nouveau le moral, c'était qu'il pressentait que notre pari de rallier sains et saufs la ville allait réussir. Elsa, qui en avait déduit la même chose, retrouva du coup son entrain naturel.

Ignorants si Korotaïev et les siens étaient à nos trousses, nous évitions de nous exposer aux regards. Nous longions donc la rivière, à l'abri du couvert de la pinède. Malgré notre bonne volonté, ni Elsa ni moi n'avions cependant l'habitude de marcher sur des terrains aussi accidentés. Traverser des bourbiers, enjamber des dizaines de branches ou contourner des souches plus glissantes que des plaques de verglas nous empêchaient de progresser à plus de trois ou quatre kilomètres par heure. La faim et la soif vinrent vite s'ajouter à ces difficultés, tant et si bien que suivre le rythme imposé par Iourlov s'avéra de plus en plus ardu à mesure que le jour avançait. Notre guide avait l'avantage de sa jeunesse !

— Sergueï ? Quand penses-tu que nous arriverons en ville ? demandai-je lors d'une pause méritée, non sans avoir avalé auparavant une gorgée d'eau glacée.

J'avais estimé que le camp où nous avons été séquestrés devait se situer à une soixantaine de kilomètres de Vanavara à vol d'oiseau, mais les méandres nous contraignaient à de nombreux détours.

Il s'assit en tailleur à mes côtés, réfléchit un moment, puis se lança :

— Sur ce terrain, on parcourt au maximum vingt-cinq kilomètres en une journée. (Il fit la moue comme si, d'un coup, la distance lui semblait dérisoire.) On a donc dû faire un peu plus de la moitié du trajet maintenant. Il nous faudra par conséquent au minimum un jour de marche

supplémentaire. Vous voyez le fleuve ? Vous avez remarqué qu'il s'élargit de plus en plus ? C'est bon signe, mais nous sommes très loin de la taille qu'il atteint au niveau de Vanavara.

Elsa détourna un instant le regard en direction des eaux bleues qui filaient vers le sud pour disparaître sous un opaque rideau de mélèzes. Le lit de la rivière s'était effectivement agrandi depuis notre bivouac. Je devais cependant admettre que Iourlov avait raison : la Toungouska Pierreuse qui serpentait dans cette zone était encore calme et étroite.

— Bien ! Il est temps de nous remettre en route, reprit l'étudiant. Vous êtes certains que vous tiendrez le coup ? Ça n'a pas l'air d'aller très fort, Elsa.

— Si, si. Je suis juste un peu nauséuse par moment. Sûrement parce qu'on marche le ventre vide...

Elsa avait blêmi au fil du jour. J'espérais qu'elle n'était pas tombée malade à cause des nuits passées en pleine nature. Ses paroles ne me rassurèrent qu'à moitié, mais je m'abstins de le montrer à Iourlov. Tant qu'il se sentait apte à nous guider, je préfèrai ne pas semer le doute quant à nos capacités à réussir cette entreprise.

— Parfait. Dans ce cas, allons-y tant qu'il ne pleut pas. Nous ferons une nouvelle halte vers... (il consulta rapidement sa montre) dix-sept heures. Puis, nous repartirons pour deux heures de plus avant de nous installer pour la nuit.

Sur ces mots, Iourlov se redressa avec vivacité. Il empoigna la carabine et reprit sa marche. Cinq pas derrière lui, le colt de Volsky glissé à la taille dans mon dos, je m'approchai de ma compagne et l'encourageai discrètement :

— Elsa, on a fait le bon choix en nous évadant. Tu as vu ce qu'ils ont fait aux autres. Ils nous auraient tués si nous étions restés dans ce camp. Dans deux jours au plus, nous serons tirés d'affaire. On ira trouver Sasha Obramov et la police... On leur expliquera tout et on pourra tourner la page de cette histoire de dingues. Nous rentrerons chez nous.

— Bon sang, Ludovic ! trancha-t-elle d'un air irrité. Tu es vraiment aussi naïf ? Tu crois sincèrement à ce que tu dis ?

Elle inspira profondément et le front baissé, secouant la tête pour appuyer son propos, elle poursuivit :

— Tu penses que nous allons arriver en ville comme cela, sans encombre ? Que les sauvages qui nous ont capturés ne nous y rechercheront pas ? Tu ferais quoi à leur place, hein ? Tu nous y attendrais, non ? On ne peut que retourner là-bas si l'on veut survivre. Et ils le savent très bien...

Elsa voyait juste. Rallier Vanavara, c'était s'apprêter à se jeter dans la gueule du loup. Et celui-là ne ferait pas de quartier. Malgré le coup encaissé, j'essayai de lui remonter le moral.

— Hé ! C'est toi l'optimiste ! rétorquai-je. En Argentine, quand je me suis retrouvé aux prises avec des schizophrènes, tu m'as dit de ne jamais baisser les bras. Qu'il y avait toujours un moyen pour s'en sortir ! Je t'ai fait confiance et je ne suis pas trompé. Tu as trouvé la solution et j'ai survécu. Ici, ce sera pareil. Chaque chose en son temps, d'accord ? Nous aviserons lorsque nous serons en vue de Vanavara.

— Oui... Tu as peut-être raison, Ludo, finit-elle par admettre. Je suis juste fatiguée... Bon, autant ne pas nous éterniser dans le coin.

— Voilà ! C'est ce tout que j'espérais t'entendre dire. Allez, le dernier qui atteindra le camp ce soir paiera une vodka aux autres au bar demain.

— Double ration, tu veux dire, rebondit-elle, me gratifiant au passage d'un sourire las.

Prenant un air moqueur, je répliquai :

— Ce n'est pas toi qui m'as assuré que tu ne touchais jamais à l'alcool ?

Elsa saisit ma main. La sienne était chaude. Elle s'approcha de moi, déposa un baiser sur ma joue puis, l'œil brillant de malice, susurra :

— Oh, j'ai déjà fait des exceptions par le passé. Alors, crois-moi, si on réussit, j'en ferai une autre ! Allez, en route !

CHAPITRE 32

Quartier général de Maksim Korotaïev, 9 juillet 2011.

Volsky et ses hommes passèrent les premières heures du jour à ratisser les abords du camp à la recherche d'une piste. Malheureusement pour eux, la pluie avait effacé les traces des fugitifs. Bredouilles, le lieutenant de Korotaïev et huit de ses gars se résolurent à prendre place à bord de leurs 4x4 et mirent aussitôt le cap vers Vanavara.

— Franchement, tu penses qu'on les alpaguera ? lança le gaillard qui conduisait à Volsky. Moi, j'me dis qu'ils vont se paumer dans le coin. On trouvera que des cadavres, si on finit par les repérer... Et rien que ça, ça pourrait prendre des jours. Où tu veux aller par ici ? Y'a que des bois à des kilomètres à la ronde !

Volsky lui décocha un regard furibond. L'homme de main n'imaginait pas une seconde réintégrer le camp sans les fuyards. Il avait un compte personnel à régler avec le connard qui l'avait envoyé à terre et sa salope de copine. S'il était dans ce merdier, c'était leur faute ! Hors de question de prendre le risque que ces enfoirés ne décèdent avant de leur avoir révélé où se trouvaient les diamants. Si cela devait arriver, Volsky savait qu'il serait foutu. Même chose s'ils parvenaient à lui échapper. Dans les deux cas, inutile de rentrer au camp. L'Ours le tuerait. Deux jours, trois maximum. Voilà le temps dont il disposait pour capturer les fugitifs. Sinon... Fuir, lui aussi ? Se terroriser toute sa vie ? Trahir Korotaïev revenait à se tirer une balle dans le crâne. Autant le faire soi-même. Ce type avait suffisamment de ressources pour le traquer partout et il n'hésiterait pas à les employer pour faire un exemple. Une idée commença à germer dans son esprit.

Et si c'était ça, la solution ?

Le gus au volant poursuivait crânement sur sa lancée :

— Des putains de bois qui se ressemblent tous ! Si notre vieux goulag a été planté là, c'est pas par hasard, hein ? En hiver, ça te calme illico. T'oublies d'essayer de t'évader dès que tu y entres. Mais même en été...

T'es pas du coin, bim... t'es mort. Et pis t'as beau la connaître un peu, avant de te repérer et de trouver vers où aller, t'auras sûrement crevé de faim ou de froid. P't'être même qu'un ours t'aura fait la peau...

— Tu veux bien la fermer ! beugla Volsky.

L'usine à débiter des conneries qui tenait lieu de chauffeur commençait à lui taper sérieusement sur le système. Rabâcher la difficulté de leur mission et agiter l'épée de Damoclès qui pendait au-dessus de lui, il y avait mieux à faire pour lui remonter le moral. Son acolyte coula néanmoins vers lui un regard étonné.

— Quoi ? C'est pas vrai, p't'être ? J'crois que c'est leurs corps qu'on retrouvera....

Volsky le frappa sèchement du plat de la main sur l'arrière de la tête pour mettre un terme à ses élucubrations.

— J'en ai rien à foutre de ce que tu penses, fulmina-t-il. Au cas où t'aurais pas encore compris, c'est pas un choix qu'on a. On les retrouve vivants ou on est tous morts. Ça rentre dans ton crâne de piaf, ça, bordel ? Alors maintenant (il se retourna pour dévisager les deux autres types assis à l'arrière du véhicule), vous ouvrez tous les yeux et vous la fermez. Le seul truc que je veux entendre sortir de vos gueules, c'est : « Ils sont là ! » Pigé ?

Volsky n'attendit aucune réponse. Il pivota à nouveau pour faire face au chemin de terre.

— Toi, tu regardes devant et tu conduis. Vous deux, vous inspectez le bord de la route. Ils sont peut-être assez cons pour suivre cette voie...

Les ordres avaient été donnés d'une voix autoritaire. Ici, lui seul décidait. Et fallait pas que ces mecs l'oublient. À priori, deux chercheurs et un étudiant en cavale devaient avoir la jugeote de ne pas commettre l'erreur de longer la piste, mais après tout... Privés de repères, au milieu d'une immensité boisée vide d'hommes, qui parierait sur ce à quoi ils pourraient bien se raccrocher... Volsky s'en foutait de toute manière. Au moins, pendant ce temps-là, ses gars le laisseraient réfléchir à sa guise. Calmé, il s'enfonça dans son siège et commença à imaginer la meilleure façon de

tendre une embuscade aux fuyards comme ils l'avaient envisagé avec Korotaïev. Un plan se dessina bientôt.

D'abord, dissimuler les bagnoles en retrait de la piste pour éviter que nos cibles ne les repèrent. Se taper dix ou vingt minutes de marche en forêt pour rejoindre le pont. Ensuite, partager le groupe en deux équipes distinctes. J'en poste une de chaque côté du fleuve. Rester en planque pour attendre le meilleur moment en les laissant approcher. Et puis, à mon signal, on sort du bois et on leur tombe dessus. Impossible de nous échapper à cet endroit. Problème réglé.

Un sourire béat se forma sur son visage à l'idée de la simplicité du piège. Volsky consulta discrètement sa montre, puis jeta un coup d'œil aux nuages sombres qui surplombaient la taïga.

Pourvu seulement qu'il ne pleuve pas ! Ça m'emmerderait de rester sous la flotte pendant des heures, songea-t-il avant de reporter son attention vers le bord gauche de la piste.

CHAPITRE 33

Nord-est de Vanavara, rive de la TOUNGouska Pierreuse, 10 juillet 2011, 20 h 40.

La seconde soirée passée en pleine nature fut la copie conforme de la première. Iourlov se chargea de la pêche avec autant de succès tandis qu'Elsa et moi améliorâmes notre technique pour ériger une cabane digne de Robinson Crusoé, cette fois. Même le foyer avait été agrandi pour y brûler des morceaux de bois plus imposants, nous garantissant ainsi une chaleur douce toute la nuit.

— Tu as presque l'air d'un expert, ironisa Elsa alors que, accroupi devant le cercle de galets qui le délimitait, je m'échinai à essayer d'allumer le feu.

— Malin ! Tu veux tenter ta chance ? répondis-je en faisant mine de lui tendre l'archet avec mon lacet.

— Sans façon ! Ce serait dommage qu'après tant d'efforts, je te souffle la vedette...

Un fin panache de fumée blanche s'éleva au même moment.

— Hé ! Bravo ! ne put-elle s'empêcher d'ajouter en me tapotant sur l'épaule.

Sourire éclatant sur mon visage. Ne manquait que la rose rouge entre les dents pour la publicité parfaite...

— Yes ! Qui est ton héros ? Moi, Tarzan. Toi, Jane.

Bon. J'aurais pu me dispenser de cette bêtise. Mais, après tout, j'avais besoin de décompresser. D'évacuer la tension en plaisantant un peu. La journée passée à marcher m'avait semblé d'une longueur infinie. J'avais hérité d'ampoules aux pieds et de jambes plus dures que du bois à force de slalomer entre les racines et les pierres. Elsa avait l'air aussi éprouvée que moi, les bras lacérés par les branches. Même Iourlov paraissait exténué. Pendant la dernière heure, j'avais remarqué qu'il avait commencé à traîner la patte, la morsure du loup se rappelant probablement à son bon souvenir.

Si un camion de sparadraps était passé à proximité, nous l'aurions vidé en un éclair ! À la douleur physique s'était ajoutée la fatigue nerveuse. Entourés d'animaux sauvages, nous étions restés sur nos gardes la journée entière, tenaillés également par la crainte d'être à nouveau capturés par nos ennemis. Or, se tenir prêts à répliquer ou à fuir à toute allure s'avéra aussi épuisant que marcher. Alors Tarzan, Jane, c'était juste un truc idiot qui m'était passé par la tête.

Elsa me décocha un regard du genre « Un mot de plus et tu quittes la hutte ! ». Si nous errions en pleine nature avec des tueurs à nos trousses, je devais admettre que c'était un peu ma faute. Si je n'avais pas insisté pour venir ici, rien ne serait arrivé.

Heureusement, elle jouait la comédie. Avec un clin d'œil appuyé, elle se mit à déclamer d'une voix grave :

— Toi, roi du feu ! Moi aimer, roi.

Puis, elle éclata de rire. Le yo-yo émotionnel que nous vivions, passant de l'euphorie de la découverte de l'échantillon de météorite aux larmes, de la peur de mourir à l'espoir de fuir ce cauchemar, ne l'avait pas épargnée. Elle aussi ressentait la nécessité de lâcher prise et d'oublier par moment notre situation.

Je l'attirai en douceur contre moi et la pressai sur mon cœur tandis que les premières flammes commencèrent à réchauffer l'air ambiant. Si Iourlov n'avait pas fait irruption quelques instants plus tard en brandissant triomphalement une énorme truite, je doute que nous soyons restés sages longtemps...

Nous quittâmes notre bivouac vers neuf heures. La mise en route fut pénible. Courbatures, ampoules aux pieds, tout ou presque se liguaient pour entraver notre progression. Seul le temps était devenu clément, le soleil jouant à cache-cache avec de rares nuages. Très vite, la rivière s'enfonça dans une gorge et le terrain sur lequel nous avançons commença à s'élever.

— Sergueï, tu es sûr qu'on va pouvoir poursuivre dans cette direction ? s'inquiéta Elsa en apercevant, au détour d'une trouée d'arbres, une falaise qui surplombait d'une dizaine de mètres les eaux vives.

— Ne vous en faites pas. C'est seulement un passage délicat. Une dernière journée d'effort et nous atteindrons Vanavara dès ce soir.

L'étroit canyon nous força à prendre de la hauteur et grimper le long d'une petite paroi rocheuse. Le détour nous éloigna de la Toungouska de plus de cent mètres. Ce n'était pourtant que le début des difficultés. Elles se succédèrent et notre rythme de marche chuta. Je n'y fus d'ailleurs pas étranger, car je fis les frais de deux obstacles. Des rochers couverts de lichen roulèrent sous mes pieds et m'entraînèrent dans des glissades qui me laissèrent pour souvenir des belles ecchymoses sur le postérieur. Mes cascades improvisées, sans gravité heureusement, eurent au moins le mérite de divertir mes compagnons. Échaudé par les chutes, je pris alors la tête du groupe dans l'espoir d'anticiper les dangers et m'éviter de nouvelles mésaventures.

Nous marchâmes en silence presque toute la matinée. Peu avant midi, alors que nous pénétrions dans une clairière, j'entrevis la fin de notre calvaire : un sentier ! Devant moi, à seulement quelques mètres, s'étirait une étroite bande de terre. La sente s'enfonçait dans les profondeurs de la forêt d'un côté, mais, de l'autre, elle filait droit vers le fleuve. Des empreintes de sabots, des coussinets de chiens et des traces de bottes fourrées y étaient clairement visibles, incrustés dans le sol meuble.

— Regardez ! m'exclamai-je, pointant fébrilement du doigt le chemin qui disparaissait sous les mélèzes. Il y a eu du passage par ici. On ne doit plus être loin du but !

— Enfin ! soupira Elsa qui, avisant à son tour les traces de bottes, les accueillit avec une joie non dissimulée. On y est presque !

Iourlov s'avança vers nous, le visage rayonnant de bonheur. Soulagé, il tendit la main, la paume ouverte vers le haut pour que nous la lui tapions chacun notre tour. Nous nous prîmes volontiers au manège. Plus que quelques kilomètres en forêt et notre pari insensé de rejoindre la ville en vie serait gagné.

Hélas, l'euphorie fut brève. Pour moi, en tout cas. Moins de deux cents mètres après nous être engagés sur le sentier, nous découvrîmes un vieux pont de bois qui enjambait la TOUNGouska.

Oh... non ! Pas ça ! songeai-je, tétanisé, en observant la structure vermoulue qui se dressait sur notre route.

Vingt-cinq mètres nous séparaient de la rive opposée. Comble de malchance, en se resserrant, les parois de la gorge avaient accéléré le courant. En contrebas de l'ouvrage, le tumulte des flots dégageait du coup une formidable impression de puissance. Tout pour me plaire...

Inconsciemment, je ralentis l'allure. Elsa s'en rendit bien sûr compte et essaya de me galvaniser :

— Allons, Ludo ! Un peu de courage ! Tu ne vas quand même pas abandonner maintenant ?

Elle s'empressa de m'agripper le bras pour me contraindre à avancer, mais je résistai, figé par la peur du vide. Iourlov nous observait avec curiosité. Il n'avait pas encore saisi la nature du problème. Elsa se tourna vers lui et le lui expliqua.

— Ah oui... Vertige..., grimaça-t-il en se grattant le crâne d'un air désolé. Je comprends. Bon. Restez là. Je vais regarder s'il existe une autre voie possible.

L'étudiant s'avança avec précaution jusqu'au milieu du pont. Il scruta d'abord les rives situées en amont, puis celles en aval. Je le vis malheureusement secouer négativement la tête. Saisissant ensuite la rambarde droite des deux mains, il entreprit d'éprouver la solidité de la structure. Il commença doucement, puis tira deux fois de suite de toutes ses forces. Le pont ne bougea pas d'un iota. Satisfait, Iourlov revint vers nous.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, Professeur. La mauvaise, c'est qu'il n'y a pas de gué visible, ni plus haut ni plus bas. Impossible de traverser ailleurs. Nous allons devoir emprunter ce passage. Mais la bonne, c'est que vous ne craignez rien. Ce pont, c'est du solide. Des éléphants pourraient l'utiliser sans problème, conclut-il d'un air radieux.

Sa remarque était censée me rassurer, mais il n'en fut rien. Je sentis le sol se dérober sous mes pieds. D'un coup, mes mains devinrent moites et une bouffée de chaleur m'envahit.

Traverser ! Enjamber une rivière en furie, oui ! Pourquoi ne pas se jeter dedans tant qu'on y est ? Le vide... Si Iourlov savait l'angoisse qu'il suscite en moi...

— Vous... vous êtes sûr qu'on doive absolument le franchir, ce pont ? On pourrait peut-être traverser ailleurs, plus loin..., suggèrai-je au bout d'un moment.

Une moue de scepticisme accueillit ma remarque. Lèvres pincées, le jeune homme réfléchit une seconde, puis secoua la tête.

— Malheureusement, il n'y a pas d'alternative. Du milieu du pont, je n'ai aperçu que des pins à perte de vue et, par là-bas, la rivière disparaît dans ce qui ressemble à un canyon. On va perdre des heures à le contourner. Et puis, surtout, Vanavara est située sur l'autre rive. Nous avons traversé le fleuve peu après notre départ de la ville, rappelez-vous. C'était sur un grand pont...

Je me remémorai effectivement le passage sur l'édifice. Moderne, fait de béton et de métal. Normal quoi. Il m'inspirait nettement plus confiance que cette passerelle ridicule.

— Parfait ! Allons là-bas dans ce cas ! m'empressai-je de suggérer dans l'espoir de convaincre mes coéquipiers de renoncer à braver le danger des planches fatiguées.

— Tu n'oublies pas un détail ? Le rejoindre implique un retour sur la piste principale. Et nos ravisseurs la surveillent très probablement, fit remarquer Elsa avec calme. En tout cas, moi, c'est ce que je ferai. Ils nous repéreront immédiatement et je doute que l'on s'en sorte cette fois. Plus longtemps nous nous dissimulerons dans la forêt, plus nous aurons de chances de déjouer leurs plans jusqu'au bout.

Un point pour elle. N'empêche. La perspective de poser les pieds sur une passerelle que Lénine en personne aurait pu fouler me sciait littéralement les jambes. Une pensée me traversa l'esprit. La loi de Murphy. Tout ce qui est susceptible de virer à la catastrophe le fera inmanquablement. J'avais l'impression que cette foutue règle régissait nos faits et gestes depuis notre

arrivée en Sibérie ! Si seulement nous pouvions y échapper pour une fois... Je fermai les yeux et inspirai à pleins poumons pour me donner de l'audace.

— D'accord... Allons-y, finis-je par dire quand je me sentis prêt.

Iourlov nous avançait d'un mètre pour ouvrir la route avec aisance. Elsa, quant à elle, piétinait dans mon dos. Elle m'encourageait et s'assurait que je progressais, même si c'était à la vitesse d'un escargot. Car oui, j'étais lent. Enfin, prudent : j'inspectais chaque planche avant d'y poser mon pied en douceur.

— Tout va bien, Ludovic. Continue. On est déjà au milieu.

— Au milieu de la rivière ou du vide ? maugréai-je.

Elsa leva les yeux au ciel avant de souffler bruyamment.

— Tu sais que tu deviens carrément pénible ? grogna-t-elle, exaspérée par mon rythme de vieillard et ma dernière remarque.

— Désolé. Je... Je fais ce que je peux, mais crois-moi, je fais vraiment des efforts pour avancer.

— Je sais. Mais ce n'est pas une raison pour m'en vouloir. Ta phobie, je n'y suis pour rien. Allez, évite de regarder en contrebas et concentre-toi sur la rive opposée. Plus que quelques mètres et nous serons à l'abri.

Abandonnant des yeux les planches, j'ai levé une seconde la tête pour vérifier ses dires.

C'est là que je les ai vus.

Murphy devait jubiler

CHAPITRE 34

Krasnoïarsk, Bureau de la cellule antiterroriste, 7 juillet 2011, 19 h 23.

— Alors, Zaytsev ? Qu'est-ce que vous avez de si important à me communiquer pour m'obliger à quitter de toute urgence ma réunion hebdomadaire ? fulmina Baskovitch en entrant dans la pièce.

L'officier ne l'avouerait jamais à son subalterne, mais il était soulagé : l'appel lui avait permis de filer avant que le Gouverneur ne lui passe un nouveau savon pour leur manque flagrant de résultats dans l'enquête sur les autonomistes évenks. Le commandant ôta son manteau, puis le suspendit à la patère dissimulée derrière la porte. Au passage, il jeta un coup d'œil au miroir placé dessous. Agacé par une mèche rebelle que le vent avait soulevée, il la lissa aussitôt avec nervosité.

— Écoutez cela, se borna à répondre son adjoint. Je crois qu'il y a enfin du mouvement chez Korotaïev.

Zaytsev, assis devant un vaste bureau métallique où s'empilaient divers appareils électroniques, lui tendit un casque audio. Le commandant s'en saisit, le plaça sur ses oreilles et prêta intérêt aux conversations enregistrées. Reposant les écouteurs, sa question fusa :

— Deux coups de fil en quelques heures... De quel avion parlent-ils ?

Zaytsev haussa les épaules en prenant un air désolé.

— Mais vous foutez quoi ? Faites des recherches, bon sang ! Je veux savoir ce qu'il se passe. Je me fiche de l'heure qu'il sera : dès que vous aurez du nouveau, prévenez-moi sur-le-champ. Cette fois, on le tient, cet enfoiré. Une cargaison de diamants égarée... Ben voyons, sur ce coup-là, on est très loin des meubles ! Avec des pierres précieuses, c'est facile de financer beaucoup de choses, y compris des autonomistes...

Zaytsev eut beau lui aussi vouloir y croire, il ne put s'empêcher de faire état de ses doutes :

— Vous pensez vraiment qu’il est derrière ces Évenks ? Lui ? Du trafic de diamants, c’est possible, mais du terrorisme... Il n’a pas le prof...

— Je me contrefiche de ce que vous pensez, rétorqua sèchement Baskovitch sans le laisser finir. On va aller au bout de cette enquête. Peut-être que ce n’est pas lui, mais peut-être que si. Peut-être qu’un autre membre de son organisation le double pour le compte de ces autonomistes. Je m’en fous royalement. Tout ce que je sais, pour l’instant, c’est qu’un avion a disparu et qu’il avait à son bord assez de diamants pour mener toutes sortes d’opérations. Alors bougez-vous et trouvez-moi de quel appareil il s’agit ! Il n’a pas pu s’évanouir dans la nature sans laisser des traces.

Et dire qu’il avait failli demander à ses hommes d’arrêter les investigations sur ce type ! Après des mois de purgatoire, la chance semblait avoir enfin tourné à son avantage. Il en souriait sans s’en rendre compte. Alors qu’il s’apprêtait à congédier Zaytsev, il eut une autre idée :

— Oh ! Et débrouillez-vous pour identifier les complices à partir des numéros de téléphone, ordonna-t-il. Tigre... C’est quoi, ce surnom ? Chez moi, ça sonne comme celui d’un membre important de son organisation !

CHAPITRE 35

Nord-est de Vanavara, rive de la TOUNGouska Pierreuse, 11 juillet 2011, 12 h 17.

Face à nous, quatre individus vêtus de parkas sombres venaient de surgir de la forêt. Tous étaient armés.

— Oh non ! Non ! C'est pas vrai ! Ils nous ont retrouvés ! hurla Iourlov qui, lui aussi, avait repéré les hommes.

Les sbires de Korotaïev avaient attendu leur heure. Dissimulés par les arbres, ils nous avaient observés longuement, guettant l'instant propice pour nous surprendre.

Lorsque Iourlov s'était engagé seul sur le pont, Volsky faillit donner le signal de l'assaut, mais il s'était ravisé aussitôt : pour couper notre retraite, mieux valait que nous soyons tous les trois en pleine traversée. Quand l'étudiant fit brusquement machine arrière, le chef de la bande manqua regretter sa patience, assistant de loin à notre conciliabule improvisé.

Ils vont quand même pas renoncer à franchir la rivière ! pesta-t-il.

Observant le manège du jeune homme et ses gestes amples en direction du pont, il devina rapidement que celui-ci voulait convaincre les autres que leur fuite passait par cette voie. Tous n'avaient pas l'air d'accord, surtout le Français.

Concentré et agacé à la fois, il réalisa brusquement la nature du problème :

L'enfoiré ! Ce mec craint le vide ! Alors là ! Ils sont faits s'ils bougent, songea-t-il tandis qu'un rictus s'affichait sur son visage.

À sa grande satisfaction, je m'étais résolu à franchir l'obstacle et m'étais dirigé vers le pont.

Ils sont faits ! se dit-il.

Iourlov avait stoppé net au milieu du pont. Terrifié, incapable de prendre une décision, il était devenu livide. Comme nous lui masquions les quatre hommes, Elsa, au début, ne comprit pas ce qu'il se passait. Elle se pencha légèrement sur le côté jusqu'à distinguer à son tour les individus qui s'avançaient vers nous.

— En arrière, criai-je soudain en réalisant avec effroi que deux d'entre eux épaulaient leurs fusils. Faites demi-tour ! Vite !

Elsa fit volte-face la première, mais s'arrêta net. N'ayant pas anticipé une halte si brutale, je la heurtai violemment. Iourlov n'avait toujours pas bougé. La vision des armes pointées dans notre direction le tétanisait.

— Hé ! C'est pas le moment de traîner ! grognai-je. Cours !

Elsa resta figée.

— Bon sang ! Qu'est-ce que tu fais ? Cours !

— Volsky...

Mon ultime espoir s'était évanoui plus vite que le monstre du Loch Ness à l'approche d'un objectif photographique. Sur la rive que nous venions de quitter, d'autres silhouettes menaçantes s'étaient matérialisées. À leur tête, reconnaissable entre mille, se trouvait un Volsky des plus volontaires. Son visage anguleux arborait un air supérieur. Ce salaud n'avait jamais renoncé à nous poursuivre et il savourait probablement déjà sa victoire.

— Rendez-vous ! ordonna-t-il d'une voix forte pendant que l'homme situé à sa droite épaulait son fusil pour me mettre en joue.

Mon cœur battait la chamade sous l'effet de l'adrénaline. Pris dans l'action, j'en avais oublié mon vertige. Tout se déroulait si vite, trop vite. Et pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, j'avais l'impression de vivre la scène au ralenti : j'étais conscient de chaque détail. Le bruit de l'eau qui coulait sous mes pieds. Les pas rapides des hommes qui fondaient sur nous. Elsa qui scrutait maintenant les méandres de la rivière et Iourlov épaulant sa carabine.

— Non ! hurlai-je de terreur, réalisant brusquement que l'étudiant allait faire feu.

Paniqué, Iourlov n'avait pas mesuré les conséquences de l'acte qu'il s'apprêtait à accomplir. Avait-il estimé avoir une chance de prendre nos assaillants de vitesse en tirant le premier ? Sa stratégie était vouée à l'échec. Même s'il en abattait un, jamais les autres ne se laisseraient mitrailler sans répliquer. La situation ne pouvait que dégénérer : en file indienne, bloqués au milieu du pont, nous étions des cibles trop faciles.

Iourlov ajusta pourtant son tir et sa balle fit mouche. Touchée à la poitrine, sa victime plia les genoux. Le buste bascula ensuite en avant et l'homme s'affala de tout son long au milieu du sentier. Comme prévu, ses acolytes répliquèrent instantanément. Volsky, rouge de colère, leur cria de cesser le feu, car nous tuer aurait réduit à néant ses chances de faire main basse sur les diamants. Ses comparses obéirent rapidement, mais deux coups de feu avaient déjà claqué. D'instinct, Elsa et moi, tout en nous baissant, rentrâmes la tête dans les épaules pour éviter les balles, mais elles ne nous étaient pas destinées. Elles visaient Iourlov. L'étudiant reçut la première dans le bras droit. Il lâcha aussitôt son arme. Il aurait pu survivre à la blessure si le deuxième projectile ne l'avait pas mortellement atteint en plein front. Le jeune homme se figea une demi-seconde, puis s'écroula d'un bloc. Son visage s'écrasa dans un bruit sourd sur les planches du pont, le regard vitreux tourné vers moi.

Sur la rive, Volsky vociférait toujours. Il agitait les bras en l'air comme un fou, rabrouant ses équipiers l'un après l'autre pour qu'ils cessent de tirer.

Avec le contentieux qu'il existait entre ce malade et nous, tomber entre leurs mains équivalait à mourir à plus ou moins long terme. Probablement moins que plus d'ailleurs... Une idée folle me traversa l'esprit : il nous

restait une dernière option. Une ultime opportunité. Un moment de flottement s'était installé chez nos assaillants ; or nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres de Vanavara. Nous devions tenter notre chance. Elsa avait eu la même idée, parce qu'au moment où je m'apprêtais à lui crier d'enjamber la rambarde, elle saisit ma main.

— Saute, Ludovic ! Saute ! lança-t-elle en avançant d'un pas vers le parapet.

Surestimant l'efficacité de leur piège, nos agresseurs n'avaient pas envisagé une seconde que nous puissions essayer de leur échapper de cette manière et la surprise fut totale.

En un clin d'œil, Elsa et moi escaladâmes le garde-fou et plongeâmes dans les eaux glacées.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 36

Le contact avec la rivière fut terrible.

La chute qui le précéda me parut interminable. Pour moi, cela revenait à effectuer un saut en parachute, mais sans parachute... Terrifiant.

Elsa s'enfonça presque tout de suite sous les flots. Si les torrents de montagne ne sont que des rivières de glace à peine dégelées en été, les eaux que nous affrontions ici n'avaient rien à leur envier. Elles coulaient sur des terres figées par un froid intense huit mois par an. C'était tellement glacial que je faillis ouvrir la bouche pour hurler ma douleur, mais la froideur me coupa le souffle. Lorsque nous refîmes enfin tous deux surface, le pont était déjà loin. Là-bas, derrière nous, des cris résonnaient encore, mais pas un coup de feu ne retentit. Volsky avait interdit à ses hommes de tirer, préférant les lancer à notre poursuite le long de la berge.

Au début, Elsa et moi nous laissâmes emporter par le courant, luttant seulement pour garder la tête hors de l'eau. Nous étions ballottés en tous sens comme de vulgaires branches de bois mort. Impossible d'aborder la rive : nous ne longions que des parois rocheuses verticales. J'essayai de ne pas céder à la panique, mais j'avais du mal à réfléchir à ce que nous devions faire pour survivre. Il devint en effet vite évident que nous ne tiendrions pas longtemps dans cette rivière gelée. Chaque minute supplémentaire passée à surnager prenait l'allure d'un calvaire sans fin. Nos vêtements imbibés de liquide avaient gonflé. Ils entravaient nos mouvements et nous alourdissaient. Pire, le froid s'insinuait partout. Il engourdisait nos corps. Je peinaï désormais à respirer tandis que les lèvres d'Elsa viraient au bleu. Elle se débattait toujours devant moi, mais l'hypothermie la gagnait, elle aussi. Nous puisions dans nos dernières réserves d'énergie.

— Nage de toutes tes forces ! m'égosillai-je pour qu'elle m'entende malgré le vacarme des flots.

— Je... j'essaye !

— Tiens bon ! Ils... ils sont loin maintenant.

Elsa me devançait d'une dizaine de mètres. Au prix d'une lutte intense, je parvins à revenir progressivement à sa hauteur. Je l'agrippai un instant, juste assez pour que nos regards se croisent. Je ne vis que du désespoir dans ses yeux.

— On va y arriver, l'encourageai-je, manquant de boire la tasse en lui parlant.

Elsa grelottait. Elle hocha faiblement la tête. Nos forces déclinaient dangereusement. Les efforts déployés pour ne pas sombrer et toute l'énergie dépensée pour combattre contre le froid allaient avoir raison de nous si nous ne trouvions pas vite une échappatoire.

Bon Dieu... Ça ne peut pas se finir comme cela... C'est... pas possible...

J'allai me résigner quand, cent mètres devant nous, j'aperçus sur notre gauche une minuscule crique.

— Là-bas ! hurlai-je, la voix vibrante d'espoir.

Elsa détourna mollement la tête et découvrit l'étroite bande de galets que j'avais vue.

— Allez, Elsa ! On doit y arriver !

De toutes nos forces, nous reprîmes la nage. Et petit à petit, malgré le courant, nous approchâmes du rivage.

Quelques mètres en amont de la plage, un grand mélèze s'était couché dans la rivière.

— Accroche-toi à l'arbre ! C'est notre bouée de sauvetage ! criai-je en la voyant se retrouver à moins d'un mètre du conifère.

Je ne savais pas si elle m'avait entendu, mais ma compagne parvint par miracle à attraper les branchages et s'y cramponna désespérément. J'eus moins de chance.

Alors que je croyais moi aussi échapper à la rivière en la rejoignant, ma jambe gauche heurta violemment une partie immergée du résineux. Le choc brisa une branche dont l'extrémité entailla mon mollet. La douleur m'arracha un cri. Mais l'impact eut d'autres conséquences plus désastreuses. Déchiré par le bois, mon pantalon en demeura prisonnier. Je

me souviens d'avoir lutté de toutes mes forces pour l'en déloger, secouant la jambe malgré la blessure, tâtonnant d'une main sous les flots pour me libérer de ce grappin végétal. En vain. J'avais beau me débattre, effleurer la branche cassée, rien n'y faisait. Je m'épuisai un peu plus à chaque nouvelle tentative. Elsa essaya de se porter à ma hauteur, mais la tâche prenait du temps. Trop de temps. Je l'entendais m'encourager, la voyais me tendre la main désespérément, mais j'étais trop loin, incapable de la saisir. Plus je luttais, plus je l'obligeais à rester dans l'eau glacée. Elle n'aurait jamais pu se résoudre à m'y abandonner. Mais elle n'aurait pas été capable de tenir très longtemps. Frigorifiée, épuisée, elle n'aurait pu qu'assister, impuissante, à mon agonie et risquer à son tour de mourir. Je pris alors la seule décision qui s'imposait. Me sacrifier pour la sauver. Disparaître sous les eaux, c'était lui donner une chance de survie. Elle n'aurait plus d'autres choix que de gagner la rive après ma mort.

— Laisse-moi, murmurai-je, résolu à perdre la bataille.

— Non ! Je ne t'abandonnerai pas.

— S'il te plaît, Elsa... Sauve-toi. Je te le... demande. (Ma tête glissa involontairement une première fois sous les eaux glacées et je bus la tasse.) Je... Je... n'y arriverai pas, hoquetai-je entre deux quintes de toux pour évacuer le liquide qui emplissait mes poumons.

— Jamais ! Tu m'entends ! Jamais ! s'étrangla-t-elle en pleurs.

— Je t'aime, Elsa... N'oublie pas...

— Non ! Je t'en prie, reste avec m...

Sa supplique me parvint à peine aux oreilles, car ma tête s'enfonça une dernière fois dans la rivière.

CHAPITRE 37

Des coups de pieds dans les flancs. Voilà ce que j'ai d'abord ressenti en revenant à moi.

Puis ce furent la toux et les spasmes. Mon corps rejetait douloureusement l'eau stagnant encore dans mes poumons en feu. Quand les quintes commencèrent à s'espacer, malgré la souffrance et mes oreilles toujours bouchées, je perçus quelques éclats de voix.

Qu'est-ce... qu'il m'arrive ? songai-je en réalisant peu à peu qu'on pavoisait à mes côtés.

Trempé, transi de froid, la face contre le sol, je gisais sur une plage de galets gris. Le vacarme d'une rivière toute proche résonnait dans mon crâne.

La rive...

J'avais momentanément perdu conscience en plongeant sous les flots. Brutalement, tout me revint en mémoire : le cours d'eau, notre fuite désespérée... J'avais failli me noyer. Et Elsa était avec moi ! Mon cœur s'emballa. L'angoisse qui m'étreignait dissipa d'un seul coup les brumes dans mon esprit.

Combien de temps étais-je resté évanoui ? Où était-elle ?

J'essayai de bouger, mais des entraves aux mains et aux chevilles m'en empêchèrent. Une autre déferlante d'inquiétude et de désespoir mêlés me submergea.

— Tiens ! Gentil revenir voir nous ! ironisa une voix grave dans un français approximatif.

Je tournai instinctivement la tête dans la direction d'où elle provenait. Tout ce que j'aperçus, ce fut des bottes. Noires, militaires.

J'étais terrifié. En vie, certes, mais pour combien de temps. Ces salauds me tenaient.

Est-ce qu'Elsa avait pu s'enfuir ? Si elle avait réussi, il me restait encore une infime chance de m'en tirer... Elle pouvait demander de l'aide.

— Toi, lourd comme âne mort, Ублюдох¹³ ! reprit la voix tandis que je me posais mille questions à propos du sort de ma compagne.

Volsky se pencha enfin vers moi et, découvrant ses dents jaunâtres, murmura avec sadisme :

— Toi remercier moi plus tard pour vie sauvée. Ou pas...

Il se releva et, d'un signe de tête ordonna à ses hommes de m'escorter jusqu'à leurs véhicules. Il poursuivit.

— Allez, rejoindre femme dans voiture.

Bonne nouvelle, Elsa était vivante. Mauvaise nouvelle, ils l'avaient déjà capturée. Le clap de fin de mes espoirs venait de retentir. Deux gaillards me soulevèrent sans ménagement, réveillant aussitôt mes douleurs costales. Ils me traînèrent ensuite jusqu'à leur tout-terrain. Elsa y était assise sur la banquette arrière, les mains attachées à l'arceau situé au-dessus de la portière. Elle leur avait certainement résisté, car elle portait au visage de nouvelles marques de coups. Cette brute de Volsky s'était déjà vengée d'elle. Quand Elsa m'aperçut, je lus dans son regard un bref moment de réconfort. Le soulagement de me voir en vie laissa cependant vite place à la peur.

— Ça ir..., essayai-je de mentir pour la rassurer.

— Oh non ! Pas parler ! intima Volsky avec son accent slave, un sourire satisfait aux lèvres. Beaucoup route à faire et moi, moi veux calme.

Avant que j'aie le temps de protester, il leva son colt en l'air et l'abattit de toutes ses forces sur mon crâne.

CHAPITRE 38

Camp de Maksim Korotaïev, 11 juillet 2011, 18 h 56.

J'ai repris connaissance peu avant d'arriver à leur quartier général. Avachi contre la portière durant tout le voyage, je me suis redressé à temps pour entrevoir le portail du goulag défiler sous mes yeux. J'avais mal au crâne et je sentais comme une croûte bizarre sur mon cou. Du sang séché. Il avait coulé dans mon dos, allant jusqu'à maculer la banquette.

Et dire que, d'habitude, je craignais la vue du sang, songai-je en voyant Elsa me lancer des regards effrayés.

Il m'était arrivé de tourner de l'œil après une entaille au doigt de cinq millimètres. Véridique. Rare peut-être chez une femme, mais chez un homme... Mon cas n'est pas un cas isolé. Sauf que les autres, eux, ils ne l'avouent pas, leur malaise. Si la même hémorragie s'était produite à la maison, on m'aurait ramassé par terre. Mais pas cette fois. Ma tête me faisait l'effet d'être la grosse caisse d'une fanfare tant le flot sanguin battait contre mes tempes à n'en plus finir. Mon torse aussi me rappelait à chaque inspiration que Volsky m'avait probablement fêlé deux ou trois côtes. Le seul avantage, si on pouvait l'exprimer ainsi, c'est que toute cette douleur me maintenait plus qu'éveillé.

D'un discret pouce levé, je rassurais Elsa. Elle parut soulagée, mais se tut : elle avait compris qu'un mot de trop nous aurait sûrement précipités sous les poings rageurs de Volsky.

Le 4x4 bloqua ses roues devant le bâtiment dans lequel nous avions rencontré Korotaïev. Aussitôt, les portières s'ouvrirent. Des mains rugueuses nous empoignèrent pour nous traîner de force à l'intérieur.

Volsky nous précédait avec arrogance. Il la tenait, sa vengeance. S'abstenant de frapper pour s'annoncer, il ouvrit d'un coup sec la porte de l'antre de son chef et entra. Ses hommes lui emboîtèrent le pas avant de nous jeter proprement au sol.

— Enfin ! grogna Korotaïev qui, assis derrière son bureau, ne daigna même pas se lever quand nos corps heurtèrent avec fracas les lattes de bois. Il était temps, je m’impatiais.

Puis il remarqua que nous n’étions plus que deux. Il fit une brève pause et reprit :

— Plus d’étudiant ? Peu importe. Je suppose qu’on lui a réglé son compte...

Il n’attendit pas la confirmation de Volsky. Celui-ci allait s’expliquer, mais l’Ours l’ignora superbement. Si l’échalas avait espéré un retour triomphal, l’affaire avait déjà tourné court.

— La balade vous a plu ? Vous en avez bien profité, j’espère ? Parce que maintenant, fini de jouer. Terminé les conneries ! Vous allez me déballer tout ce que vous savez, et en vitesse.

Sur un signe de tête de son chef, l’un de ses hommes nous força à nous relever l’un après l’autre, sa main ferme tirant sur nos cheveux. Mon corps et mon crâne me faisaient toujours atrocement souffrir, mais, les mâchoires serrées, je résistais pour ne pas lui montrer que je n’étais pas loin de perdre pied. J’étais vidé, glacé jusqu’aux os par mes vêtements toujours imbibés d’eau. Elsa tremblait de froid, elle aussi. Et de peur sans doute.

Une unique pensée me permettait de tenir : Korotaïev ne pouvait pas nous assassiner tout de suite. Après la mort de Iourlov, nous étions sa dernière chance de retrouver ses foutus diamants. Sauf qu’Elsa ne supporterait jamais la torture. Moi non plus. Comment gagner encore du temps ? Quatre jours s’étaient écoulés depuis le crash de l’avion et notre disparition. Et quatre jours, cela voulait dire également que nous aurions dû rentrer à Vanavara depuis la veille...

Bon sang, quelqu’un devait bien s’être mis à la recherche du Cessna, non ? espérai-je sans vraiment y croire tant nous avions joué de malchance jusque-là. *On devait aussi se demander où notre équipe scientifique était passée... Quelqu’un aurait pu repérer le trou laissé dans la piste par l’explosion de méthane, découvrir les corps de Nikouline, de Richet et du pilote...*

— Alors ? Où sont mes pierres, bordel ? éructa Korotaïev qui, entre-temps, s'était approché pour me faire face, me dominant de plus d'une tête. Vous allez me le dire ?

Je savais que si je lui livrais trop facilement l'information, il se méfierait. J'allais devoir encaisser un ou deux coups supplémentaires avant de faire semblant de céder. Je restais muet. Elsa, incapable de répondre à la question, se tut par la force des choses. Devant notre mutisme, l'Ours avança d'un pas décidé et me balança, comme je l'avais prévu, un énorme coup de poing dans le ventre. Le choc chassa l'air de mes poumons. Je tombais à genoux, plié en deux, essayant de reprendre mon souffle. Elsa hurla. Elle voulut se précipiter vers moi pour venir à mon secours, mais le garde qui se tenait dans son dos l'en dissuada immédiatement. Empoignant une mèche de ses cheveux, il la tira violemment en arrière.

— OK ! OK ! Je vais... vous le dire, suppliai-je en ahanant, une main sur mon ventre endolori, l'autre levée pour parer un éventuel autre coup. Mais arrêtez, s'il vous plaît !

— Enfin ! Vous voilà devenus raisonnables. Je préfère ça. Bon, alors où sont mes deux millions de dollars de pierres précieuses ?

— Donnez-nous votre parole que nous serons libres ensuite... Nous sommes Français. Vos affaires ne nous concernent pas, poursuivis-je avec une grimace de douleur. On oubliera tout ça dès que nous quitterons le pays. Je vous le jure.

Elsa, craignant que mes aveux ne scellent définitivement notre sort, me désapprouva d'un regard noir et protesta :

— Non, Ludo ! Ne lui dis rien, je t'en prie.

Je me tournai lentement vers elle :

— Fais-moi confiance, s'il te plaît. Monsieur Korotaïev est certainement un homme d'honneur. Et puis qu'est-ce qu'on en a à faire des diamants ? Tout ce que je veux, c'est rentrer chez nous. Je sais où se trouve l'épave de l'avion et si cela nous permet quitter ce pays très vite, eh bien, cela me semble être la meilleure solution.

L'Ours fronça les sourcils. Il fit mine de réfléchir un instant, puis, avant qu'Elsa ne me réponde, il afficha un sourire carnassier.

— Bien sûr ! Vous avez ma parole, s'empressa-t-il de dire. Pourquoi ne le ferais-je pas ? Tout ce que je veux, c'est récupérer ce qui m'appartient. Rien de plus.

Satisfait, Korotaïev retourna se caler dans son fauteuil. D'une main, il ouvrit un tiroir de son bureau et en tira un de ses cigares habituels. Puis, comme s'il passait un moment agréable en notre compagnie, il l'alluma avec désinvolture. Il inspira une longue bouffée et reprit d'un ton faussement affable en soufflant la fumée droit devant lui :

— Dès que j'aurai mes pierres, mes hommes vous escorteront jusqu'à l'aéroport de Vanavara. Vous pourrez quitter le pays sans encombre ensuite.

Personne n'était dupe dans la pièce. Dès qu'il aurait les diamants, Korotaïev se débarrasserait de nous. Jamais il ne prendrait le risque de laisser filer des témoins de ses combines. Ce qui nous attendait, c'était la mort. J'avais simplement obtenu un sursis : le colosse vérifierait que je lui avais dit la vérité sur l'emplacement de l'épave. Ensuite... Une idée germa soudain dans mon esprit. Je l'avais totalement occultée jusque-là, mais je venais de réaliser que je détenais au moins une autre information capitale. Sauf que pour espérer en tirer avantage, je devais m'entretenir avec Korotaïev et lui seul.

Dans les minutes qui suivirent, je livrai au caïd les coordonnées de l'avion. Du moins celles de la zone où nous nous trouvions lorsque nous avions assisté à la chute de l'appareil. Puis, je lui indiquai que nous avions enfoui les diamants dans le sol, précisant également l'emplacement exact de la cache.

Notre hôte décrocha le téléphone posé devant lui et passa un coup de fil. Sans doute ordonnait-il à l'un de ses hommes de se rendre sur place. Cela ressemblait à un camouflet pour Volsky : Korotaïev n'avait probablement plus assez confiance en lui pour l'envoyer en personne récupérer la marchandise.

Elsa roulait des yeux effarés. Un instant, en la regardant, je me mis à douter de ma stratégie. Avais-je sous-estimé le risque de leur fournir ces

informations ? J'espérais ne pas m'être trompé, que le temps gagné finirait par jouer en notre faveur. Surtout avec ce que je m'apprêtais à lui révéler.

— Ne m'en voulez pas, mais je préfère vous garder comme invités encore un moment, reprit le géant en raccrochant le combiné. Mon associé va s'assurer que les diamants se trouvent bien où vous me l'avez indiqué et, s'il les récupère, nous organiserons votre départ demain. D'ici là, Volsky va vous conduire à vos quartiers. Bloc 2, Oleg, ajouta-t-il avec sobriété avant d'agiter la main pour nous chasser de la pièce.

Volsky accusa le coup les dents serrées. Encore un affront. À en juger par la tournure des événements, ces deux hommes ne s'appréciaient probablement plus beaucoup. L'homme de main rentrait dans le rang, uniquement bon à escorter des prisonniers. J'imaginais sans peine que ce type devait avoir eu une autre ambition. Se rêver indispensable, sans doute. Mais voilà qu'en quelques jours, son statut avait été complètement remis en question. L'échalias plissa les yeux et me décocha un regard glacial. Le message était limpide : aucun doute pour lui, sa déchéance découlait de notre tentative d'évasion.

Je vais devoir surveiller mes arrières, songai-je. Maintenant que son chef le traite comme un moins que rien, ce gars cherchera à me le faire payer. Il pourrait essayer de me tuer... C'est le moment de semer un peu plus la zizanie entre ces types.

Alors que Volsky s'apprêtait à me saisir par le bras pour m'emmener à l'extérieur, je jouai mon va-tout.

— S'il vous plaît, pourrais-je vous parler une minute en privé, demandai-je à Korotaïev, surprenant tout le monde par ma requête.

— Quoi ?

J'avais piqué la curiosité de notre hôte, mais je devais le convaincre de m'écouter.

— C'est vraiment important, insistai-je. Pour vous.

— J'espère que vous ne m'avez pas menti... Ce ne serait vraiment pas malin de votre part.

— Non... Non. C'est... autre chose. Et je suis certain que cela vous intéressera.

Ma compagne me lança un regard incrédule, rempli de désespoir. Je détournai la tête vers elle et essayai de la rassurer. Sans prononcer un mot, j'articulai distinctement pour qu'Elsa puisse lire sur mes lèvres « Fais-moi confiance. » Elle ignorait totalement ce dont je souhaitais entretenir Korotaïev, mais n'insista pas, se contentant d'un petit haussement d'épaules.

Derrière le bureau, sourcil levé et front plissé, les deux mètres du colosse se déployèrent et Korotaïev me toisa. J'aurais pu deviner ses pensées : « *Qu'est-ce que ce minable peut vouloir me dire ? Est-ce qu'il s'est encore passé quelque chose avec Oleg dont je ne serai pas courant ?* » Après un court instant d'hésitation, il accepta enfin de m'écouter. Volsky, qui voyait cela d'un mauvais œil, voulut protester, mais son chef le congédia sèchement et ses hommes accompagnèrent Elsa jusqu'à son cachot.

L'appréhension m'étreignait. Avais-je eu raison de laisser seule Elsa ? Je devais en finir au plus vite pour retourner auprès d'elle.

— Il y a une chose que vous ne savez pas à propos de Volsky, lançai-je dès que nous fûmes tous les deux.

— Volsky ? Que voulez-vous dire ? Il fait quelque chose dont il me m'a pas parlé ? demanda-t-il en prenant soudain un air suspicieux.

Je souris intérieurement. La méfiance que je percevais chez Korotaïev vis-à-vis de son homme de main n'était pas pour me déplaire. J'imaginais déjà la zizanie que je m'apprêtais à semer dans son organisation. J'étais d'autant plus ravi que son homme de main se retrouvait au centre de mon projet.

— Je ne sais pas. À vous de voir s'il est aussi loyal que vous le pensez..., insinuai-je afin de verser de l'huile sur le feu. Tout ce que je peux vous affirmer, c'est ce que le pilote de l'avion a dit : « bomba ».

Korotaïev inspira une longue bouffée de fumée, le visage fermé. Traits durcis, il réfléchissait aux implications de ma révélation.

— Vous êtes certain que ce sont les mots prononcés par le commandant de bord ? finit-il par demander d'une voix tendue.

— Oui.

— Et vous croyez que c'est ce qu'il s'est passé, qu'il s'agit d'un sabotage ?

— C'est plausible. En tout cas, cela ressemble à ce que nous avons vu. L'appareil volait assez bas quand nous l'avons aperçu. Il venait dans notre direction. Brusquement, l'un de ses moteurs a connu une soudaine baisse de régime. Le pilote a tenté de le maintenir en l'air, mais, d'un coup, l'engin a explosé en endommageant la queue. L'avion a piqué et s'est écrasé.

— Hum...

Restait à enfoncer le clou.

— Je crois que quelqu'un ne voulait pas que les diamants vous parviennent. Est-ce que c'est Volsky... Et si c'est lui, a-t-il agi seul ? Je... je suppose que vous avez une idée de qui pourrait être derrière tout cela.

— Une idée... Euh, possible..., hésita-t-il, légèrement destabilisé.

J'aurai parié qu'il n'avait jamais envisagé que quelqu'un puisse un jour essayer de le doubler. En un instant, tous les membres de sa clique étaient devenus suspects. Korotaïev devait se sentir très seul.

— Mais... pourquoi m'informer de cet éventuel complot ? poursuivit-il pour donner le change. Qu'est-ce que vous y gagnez ?

Je pris un air naïf.

— J'aimerais croire que vous en tiendrez compte. Je viens déjà de vous livrer l'emplacement des pierres. J'ai pensé qu'en vous signalant aussi qu'il y a peut-être un traître dans votre organisation, vous y verriez une autre preuve de notre entière collaboration. J'espère donc que vous honorerez votre parole de nous libérer lorsque vous aurez retrouvé vos diamants.

— Oui... Bien sûr, répliqua-t-il en me fixant droit dans les yeux sans sourciller. Notre accord tient toujours. Vous serez libres dès que j'aurai les pierres en ma possession. Le reste ne concerne que moi. Garde !

L'appel de son maître fit réagir au quart de tour l'homme en faction derrière la porte. Ce dernier se précipita dans la pièce, une arme à la main, prêt à parer à toute éventualité. Son chef le rassura aussitôt :

— Tout va bien. Emmenez-le à ses quartiers. Il est attendu, je crois.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 39

Korotaïev demeura seul dans son bureau pour réfléchir.

D'abord assis, l'homme se leva et commença à faire les cent pas dans la pièce. Il laissait tomber dans son sillage les cendres des cigares qu'il allumait à la chaîne. S'il ne doutait plus de retrouver les diamants après les aveux de Daussoy, l'Ours ne cessait de se demander si un traître ne se cachait pas au sein de ses troupes.

Bordel ! Qui est le salopard qui veut m'entuber ? ruminait-il en chassant de ses poumons une bouffée d'air viciée par le tabac. *Quel connard oserait me défier ? Hein ? Volsky ? Il serait assez fou pour ça ?*

Petit à petit, la fumée envahissait la pièce.

Mentalement, Korotaïev dressa une courte liste de noms. Des militaires ? Un bref regard porté en direction des cadres photographiques accrochés au mur l'en dissuada. L'immense majorité des gradés qui y figuraient ignorait tout de ses affaires illégales. Pour eux, il n'était qu'un oligarque de plus. Gorbatchev et sa Perestroïka lui avaient simplement permis de profiter du démantèlement de l'U.R.S.S.. Il avait racheté une énorme scierie d'État pour lui éviter la faillite. Puis, par chance, le commerce du bois et de la fabrication de meubles était devenu rentable. Une simple façade très efficace. Quant aux rares militaires au courant de ses activités annexes, ils n'avaient aucun intérêt à le mettre hors-jeu. C'était courir beaucoup de risques et se priver d'une belle rente régulière en échange de regards détournés dans d'autres directions. Des flics ? Pareil. L'Ours dépensait de jolies sommes en pots de vin pour s'assurer de maintenir à distance de ses opérations illicites ceux qui auraient été tentés d'y mettre un terme. Les autorités locales ? Très peu probable, là encore. Et pour les mêmes raisons : ils recevaient quelques subsides en échange de leur silence. Tigre s'en assurait pour son compte. Et il était bien placé pour cela. Ne négligeant rien, Korotaïev veillait même à faire des dons importants à divers organismes de charité, participait à des galas de bienfaisance pour se façonner une bonne image publique... Sa face sombre, les maisons closes qu'il gérait, ses trafics

en tous genres, ils n'en étaient pas au courant. Ou en profitaient. Quelques imprudents nourrirent des soupçons et résistèrent au début, mais il les avait fait taire ou éliminer depuis longtemps. Korotaïev les tenait par les couilles. S'il tombait, tous plongeaient avec lui. Non, la menace émanait forcément de l'intérieur. Il ne pouvait pas en être autrement. Mais alors qui ? Tigre ? Impossible. Ils se connaissaient depuis trop longtemps pour cela et jamais il ne le trahirait. Volsky ? Possible. De toute manière, il ne serait bientôt plus un problème. À la vue de son incompetence récente, il allait l'écarter dès cette histoire terminée. Il s'en chargerait lui-même. Peut-être que c'était d'ailleurs parce qu'il était impliqué dans tout ce micmac qu'il s'était montré moins attentif à ce qu'il faisait...

L'air de la pièce, saturé de fumée, était devenu irrespirable. L'Ours se résolut à ouvrir la fenêtre pour aérer le bureau et contempla la forêt. Le hurlement d'un loup, au loin, le ramena à la réalité.

Merde... Je vais devoir rester sur mes gardes, pesta-t-il, le visage assombri par la perspective de ne plus pouvoir se fier à quiconque. Si quelqu'un veut mon business, il faudra qu'il m'abatte. Et il aura intérêt à réussir du premier coup parce, sinon, je l'étriperais moi-même, cet enfoiré !

CHAPITRE 40

Une claque bien sentie. Voilà comment Elsa, les yeux rougis par les larmes, m'accueillit en me voyant franchir le seuil de notre cellule. Au fil des minutes où nous fûmes séparés, Elsa avait craint de ne plus me revoir. Bien sûr, jamais elle n'avait envisagé que je l'abandonne, mais elle avait redouté que mon tête-à-tête avec Korotaïev ne finisse mal. Me savoir seul avec un psychopathe, capable de tuer comme d'offrir un verre sans qu'une once d'émotion ne le traverse, n'avait rien de rassurant.

— Mais qu'est-ce que tu lui as dit ? lâcha-t-elle ensuite en se précipitant contre moi pour me serrer dans ses bras. Bon sang ! J'ai eu si peur...

Je la repoussai avec tendresse : l'étreinte avait réveillé mes douleurs costales. Du dos de ma main, je caressai sa joue.

— Je suis désolé, Elsa. J'aurais aimé te mettre au courant avant, mais... l'idée m'est venue trop tard. J'ai dû improviser.

— De quoi parles-tu ?

— L'avion. J'ai réfléchi à ce qu'il s'est passé le premier jour, au moment du crash. J'ai compris que nous pouvions nous en servir pour gagner du temps et, pourquoi, pas notre liberté.

— Comment cela ? Je ne saisis pas.

Elsa me regardait comme si j'avais perdu la tête. Avant que j'aie la possibilité de m'expliquer, elle éclata :

— Non, je ne veux rien savoir ! Tu as bien réalisé qu'en lui révélant où se trouvait la carcasse de l'appareil, ils ne vont plus avoir besoin de nous ? Tu t'en rends compte ? Dans quelques heures, nous serons... morts. Ce malade ne nous libérera jamais. Même s'il récupère ses pierres... Ce type est un sadique ! Ça l'amuse de nous voir souffrir. Il joue avec nous comme ton serpent avec ses souris.

Elsa avait évidemment raison sur l'essentiel. L'image de Dino tournant sournement autour de ses proies jusqu'à trouver le bon angle d'attaque

avant de s'enrouler d'un coup et serrer pour les étouffer me parlait parfaitement. L'espoir de survivre était ténu, mais je faisais tout pour m'y accrocher, comptant désormais surtout sur les doutes instillés dans l'esprit de Korotaïev.

Elsa fondit soudain en larmes. Depuis notre arrivée en Sibérie, elle avait de plus en plus de mal à gérer ses émotions. Je la comprenais, car nous vivions des heures atroces depuis des jours, passant d'une tragédie à une autre, d'une mort à une autre. Je faisais de mon mieux pour la soutenir, mais j'étais moi-même au bord de la rupture, psychique comme physique.

— Reprends-toi, Elsa, trouvais-je la force de lui dire. On doit absolument tenir. Il y a forcément encore de l'espoir.

La crise de larmes s'estompa lentement. Elle leva enfin des yeux tristes vers moi.

— Tu crois sincèrement qu'on va sortir de cet enfer ? murmura-t-elle d'une voix lasse. Regarde autour de nous, Ludovic. Regarde cette pièce, bon Dieu ! Des murs de béton décrépis, des barreaux aux fenêtres, une porte rouillée, un sol miteux... C'est plus immonde qu'une décharge publique. Et on est où, ici, hein ? Au milieu de nulle part, dans un vieux goulag oublié de tous, avec un tueur aux commandes d'un groupe d'assassins... Réveille-toi, Ludo ! On a essayé de fuir, mais... c'est impossible.

Elsa ne put retenir de nouveaux sanglots. Je mis tout ce qu'il me restait de conviction pour lui remonter le moral une fois de plus :

— Je t'en prie, Elsa, ressaisis-toi ! Nous aurions dû rentrer à Vanavara depuis hier, d'accord ? (Elsa m'approuva d'un timide hochement de tête.) Madame Obramov a sûrement lancé une opération de recherche en ne nous voyant pas revenir. Surtout en sachant son frère avec nous... (J'eus un pincement au cœur à l'évocation de notre guide. Il était mort ici, sous les coups de Volsky.). Tout ce que j'ai essayé de faire, c'est de nous donner du temps pour qu'on nous retrouve. Allez ! Ça ira. Crois-moi, on va s'en sortir. On va venir nous sauver. Tu dois me faire confiance.

— J'ai confiance en toi... C'est... en eux que je n'en ai aucune.

Je lui souris tristement, mais ne trouvais rien à ajouter.

— Bon, fit-elle en relevant la tête. Qu'est-ce que tu lui as dit de si important ?

— Oh ! Ça ? J'ai semé le doute chez lui. Korotaïev se croit certainement tout puissant, mais il n'est visiblement pas à l'abri d'une trahison.

Elsa fronça les sourcils, se demandant où je voulais en venir. Je poursuivis :

— Lorsque l'appareil s'est écrasé, tu te rappelles ce qu'il s'est passé juste avant ?

— Bien sûr. L'un des réacteurs a explosé.

Je demeurai silencieux et la fixai. Comme je le supposai, elle réalisa soudain ce que cet événement suggérait :

— Une bombe... Le pilote... Il a bien dit qu'il s'agissait d'un sabotage, non ? (Elle réfléchissait désormais à voix haute tandis que son visage s'illuminait.) Donc... Quelqu'un ne tenait pas à ce que l'avion parvienne à destination ! On voulait empêcher Korotaïev de récupérer les diamants.

— Exact.

— Et c'est probablement l'un des membres de son groupe qui en est à l'origine...

J'approuvai d'un hochement de tête encourageant. Scientifique aguerrie, Elsa avait l'habitude d'assembler des puzzles de résultats expérimentaux pour aboutir à ses découvertes. Elle poursuivit son raisonnement, la voix remplie d'excitation :

— Parce que seul quelqu'un de chez lui pouvait connaître les détails de l'opération, savoir précisément quel appareil transporterait les pierres précieuses, à quelle heure il décollerait et où il irait !

— Je suis arrivé exactement aux mêmes conclusions que toi ! lançai-je avec vigueur. Et cela change tout pour nous ! Ce sabotage signifie que Korotaïev n'a pas que des amis autour de lui. À partir de maintenant, il doit se méfier de tout le monde. Si c'est grâce à mon aide qu'il peut démasquer un traître dans son organisation, j'espère qu'il tiendra parole et nous libérera. En guise de remerciement... Ou peut-être que celui qui est derrière

tout ça se sentira menacé et, qui sait, nous aidera à fuir, rien que pour nuire un peu plus à son ex-chef.

— On peut toujours rêver, asséna Elsa avec froideur.

Certes. Moi aussi, après toutes les mésaventures rencontrées jusque-là, je doutai que notre chance tourne à ce point favorablement.

— Peut-être..., me contentais-je de répondre de manière évasive. Mais au moins Korotaïev ne se précipitera pas pour nous éliminer. Il patientera, ne serait-ce que pour vérifier que je lui ai dit la vérité à propos de la cache des diamants. Je suppose qu'ensuite il essaiera d'en savoir plus sur cette menace. Il voudra peut-être nous interroger encore pour essayer d'avoir plus d'informations... Si on peut gagner du temps, laisser une chance à quelqu'un de nous venir en aide, c'est déjà pas mal, non ?

La lassitude et le découragement s'imprimèrent à nouveau sur les traits de ma compagne.

— Et tu as une idée de qui pourrait être ce traître ? Parce qu'à part ce salaud de Volsky... On ne connaît personne.

— Euh... c'est vrai que j'avoue en être au même point. Il n'y avait rien dans l'épave de l'avion pour nous mettre sur une piste. Mais j'ai quand même relevé un point très intéressant tout à l'heure. Dès que j'ai évoqué l'existence probable d'un judas parmi les siens, Korotaïev n'a pas hésité : il a aussitôt envisagé l'option Volsky ! Alors tu sais ce que je crois ? C'est qu'il y a un truc pas très net entre eux. Et j'aimerais bien en profiter.

Elsa haussa les épaules d'un air accablé. Elle n'avait pas encore renoncé complètement, mais n'y croyait déjà plus beaucoup.

— On n'a donc pas grand-chose à espérer, murmura-t-elle enfin d'une voix désabusée.

— Hé ! Attendons un peu. Rien n'est joué, d'accord ? Je suis là. Garde des forces. Tout peut encore s'arranger, la réconfortai-je, caressant sa joue humide du dos de ma main.

CHAPITRE 41

Krasnoïarsk, Bureau de la cellule antiterroriste, 12 juillet 2011, 8 h 13.

— Alors ? demanda Baskovitch à son adjoint en entrant dans la pièce.

— Il y a du nouveau, déclara fièrement Zaytsev. Hier soir, Korotaïev a donné l'ordre à son complice d'aller sur les lieux du crash de l'appareil pour récupérer les pierres.

— Quand ?

— Aujourd'hui.

— Merde... Ça risque d'être court. Vous avez au moins pu localiser le correspondant de Korotaïev, cette fois ?

Zaytsev avait essayé de déterminer les destinataires des premiers coups de téléphone, ceux qui les avaient placés sur la piste de l'avion et des diamants. Mais il n'avait pas réussi à les tracer jusqu'au bout. Jusqu'à hier et ce deuxième appel pour Tigre.

— Oui ! Vous me croyez si ce numéro est celui d'un des bureaux de la mairie de Vanavara ? Je viens d'en avoir la confirmation par nos services. Quant au premier appel, on a enfin pu en trouver l'origine. Il provenait d'une cabine publique de Vanavara.

— Je m'en doutais ! Goloubev ! Il a bien failli nous avoir, celui-là. Vous avez pu reconnaître sa voix sur vos enregistrements ?

Zaytsev secoua la tête négativement.

— Brouilleur ?

— Probablement, se contenta de répondre laconiquement l'adjoint.

— Excellent travail ! Je m'occupe tout de suite de la logistique.

Baskovitch s'enferma un long moment dans son bureau. Les conversations qui filtraient de temps à autre laissaient augurer de la mise au point d'une opération d'envergure. Lorsqu'il rouvrit la porte trois heures

plus tard, il avait un air satisfait sur le visage. Un air qu'on ne l'avait plus vu arborer depuis une éternité.

— Allez, c'est parti, on file à Vanavara, lança-t-il. On arrêtera Goloubev à son retour, avec les pierres. On aura même deux hélicoptères militaires à notre disposition pour les coincer, ces enfoirés !

La traque touchait à sa fin.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 42

Camp de Korotaïev, 12 juillet 2011, milieu de matinée.

Ce que nous apercevions par la haute fenêtre de notre cachot se limitait à un triste rectangle de nuages gris plus sombres que les cendres d'un volcan. Un désespérant crachin arrosait le vieux goulag depuis le milieu de la nuit. Une bruine semblable à celles qui étouffent Brest dix mois sur douze. Impossible de fermer l'œil de la nuit. L'eau ruisselait depuis des heures sur les tôles rouillées du toit. Elle se concentrait ensuite sur la rive et les gouttes formées lâchaient prise les unes après les autres comme autant des larmes suicidaires allant s'écraser bruyamment au sol le long des murs. L'humidité s'infiltrait partout. Nos vêtements peinaient à sécher et commençaient à puer, comme le trou aménagé dans le plancher au fond de la pièce pour servir de latrine. Elsa, qui s'était réfugiée auprès de moi, n'avait somnolé que deux heures, réveillée par l'air glacial du petit jour. Quant à moi, malgré la fatigue qui me rongait, je n'avais pas dormi une minute : mon bras, mon mollet, mon crâne et mes côtes endolories m'en avaient empêché. La matinée nous parut interminable. Nous avions repassé en boucle tous les événements des jours précédents, y cherchant un semblant de logique. En vain. Nous n'avions prise sur rien. Trop de pièces du puzzle nous manquaient pour comprendre ce qu'il se tramait autour de nous. Vers ce que je pensais être le début de l'après-midi, des morceaux de pain, quatre biscuits insipides et un broc à eau nous furent apportés. Belle générosité... Les miettes firent le bonheur d'un invité inattendu.

— Au moins, lui, il peut sortir d'ici quand il le souhaite, chuchota Elsa, un maigre sourire aux lèvres en observant le manège de notre compagnon poilu.

Un rat s'était en effet glissé entre les planches du sol. Il furetait à deux ou trois mètres de nous, explorant à sa guise les recoins de la geôle. Ses ancêtres ne se seraient jamais aventurés dans un tel baraquement sans finir dépecés. Lui se fichait royalement de notre présence. Nous ne goûtions pas

vraiment sa compagnie, mais le spectacle avait le mérite de nous distraire et d'éviter de penser au sort qui nous attendait.

Brusquement, l'animal se redressa. Oreilles droites et vibrisses frétilantes, il renifla l'air, la tête tournée vers la porte du cachot. Quelque chose l'inquiétait.

Le rongeur retomba pattes au sol en un éclair et détala pour se faufiler entre deux lattes de bois au bout de la pièce. Au même instant, éclata une salve de tirs nourris. Elsa jeta vers moi un regard effrayé.

— C'est quoi, ça ? lâcha-t-elle en bondissant. Tu... tu crois...

Malgré mon corps abîmé, je m'étais aussi levé par réflexe, stimulé par la soudaine montée d'adrénaline.

Était-ce vraiment ce que nous avions espéré ? Venait-on enfin à notre secours ? Ou réglaient-ils leurs comptes, entre eux ? Korotaïev avait peut-être démasqué le traître...

Les tirs redoublèrent d'intensité. Impossible de dire combien d'hommes se battaient à l'extérieur. Aux salves d'armes automatiques répondaient des coups de carabine. Sporadiquement, des cris de douleurs se mêlaient au tumulte de l'artillerie.

— Je ne sais pas, finis-je par répondre, l'œil rivé sur la porte au cas où l'on voudrait entrer.

— On vient peut-être nous sauver !

— Si seulement c'était vrai... En attendant d'être fixés, allons nous mettre à l'abri dans un coin de la pièce.

Elsa avait retrouvé des couleurs. Je la saisis par la main avant de l'entraîner dans l'angle le plus éloigné de la porte pour nous y recroqueviller. Pour une fois, nous pouvions remercier les murs en béton : aucune balle ne pouvait nous atteindre. Nous demeurâmes ainsi immobiles une dizaine de minutes. Puis, les tirs s'espacèrent jusqu'à laisser place au silence dans l'enceinte du camp.

— C'est fini, tu crois ? hasarda Elsa.

— On dirait...

Un bruit de bottes résonna sur le sol devant notre prison. Puis une clé tourna dans la serrure.

Je fermai une seconde les yeux. Elsa broya ma main, la serrant de toutes ses forces par peur, elle aussi, de ce qu'il allait nous arriver.

Sauvetage ou fin ?

La porte s'ouvrit en grinçant et nous fûmes submergés par le soulagement. La silhouette d'une femme se découpait à contre-jour. Nous l'avons immédiatement reconnue.

Elle s'appelait Sasha Obramov.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 43

— Vous ? m'exclamai-je en anglais, aussi étonné qu'heureux de la revoir. Vous nous avez retrouvés !

— Mais... comment est-ce possible ? embraya Elsa, sa voix mal posée trahissant surprise et joie mêlées.

Sasha Obramov nous sourit, puis, joignant le geste à la parole, nous invita à avancer :

— Venez ! C'est fini. Dieu soit loué, vous êtes en vie !

Difficile de décrire les émotions qui se bousculaient en moi. Un bonheur, immense, le soulagement d'en avoir terminé avec l'horreur des jours précédents. Même si j'avais gardé l'espoir d'un dénouement comme celui-ci, il était si ténu que, d'un coup, le vivre provoquait un tsunami de joie tel que j'en avais le souffle coupé. Je saisis Elsa dans mes bras et l'étreignis contre mon cœur. Oubliées mes souffrances ! Je savourai notre liberté.

— Je te l'avais dit, Elsa ! J'étais sûr qu'on s'inquiéterait de notre absence et qu'on nous chercherait !

Une larme d'allégresse glissa sur la joue de ma compagne.

— Je... je... n'arrive pas le croire..., balbutia-t-elle en enfouissant son visage dans ma polaire.

Notre étreinte dura un moment. Sasha Obramov ne nous interrompit pas. Par pudeur, elle quitta même la pièce pour nous laisser savourer l'instant, seuls.

— Tu es prête ? repris-je enfin. Il est temps de partir.

Elsa s'écarta avec délicatesse, leva ses yeux verts vers moi et fit éclore le plus magnifique des sourires.

— Prête. Fichons le camp de cet endroit de malheur.

Main dans la main, nous gagnâmes la porte et sortîmes. Sasha nous attendait en compagnie de deux hommes armés.

— Ça ira ? s'enquit-elle sobrement.

Je hochai la tête.

— Parfait. Allons là-bas. (D'un geste de la main, elle désigna le baraquement qui tenait lieu de bureau à Korotaïev.) Il y fera chaud. Vous me raconterez tout ce qu'il s'est passé. Nous n'avons trouvé aucune trace de mon frère, ni des autres membres de l'expédition. Je m'inquiète pour eux.

Tandis que nous marchions en direction du bâtiment, je gardais la tête basse. Perdu dans mes pensées, je me sentais presque indifférent à ce qui m'entourait.

Comment lui apprendre que Gregorij et les autres avaient été assassinés ?

Au moment de franchir à nouveau la porte, une appréhension me saisit. Je n'avais pas apprécié les moments que nous y avions passés jusque-là. Écrasé dans le cendrier, un cigare achevait de se consumer, laissant s'envoler ses dernières volutes de fumée bleutée. La présence de l'Ours ne se dissipait que lentement. Sasha ôta son épaisse veste et la posa sur le bureau.

— Il fait meilleur ici que là où vous étiez, non ? lança-t-elle pour détendre l'atmosphère.

— Oh oui ! répondit Elsa la première. C'est bon d'en être sorti.

— Je vous comprends. À voir l'accueil qu'ils nous ont réservé lorsque nous sommes arrivés, ces hommes ont dû vous terroriser... Nous étions à votre recherche depuis deux jours. On tournait en rond dans la région et je commençais à désespérer quand la fumée dans la cheminée (elle désigna l'âtre d'un coup de menton) nous a signalé l'emplacement de ce goulag. Sans ce coup de pouce du destin, nous ne vous aurions jamais retrouvés. Mais heureusement, tout cela est désormais fini pour vous. La justice s'occupera de ceux que nous n'avons pas tués...

— Je ne sais pas comment vous remercier, répondis-je. Sans votre intervention, nous serions probablement morts ici.

— C'est normal. Je n'ai fait que mon devoir. Et puis je m'inquiète pour Gregorij. Ils l'ont emmené ailleurs ? Avec les autres membres de l'équipe ?

On ne les a pas trouvés...

Elsa respira profondément. La vérité n'allait pas être facile à dire.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? nous questionna Sasha avec inquiétude en avisant nos mines défaites. Oh ! Non... Ne me dites pas que...

Elsa hocha la tête gravement avant de répondre dans un souffle :

— Si... malheureusement. Ludovic et moi sommes les seuls survivants de l'expédition.

Le sol parut se dérober sous les pieds de Sasha. Elle recula, la main sur la bouche, ouverte et silencieuse. Puis elle détourna le regard dans ma direction, mais je ne pus que confirmer :

— Je suis vraiment désolé pour votre frère. Rien ne s'est déroulé comme prévu.

— Mais... Mais que s'est-il passé ? Que vous est-il arrivé ? articula-t-elle après une longue pause.

Nous lui devons de tout connaître. Je me lançais et lui décrivis l'expédition depuis le début. Les diamants et l'avion semblèrent l'intéresser un peu plus que l'irruption du trou de méthane au milieu de la piste, que notre évasion avortée ou que les circonstances atroces du décès de son frère.

— Mais... Gregorij ne savait pas où votre ami les avait enterrés... lâcha-t-elle d'un air abattu lorsque j'eus terminé mon récit. Il ne pouvait rien leur dire. Ce qu'ils lui ont fait subir... C'est monstrueux, Et vous... Comment avez-vous pu survivre à ces horreurs ?

— Nous avons eu de la chance, je crois, lui répondis-je avec humilité. Nous avons seulement essayé de gagner du temps afin quelqu'un puisse nous venir à notre secours. Quand on s'est évadé avec l'aide involontaire des loups, Korotaïev ignorait toujours où ses pierres se trouvaient. Alors lorsqu'ils nous ont repris, je n'ai plus eu le choix. Je lui ai avoué où nous les avions cachés. Si vous avez pu nous sauver, c'est parce qu'il fallait qu'il nous garde en vie encore un moment. Le temps de s'assurer que je n'avais pas menti. Et puis... vous êtes arrivés. Peut-être qu'ils n'ont pas même eu le temps de récupérer les diamants...

Sasha arbora une mine triste.

— Quelle chance, finalement...

— Oh, oui ! soupirai-je.

— Et... tous les diamants ont été enterrés près de l'avion, c'est ça ? Là où vous le leur avez indiqué ? risqua-t-elle soudain. Vous n'en avez gardé aucun sur vous ?

— Pardon ? ..., répondis-je en hésitant, désarçonné par ses dernières questions.

Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire ? Pourquoi s'intéressait-elle à ces détails ?

Je m'attendais à ce qu'elle cherche à retrouver le corps de son frère. Pas à ce qu'elle se préoccupe de savoir si j'avais conservé une pierre sur moi. Je commençai à avoir un mauvais pressentiment. Quelque chose clochait. Elsa tiqua également. Elle n'ignorait pas que j'avais gardé un diamant, mais s'abstint de le mentionner. Mieux, ignorant la question, elle intervint d'une voix ténue :

— Pourrions-nous rentrer à Vanavara, Madame ? Nous sommes épuisés. J'ai... j'ai mal partout et Ludovic souffre de plusieurs blessures. Nous avons besoin d'être soignés et de regagner la France.

Sasha lança un coup d'œil rapide en direction de la fenêtre.

— Bien sûr...

Elle n'acheva pas sa phrase : la porte s'était ouverte au même instant avec fracas.

CHAPITRE 44

Deux hommes avaient fait irruption dans la pièce.

Quoi ? Mais... non ! Non ! Non ! Ce n'est pas possible ! Pas eux !

La stupéfaction et l'horreur nous balayèrent en une fraction de seconde. Tout devint clair. Monstrueusement clair. Le cigare encore fumant, l'espace étonnamment vide entre les bâtiments du camp, le manque cruel de traces de sang... J'aurais dû m'en douter. Me méfier de l'absence de cadavres et de douilles traînant au sol. Notre miraculeux sauvetage n'avait été qu'une mise en scène machiavélique. Il n'y avait jamais eu d'assaut.

Korotaïev fonça vers son bureau, le contourna et, de colère, frappa du poing sur la surface plane. Le sang lui était monté au visage et rougissait jusqu'à ses tempes tandis qu'il vociférait :

— Хватит, Тигр ! Мы никуда не денемся, черт возьми ! Эти ублюдки будут платить мне время, которое они тратят впустую ! ¹⁴

Impossible de comprendre un mot de ce qu'il disait à Sasha Obramov : il ne s'exprimait qu'en russe ! Le colosse se saisit soudain du cendrier posé devant lui, pivota et le lança violemment contre le mur. Un des cadres photographiques vacilla, puis se décrocha pour aller se fracasser au sol en même temps que nos dernières illusions.

Totalement désemparé, l'estomac noué par la peur, j'étais incapable de parler. Elsa, plus pâle qu'une défunte, semblait aussi terrifiée que moi par la vision du tyran hors de contrôle. Si la teneur exacte de ses propos nous échappait totalement, il était devenu clair que Korotaïev et Sasha Obramov étaient complices. Et comme si la duplicité de la maire de Vanavara ne suffisait pas à nous déstabiliser, à côté du géant, se tenait un homme aisément reconnaissable : notre ancien guide, Gregorij Obramov ! Borgne, avec un large pansement couvrant son œil droit, mais vivant ! Le sentiment de trahison qui m'habitait en cet instant ne pouvait être plus complet. Sasha Obramov et son frère ! De mèche avec ce fou ! Tout me parut brusquement

évident dans l'enchaînement des événements. Blessé au cours du sauvetage du pilote, notre guide n'avait pas vu Richet enfouir les diamants près de l'épave du Cessna. Alors comment nous mettre sous pression à moindres frais, nous pousser à leur avouer rapidement cet emplacement ? En nous faisant croire à la torture et la mort de Gregorij ! Korotaïev et les Obramov avaient probablement espéré nous briser en quelques heures avec cette ruse. Et le stratagème aurait sans doute fonctionné si les loups ne s'en étaient pas mêlés et ne nous avaient pas permis de nous enfuir...

Autant je pensais saisir ce qu'il s'était passé jusqu'à notre évasion, autant la raison du pseudo sauvetage m'échappait malgré tout. Avec mes récents aveux, ils détenaient désormais toutes les informations nécessaires à la localisation des diamants ! Que pouvaient-ils attendre de plus de nous ? Les pierres précieuses devaient même être déjà en leur possession !

Korotaïev ouvrit sans ménagement un tiroir du bureau. D'un geste vif, il en sortit un colt et leva le bras pour le braquer aussitôt sur ma tête.

C'est la fin, cette fois, imaginai-je effaré en fixant le canon de l'arme.

Elsa le supplia d'arrêter. L'homme plissa le front, mais n'abaissa pas son bras pour autant.

— Bordel ! Pour la dernière fois, je vous le demande : où sont mes pierres ? éructa-t-il, optant cette fois pour l'anglais afin que tous, les Obramov y compris, puissent le comprendre. Je vous promets une mort rapide à tous les deux si vous me le dites. Sasha s'est rendue sur place. Aux coordonnées que vous m'avez indiquées, mais il n'y avait rien. Ni pierres ni avion. N'est-ce pas ?

Sasha Obramov demeura silencieuse, confirmant néanmoins d'un sobre hochement de tête.

Pas d'avion ?

Incrédule, je détournai les yeux vers son frère. Gregorij esquiva mon regard et lorgna le sol sans un mot. S'il ne pouvait connaître l'emplacement précis des diamants, notre guide n'ignorait en rien la position approximative de l'épave. Ils auraient dû la localiser sans peine !

Mais ce n'est pas possible ! Comment a-t-on pu faire disparaître un avion en si peu de temps ? C'est à n'y rien comprendre...

Notre sort semblait scellé : si l'appareil et les pierres précieuses s'étaient volatilisés, alors c'en était fini de nous. Le colosse pointait très nerveusement son arme dans ma direction. Il n'allait pas hésiter longtemps à faire feu face à notre silence. Malheureusement, ni Elsa ni moi n'étions en mesure d'apporter le moindre élément supplémentaire à ce que nous avions déjà avoué. Nous allions mourir tandis que la question de Korotaïev resterait sans réponse jusqu'à la fin des temps. Aussi sombre que la situation puisse paraître, elle aiguisa comme jamais mon esprit.

Sasha qui affirme n'avoir rien trouvé... Gregorij qui va dans son sens, qui assure également qu'il n'y a jamais eu d'avion là où je l'ai indiqué alors même qu'il était sur place ! Qu'il savait pertinemment que les coordonnées que j'avais données étaient exactes... Réfléchi, bon sang, réfléchi vite ! m'encourageais-je en fixant le canon d'où jaillirait la balle destinée à m'abattre. Gregorij... Sasha...

Brusquement, j'entrevis la vérité. Tout ce qui sonnait faux dans cette étrange disparition d'avion me frappa : pourquoi Sasha Obramov s'était-elle tant inquiétée de savoir si j'avais gardé un diamant sur moi ? Pour s'assurer de ne pas laisser de preuves compromettantes derrière elle !

C'est ça ! Personne ne devait retrouver l'avion... Ni les pierres. C'était elle, le traître de l'organisation ! Sasha avait probablement manigancé le vol des diamants depuis le début. Et leur chef n'aurait jamais dû être au courant du complot !

Je décidai de jouer le tout pour le tout. Peut-être aurais-je l'oreille de Korotaïev après avoir instillé la veille mes soupçons de trahison parmi les siens.

— Ils mentent, monsieur ! Sasha et son frère vous mentent ! Les diamants sont toujours là-bas ! Dans l'épave de l'avion ! Là où je l'ai indiqué ! hurlai-je de désespoir.

Le caïd écarquilla les yeux et abaissa légèrement le bras tenant l'arme. Ma réaction l'avait apparemment surpris. Gregorij Obramov se tassa imperceptiblement, tandis que sa sœur, plus réactive et courroucée, bondit

aussitôt dans ma direction. S’intercalant entre moi et l’Ours, elle me gifla de toutes ses forces.

Ma lèvre inférieure rencontra mon incisive droite et se fendit sous le choc. Disparaissant momentanément de la ligne de mire, je poursuivis sans prêter attention au fluide rouge et chaud qui envahissait ma bouche.

— Gregorij sait parfaitement que j’ai raison pour l’emplacement de l’épave ! insistai-je avec conviction. Il sait que je vous ai dit la vérité. Demandez-le-lui, bon sang ! Il a vu le réacteur exploser et l’avion toucher le sol. Il était avec nous pour secourir le pilote ! C’est même en le tirant des flammes qu’il a été blessé au visage.

— Ça suffit ! Taisez-vous ! aboya Sasha.

La jeune femme montrait de plus en plus de signes d’agacement et, déjà, relevait la main pour me gifler à nouveau.

La pluie s’était remise à tomber au-dehors. De grosses gouttes s’écrasaient furieusement sur le toit de tôle, mais tout le monde s’en fichait.

— Ludovic a raison, renchérit soudain Elsa, le regard planté dans les yeux de Korotaïev. Nous ne vous avons pas menti. Si vous n’avez rien trouvé dans la forêt, c’est que vous n’avez pas cherché. Ou quelqu’un vous cache la vérité. Quelqu’un qui veut vous empêcher de retrouver des preuves de sa trahison, sur l’épave de l’avion.

Cette fois, l’Ours abaissa franchement son bras armé et jeta à Sasha un regard inquisiteur. J’imaginais sans peine ce qui pouvait se passer dans son esprit : il essayait probablement d’établir des liens entre l’existence plausible d’une taupe au sein de ses troupes et les agissements de Sasha et de son frère. Mon intuition allait peut-être s’avérer payante, au final.

Même si j’étais soulagé de voir l’arme se détourner enfin de moi, une zone d’ombre subsistait toujours, m’empêchant de porter l’estocade à la machination des Obramov. Je ne parvenais pas à saisir les motivations profondes du projet de Sasha. Le pouvoir ? L’enrichissement ? Possible... Appartenir à une organisation criminelle suggérait évidemment une appétence pour l’argent et une volonté de pouvoir. Mais trahir... Surtout un homme comme Korotaïev. Cela impliquait une mise en danger permanente.

Sasha et son frère pouvaient y laisser la vie. Quel intérêt avait en particulier la maire de Vanavara pour prendre de tels risques quand il lui suffisait d'empocher des pots-de-vin pour fermer les yeux sur quelques trafics ? Quant au pouvoir, elle l'avait déjà, dans l'organisation, comme dans la communauté locale avec son poste d'édile... Non. Il y avait certainement autre chose, un moteur plus puissant qui m'échappait toujours.

Alors que les deux rescapés de l'expédition scientifique se demandaient quel serait le sort qui les attendait, Korotaïev et Sasha Obramov s'engagèrent dans une conversation en russe de plus en plus animée, une conversation qui laissait les deux français dans la plus totale ignorance.

— Ne me dis pas que... C'est pour vos foutues revendications ? grogna le colosse. Non ! Tu crois vraiment à ces conneries d'indépendance, à des Évenks autonomes ? Sasha, dis-moi que j'ai tort... que tu n'es pas derrière les attentats de Krasnoïarsk et de Vanavara.

Les yeux noirs de Sasha Obramov brillèrent d'un nouvel éclat. Elle fusilla Korotaïev du regard et s'emporta :

— Bien sûr que si ! On m'a montré une vieille lettre en début d'année. Elle venait d'être découverte dans une vieille maison de la ville. J'y ai lu un nouveau témoignage des exactions des Russes envers mon peuple. Un massacre resté secret, impuni. Trop c'est trop ! Je devais agir. Pourquoi crois-tu qu'on n'a jamais retrouvé cette foutue météorite ? Celle dont on a tous entendu parler par ici, hein ? Parce que le pouvoir, là, votre pouvoir de Russie, ne pouvait pas reconnaître publiquement que, dans sa chute, il avait rasé un goulag où croupissaient mes ancêtres ! Tout devait être effacé avant que quiconque puisse s'approcher de la zone d'impact. Alors c'est pour que le monde entier connaisse enfin l'existence de ce goulag oublié que j'ai tout fait pour que l'expédition scientifique de ces fichus français se déroule. Je voulais que des chercheurs parlent des souffrances de mon peuple en même

temps qu'ils révéleraient l'emplacement du météore. Les projecteurs devaient être braqués sur nous, les Évenks. Mais, tu t'en fous, toi, de notre passé, n'est-ce pas ? De mes racines. Pas moi. Tu crois que cela me fait quoi, d'être ici ? Hein ? Tu crois que je ne sais pas que ton fumier de grand-père a liquidé certains de nos frères de ses mains ? Que cela ne me fait rien que Staline en ait fait disparaître des milliers d'autres partout en Sibérie ? Pour être tranquille, pour nous dérober nos terres, nous exploiter et piller nos richesses ! Les mines d'aluminium, les diamants de Popigai, rien ne vous appartient ! Cela nous revient ! À nous, les Évenks ! Pas à vous, les Russes !

Sasha était lancée. Elle croyait si fort en la justesse de sa cause que la passion qui l'animait pour la défendre à tout prix transpirait de chacun de ses mots. Elle poursuivit, imperturbable :

— Il est plus que temps de nous venger. De toi, de ceux qui nous dirigent et profitent des nôtres depuis des décennies. J'ai essayé de le faire pacifiquement en envoyant des lettres pour protester il y a des années, sans succès. J'ai pris la tête de la municipalité en espérant pouvoir faire changer les choses de l'intérieur. Un autre échec. On ne nous a accordé que des miettes jusqu'à présent. Parce que tout le monde s'en fout de mes courriers... Ton fric, je le mettais au service de notre cause. Pourquoi crois-tu que je t'aidais ? Il est temps de redonner son cours à l'histoire des Évenks ! Gregorij a fait son devoir en faisant exploser la Maison des Officiers de Krasnoïarsk, puis en brûlant nos locaux sur mon ordre.

— Et tu comptais financer tes plans à la con avec mes diamants ? Mon pognon ne te suffisait plus, c'est ça ? répliqua Korotaïev, piqué au vif et curieux de savoir jusqu'à quel point Sasha l'avait trahi.

Gregorij venait de passer très discrètement dans le dos de Korotaïev. Sasha l'avait vu initier son déplacement et avait anticipé la suite.

— Oui, asséna Sasha avec autorité, les mains tranquillement posées sur ses larges hanches pour montrer qu'elle ne craignait personne. Il y a des années que mon organisation prospère dans ton ombre. Cela t'arrangeait bien que je sois maire. Je couvrais tes magouilles et, moi, avec ton pognon comme tu dis, j'ai peu à peu mis en place notre mouvement. Un peu

d'argent détourné par-ci par-là, au début. De petites quotes-parts prélevées sur les bakchichs que je percevais pour toi, par exemple. Ni vu ni connu.

Monopolisant l'attention de Korotaïev, elle manœuvrait astucieusement afin qu'il ne se rende pas compte de sa vulnérabilité.

— Puis, nous avons eu besoin de plus d'argent, poursuivit Sasha sans ciller, parce que le nombre de nos sympathisants augmentait. Et puis cette vieille lettre a tout précipité. Il fallait fabriquer des bombes, dégoter des planques, acheter tout un arsenal... La logistique pour les attentats, ça coûte cher. Alors, oui, j'ai vu plus grand. Tes diamants... Et dire que tu me faisais confiance ! Je t'arrangeai tellement que tu n'as rien vu ! Il ne me reste plus qu'à les récupérer maintenant.

Incapable de saisir le contenu de la conversation de nos ravisseurs, Elsa et moi n'avions pas pour autant quitté des yeux Korotaïev et les Obramov. Une chance pour nous. Parce que soudain le manège du frère et de la sœur devint limpide. Gregorij s'était déplacé doucement et s'apprêtait à passer à l'action. Nous devions nous tenir prêts, mais, toujours sous la menace de l'arme de Korotaïev, nous ne pouvions bouger sans risquer qu'il n'abatte l'un de nous par réflexe.

Sasha détourna brusquement son regard en direction d'Elsa et de moi. Un demi-sourire s'afficha sur son visage rond, puis elle s'adressa à nous en anglais :

— Désolé pour vous et vos compagnons. Personne ne devait découvrir l'appareil et le vol des diamants. Vous étiez au mauvais endroit au mauvais moment. Et c'est vraiment dommage pour toi, ne put s'empêcher de lâcher la jeune femme qui, faisant fi d'Elsa, me décocha un ultime clin d'œil. On aurait pu s'entendre...

Mon charme naturel se heurtait à ses limites. Les Obramov ne laisseraient aucun témoin derrière eux.

Peste ou choléra ? Voilà ce qu'il me vint à l'esprit à cet instant. Les Obramov l'emportaient, nous mourions. Korotaïev gagnait la bataille, nous mourions. Fabuleux...

J'aurais pu protester. Mais, comme Elsa, je préfèrai garder le silence et me concentrer sur ce qui se tramait dans le dos de l'Ours. Leurs échanges verbaux nous étaient restés hermétiques, mais l'aveu du vol par Sasha n'avait fait que confirmer nos intuitions : les Obramov avaient essayé de doubler Korotaïev.

Sasha avait pris légèrement l'ascendant sur le colosse. Ce dernier n'allait sans doute pas tarder à réagir. Son visage s'empourprait à vue d'œil. De fines gouttes de sueur perlaient de son front creusé. Sa rage éclata comme l'orage déchire les cieux dans la moiteur des fins de journée d'été. Violente. Imprévisible.

*

Korotaïev invectiva Sasha :

— болван¹⁵ !

Il poursuivit dans sa langue maternelle, abandonnant de nouveau Elsa et Ludovic dans le brouillard le plus complet :

— Tu me piques mes diamants et c'est fini, je disparais d'un claquement de doigts ? (Il joignit le geste à la parole.) C'est ce que tu imagines ? Tu prends ma place, mon business et tu fais ta révolution de merde ? Et je te regarde faire ? Personne n'a osé me défier comme tu le fais depuis longtemps ! Ceux qui ont essayé ne sont plus là pour s'en vanter. Tu vas bientôt les rejoindre. Et ton frère aussi !

À force de menaces, d'exécutions et de corruption, l'Ours s'était cru à l'abri de ce genre de désagréments pour toujours. Alors être trahi par Sasha, la seule collaboratrice en qui il avait une confiance aveugle, c'était plus qu'il ne pouvait en supporter.

Korotaïev tenait toujours son colt. Il pivota en douceur vers Sasha et commença à lever le bras pour la viser. Il n'avait pas vu que, dans son dos, une autre arme s'était matérialisée. Dans la main de Gregorij Obramov.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 45

La première déflagration surprit tout le monde. Elle fit exploser la fenêtre. Un courant d'air froid s'invita dans la pièce, soulevant au passage quelques feuillets sur le bureau. Presque aussitôt, une seconde détonation retentit avant qu'un troisième tir ne leur succède très vite.

Je m'étais déjà rué sur Elsa, la plaquant au sol pour la protéger de mon corps.

Une odeur de poudre, âcre, s'emparait du lieu.

J'avais perçu le bruit de corps tombant par terre, mais j'étais incapable de savoir qui avait pu être atteint.

Je sentis Elsa remuer sous mon ventre. Touchée peut-être, mais en vie. Je m'écartai d'elle en douceur et, malgré mes flancs douloureux, me laissai glisser sur la droite. Nos regards se croisèrent furtivement.

— Je n'ai rien, murmura Elsa en devinant mon inquiétude. Et toi ?

— Ça va.

Rassuré, je détournai la tête et aperçus le premier cadavre. Gregorij Obramov. Un projectile l'avait atteint au milieu de la poitrine. Il avait traversé l'homme de part en part comme s'il n'avait été qu'une simple feuille de papier. Gregorij avait aussitôt basculé vers l'avant et s'était écroulé sans un cri. Autour de la plaie, dans son dos, une fleur rougeâtre commençait à s'ouvrir. La joue écrasée contre le sol, il fixait de son œil mort le pied du bureau. Une masse sombre dans sa main entrouverte retint mon attention. Un colt.

Et s'il était là, notre bon de sortie ? songeai-je instinctivement.

Je m'apprêtais à ramper en direction du corps pour saisir l'arme quand un long râle sur ma gauche s'éleva. Elsa tira au même moment d'un coup sec sur le bas de mon pantalon pour m'inciter à me retourner avant d'agir. Je détournai la tête et compris l'origine de la plainte : Sasha Obramov agonisait.

Adossée contre le mur, les jambes étalées au sol et une main contre sa poitrine, elle écarquillait les yeux. La détresse se lisait dans son regard perdu. Les traits de son visage se creusaient à mesure que la vie la quittait. Un flot écarlate fuyait son torse. Le râle s'effaça vite et laissa place à d'immondes gargouillis. Chaque inspiration devint souffrance. Son poumon perforé s'emplissait de sang. Sasha, incapable d'endiguer le flux en pressant sa main contre sa poitrine, se noyait inexorablement dans le liquide chaud. Hypnotisé par cette vision, je ne parvenais ni à bouger ni à détacher d'elle mon regard. Des craquements secs derrière moi me firent soudain sursauter. Korotaïev. Sur le plancher de bois, son pas semblait lourd, mal assuré.

Touché lui aussi ? Si seulement...

Elsa leva également des yeux pleins d'espoir vers l'endroit où se tenait l'Ours avant que n'éclate la fusillade.

Mais l'homme campait toujours sur ses jambes.

Il s'en était sorti.

Il pointa de nouveau son arme sur Sasha Obramov avant d'éjecter quelque chose d'incompréhensible :

— Сука ! Именно это вы заслуживаете ! ¹⁶

Deux autres coups de feu retentirent. Le corps de la jeune femme s'affaissa mollement. Des trous, pas plus grands que des pièces d'un cent, lui perçaient le front. C'était fini.

Tandis que je craignais que nous ne soyons les suivants, j'entrevis une fine goutte de sang tomber aux pieds du colosse.

Et s'il avait quand même été touché ? J'ai entendu trois détonations...

M'appuyant courageusement sur les coudes, j'essayai de me redresser suffisamment pour me lancer de tout mon poids dans les jambes de Korotaïev. Malheureusement ma tentative se solda par un échec cuisant. Avant que j'aie pu aller plus loin, la porte du bureau s'ouvrit en grand. Elsa hurla pour me prévenir du danger qui s'annonçait. Trop tard. Incapable de l'éviter, j'encaissai un grand coup de pied en pleine face.

Le choc m'arracha un cri de douleur et une dent en prime. Je faillis perdre connaissance sous la violence de l'impact. Si j'avais été debout, j'aurais perdu l'équilibre, mais, planté sur les coudes comme je l'étais, je m'écrasais lamentablement contre les lattes rugueuses du plancher.

Volsky.

C'était Volsky qui avait tiré le premier, lui qui avait abattu Gregorij. Il lui avait fallu ensuite un peu de temps pour contourner le bâtiment, entrer dans la pièce et m'interdire de m'en prendre à son chef.

Les yeux affolés d'Elsa cherchèrent les miens. À deux pas de moi, pétrifiée de peur, elle me fixait en tremblant. Allongé, des échardes plantées dans le visage, je demeurai immobile un long moment, incapable de me mouvoir. Puis, peu à peu, la douleur s'estompa et, d'un faible signe de tête, je parvins à rassurer ma compagne.

Resté au sol, je reprenais en douceur mes esprits. Je m'attendais à entendre Korotaïev remercier chaleureusement son homme de main de l'avoir sauvé. Mais étonnamment, c'est une énorme gifle suivie d'une engueulade monumentale qui accueillit son sbire. Elsa m'observa un moment, aussi surprise que moi par la tournure des événements. Encore une fois, nous ne comprîmes rien à la conversation qui suivit entre les deux hommes, mais l'attitude de Volsky, tête basse, ne laissait guère place au doute : l'Ours lui reprochait vertement quelque chose. Était-il intervenu trop tard à son goût ? Le tenait-il pour responsable de sa blessure ? Possible. L'échalias avait tiré dans le dos de notre ancien guide dès qu'il avait vu Gregorij sortir un colt et mettre en joue son chef, mais la balle de Volsky avait fauché Obramov au moment même où ce dernier faisait feu. Seule la précision du tir de Gregorij en avait pâti et l'Ours avait été touché à l'épaule. Cernant de mieux en mieux le personnage, j'imaginais sans peine que des impairs de ce genre, le bonhomme ne devait pas les pardonner pas facilement...

Volsky se tut et recula lentement en traînant les pieds d'un air penaud. Le géant reporta alors son attention sur nous et revint à la charge, pressé qu'il était d'en finir :

— Cet imbécile a failli les laisser m’abattre ! grommela-t-il en français. Bordel ! Je suis entouré d’incapables et de traîtres...

Si j’avais eu quelques doutes sur la teneur de l’échange tendu entre Korotaïev et Volsky, ils s’étaient dissipés.

— Reprenons ! poursuivit l’homme, le bras collé contre son corps, un filet de sang courant sur le dos de sa main. Dernière fois que je vous pose la question : où sont mes diamants ?

L’homme semblait économiser ses mouvements et serrer les dents pour donner le change malgré sa blessure.

Alors que je peinais à me redresser, Elsa prit courageusement la parole.

— Mais bon sang ! lâcha-t-elle avec une pointe d’exaspération. On vous a déjà tout dit ! La carcasse de l’avion se trouve à l’endroit que Ludovic vous a indiqué. Notre guide vous l’aurait confirmé si vous ne l’aviez pas tué ! S’il vous a affirmé le contraire, il vous a menti. Il ne faisait qu’obéir à sa sœur et...

— Oleg...

Sur l’ordre de son patron, le chien de garde passa derrière ma compagne et, de la crosse de sa carabine, lui asséna un coup si violent dans le bas du dos qu’il la fit plonger en avant. Elle détourna la tête au dernier moment, juste avant que sa pommette ne s’aplatisse au sol sous le poids de son crâne.

Choquée, elle essaya de protester. En vain. Volsky l’en empêcha en lui balançant son pied au visage pour la réduire au silence, puis il s’acharna sur ses bras. L’enfoiré avait saisi l’occasion de se venger de l’humiliation du coup de pied reçu lors de notre évasion et ne s’en privait pas.

— Arrêtez ! Laissez-là tranquille ! les suppliai-je, les yeux embués de larmes en la regardant perdre connaissance. On vous a dit la vérité !

Volsky fit volte-face et m’écrasa rageusement la crosse de sa carabine sur la figure. Mon nez se brisa. La crosse poursuivit sa course et éclata ma paupière, filant jusqu’à mon œil. La douleur m’arracha un cri tandis qu’un voile rouge commença à envahir mon champ de vision. D’autres coups suivirent presque aussitôt. L’homme avait délaissé son arme pour user de

ses poings. Le contact direct avec mes chairs devait être plus jouissif. À défaut de pouvoir s'opposer à un chef qui semblait l'humilier depuis notre retour, ce salaud prenait son pied à passer ses nerfs sur nous.

— ДОВОЛЬНО ! ¹⁷ gronda l'Ours au bout d'un moment, mettant provisoirement fin à notre calvaire.

Volsky retint son pied, mais le dernier coup m'avait atteint au bas ventre. Ma vessie, pleine depuis des lustres, n'en demanda pas tant pour se vider et je me mis à pisser dans mon pantalon comme un môme de deux ans. Les yeux mouillés par la douleur, je souffrais le martyr tandis que ma paupière tuméfiée se fermait lentement sur mon œil meurtri. Seul, je les aurais certainement implorés d'en finir s'ils étaient incapables d'accepter la vérité. Sauf qu'Elsa était là, vivante. Elle ne bougeait plus, mais je discernais nettement le faible soulèvement de sa poitrine à chaque inspiration. Je ne pouvais pas l'abandonner.

Résister à tout prix. Espérer qu'ils tiennent parole après avoir récupéré leurs pierres.

Dans un ultime moment de lucidité, je trouvai les ressources de souffler :

— L'avion et les diamants... Ils sont là-bas... Je vous le jure. Sasha vous a trahi... Elle a menti... Elle... Elle n'y est jamais allée... Elle les... aurait... découverts.

L'épaule meurtrie de Korotaïev le gênait. Il se gratta machinalement le menton de sa main valide, puis exprima une moue de dédain en avisant les corps inertes des Obramov. Le géant détourna les yeux vers la fenêtre brisée et, le regard perdu dans la forêt lointaine, parut réfléchir une minute. Il consulta enfin sa montre, prit une inspiration sonore, puis, d'une voix dénuée d'émotion, déclara :

— OK. Vous m'aviez prévenu qu'il pouvait y avoir un traître et vous aviez raison. Alors je vais vous croire une dernière fois. Mais vous savez que ce que vous venez de vivre ici, ce n'est rien à côté de ce qui vous attendra si les diamants n'y sont pas. Oleg peut vous faire beaucoup plus mal.

Des bras m'ont soulevé, traîné sur les talons hors de la pièce et je me suis évanoui.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 46

Camp de Maksim Korotaïev, 13 juillet 2011, 04 h 50.

Je relève lentement la tête. Elle me fait tellement mal depuis que j'ai repris mes esprits.

Par le soupirail du cachot, je devine les pâles lueurs de l'aube naissante. Là-haut, loin au-dessus de nous, des nuages lourds de pleurs s'enfuient plein ouest, portés par un léger vent frais. Si seulement nous pouvions les suivre, quitter cet enfer...

J'ai passé la nuit au chevet d'Elsa, ressassant l'enchaînement des événements qui nous avaient acculés au fond de cet endroit lugubre et glacé. J'ai maintenant la certitude, chevillée au fond de mes tripes, que la fin est proche.

Je ne crois pas aux miracles.

Korotaïev ne tiendra jamais parole, même s'il met la main sur son maudit trésor. Ils ne nous relâcheront pas. Les secours ne viendront pas non plus. Sasha Obramov était notre unique espoir. Elle nous a tous trahis.

Un soleil timide perce un instant les nuages, puis se recroqueville derrière son paravent de ouate. Le bruit lointain d'un rotor d'hélicoptère se perd dans la brise.

Et dire qu'ils ne savent pas toute la vérité.

Ma main droite descend lentement le long de ma jambe. Je tâtonne sur ma chaussette. La pierre est toujours là. Toute cette barbarie pour ça... Korotaïev ne sait même pas qu'il court après une chimère, que les Obramov l'ont dupé depuis le début. Ils l'auront, leur vengeance posthume.

Mon autre main caresse inlassablement les cheveux soyeux d'Elsa. Elle n'a presque pas bougé durant la nuit. Trop de coups, de souffrances, d'épuisement.

J'ai perdu la notion des heures depuis si longtemps. Huit heures ? Onze heures ? Je m'en fiche. Je veille sur elle. Je m'accroche pour elle.

Quand Elsa ouvre enfin les yeux, c'est un océan de tristesse qui me submerge et me noie.

— Je... Je suis heureuse, articule-t-elle péniblement. Heureuse... que tu sois là. Que l'on soit ensemble, tu sais.

Une larme chaude roule sur sa joue bleuie.

— Moi aussi... Mais je... suis tellement désolé de t'avoir entraînée dans ce chaos.

— Ne... t'en veux pas. Rien n'est de ta faute. Pendant des années, j'avais... follement espéré qu'on soit réuni. Chez nous. Ou ailleurs... Ça m'était égal. Maintenant, je veux seulement qu'il n'y ait plus que nous. Juste toi et moi. Jusqu'à la fin. (Elle grimace de douleur et tremble un peu.) Garde-moi encore dans tes bras, tu veux bien ?

Mes côtes me font atrocement souffrir. Avec une infinie délicatesse, je la redresse légèrement contre moi avant l'enlacer amoureusement.

— Je t'aime, Elsa. N'oublie jamais.

Il n'y a ni révolte ni peur en nous. Nous nous sommes résignés à attendre la mort, pelotonnés l'un contre l'autre.

Un bruit de bottes résonne au-dehors. Le pas est rapide, décidé. On vient nous chercher.

Une chaîne tombe au sol et la porte s'ouvre. Ses gonds gémissent alors que le jour s'engouffre dans la pièce. Même lui nous force à courber l'échine. Nous baissions les yeux pour ne pas être éblouis.

Deux hommes entrent. Le premier garde saisit Elsa par le bras et la relève sans ménagement. L'autre s'approche de moi. Il se penche pour m'agripper par le biceps, mais je ne lui laisse pas ce plaisir. D'un geste, je repousse sa main. Je refuse de leur donner la satisfaction de m'avoir détruit. Alors, je me redresse par mes propres moyens en grimaçant. Lentement. C'est dur et affreusement douloureux. Mais il me reste une once de fierté. Et peut-être...

Peut-être que même si je ne peux pas m'en sortir, j'aurais assez de courage pour permettre à Elsa de fuir.

Dehors, Volsky se délecte de notre déchéance. Cigarette allumée à la main, un sourire malsain au coin de la bouche, il souffle tranquillement des bouffées de fumée grise devant lui. Il attend que ses hommes nous tirent de ce cachot et nous pressent devant eux. Je sens dans mon dos le canon de la carabine du garde qui me suit. J'ai l'impression qu'on nous mène à l'abattoir. Et j'ai peur de ne pas avoir tort.

Nous ne prenons pas la direction du bureau de Korotaïev cette fois. Au contraire, nous partons à l'opposé, en direction de l'extrémité du camp, et marchons sur près de cinq cents mètres. La pluie a cessé de tomber, mais l'herbe haute qui pousse dans cette zone reculée du goulag est encore humide, perlée de gouttelettes irisées. Korotaïev nous attend. Bras en écharpe, il tire sur son cigare avec la sérénité de celui qui n'a rien à craindre, qui n'a qu'à profiter de la vie.

À notre arrivée, un sourire se dessine fugacement sur les commissures de ses lèvres.

— Nous y voilà, lâche-t-il d'une voix atone.

Derrière lui, se dressent plusieurs monticules. Deux d'entre eux ont l'air plus récents que les autres. De simples tas de terre. Sombres, glacés. Nus. Les Obramov. Deux grands trous ont été creusés juste à côté. Nos tombes.

— J'ai enfin reçu la confirmation que j'attendais tout à l'heure. Merci. Vous nous avez dit la vérité. Mes hommes m'ont joint par radio dès qu'ils ont trouvé l'appareil et ma cargaison de diamants.

Elsa a déjà baissé la tête. Je l'implore, sans conviction :

— Vous nous avez promis... Vous avez promis de nous libérer.

L'Ours plonge ses yeux dans les miens. Ils sont froids. L'homme se tait. Il aspire enfin une bouffée de tabac, relève la tête pour souffler un rond de fumée qu'il regarde s'étioler au-dessus de son visage avant de répondre :

— Certes. Mais que voulez-vous... On sait tous que les promesses n'engagent que ceux qui y croient. Depuis le début, nous savions qu'il en

serait ainsi. Je ne peux pas vous laisser quitter cet endroit sans mettre en péril mon organisation. J'ai déjà fait preuve de trop de faiblesse apparemment ces derniers temps puisqu'on a voulu me trahir... L'heure de reprendre les rênes a sonné, ajoute-t-il en coulant un coup d'œil furtif en direction de Volsky.

Machinalement mon regard se porte aussi dans la direction de l'homme de main. Malgré son français rudimentaire, je pense que l'allusion au complot et le coup d'œil n'ont pas échappé à Volsky car son regard s'est brusquement durci. Il fixe Korotaïev de ses yeux délavés, en silence, les lèvres pincées.

Le caïd hoche la tête, puis recule. Volsky ordonne alors aux gardes de nous amener devant les deux trous vides.

Face au mien, je tremble. Plus pour longtemps. Elsa, debout à mes côtés, tressaille.

C'est terminé cette fois. Quoi que j'essaye de faire ou dire, nous serons morts dans une minute. Je tends mon bras vers Elsa.

— Prends ma main, dis-je à voix basse. Ensemble. Je veux être avec toi...

Elsa la saisit. Elle est glacée. Douce.

Un cliquetis retentit derrière ma nuque. Armé. Volsky va nous régler notre compte une fois pour toutes.

Je ferme les yeux.

CHAPITRE 47

Korotaïev n'a pas souffert.

Volsky a visé le cœur. Il a pivoté si vite que l'Ours n'a pas eu le temps de réaliser ce qu'il se passait. L'homme de main prenait le pouvoir. Depuis l'évasion de leurs prisonniers, il avait réalisé que son chef ne voyait plus en lui que la pire merde que la Terre ait portée. Lui qui s'était rêvé cent fois numéro deux... Et pourtant il avait tout fait pour se racheter : rattraper ces enfoirés de Français, leur soutirer des aveux. Mais, brimade après brimade, son calvaire s'était poursuivi. Volsky avait compris qu'il ne serait jamais reconnu à sa juste valeur. Il ne serait que bon à exécuter les basses besognes. Et encore. Les années passées dans l'ombre du tyran lui avaient appris que ses jours étaient sûrement comptés. Korotaïev est allé trop loin avec sa dernière allusion et son léger coup d'œil. Il était temps d'agir. Et puis, il y avait tout ce pognon. Ces millions en diamants à portée de main... Tigre ? Hors-jeu désormais. Il ne restait plus qu'un obstacle à franchir. Une montagne qu'il n'avait jamais pensé devoir affronter. L'abattre et devenir riche ou se voir offrir très vite une sépulture à côté de ces étrangers ? Volsky avait choisi. Il a fait feu.

CHAPITRE 48

Le corps du géant s'affaisse lourdement dans mon dos.

Je ne comprends pas vraiment ce qu'il se passe, mais je réalise que c'est sans doute notre dernière opportunité de fuir qui se présente. Si des hommes de Korotaïev se rebellent, autant en profiter ! Je plonge sur le côté et renverse Elsa au passage. Elle roule au fond de la tombe, laissant échapper un cri où perce la surprise. C'est une chance, car brusquement des balles se mettent à siffler tout autour de nous. Les bords surélevés du tombeau la protègent. La terre s'envole, soulevée par les projectiles.

Les deux gardes s'écroulent sans un mot. Volsky se baisse aussitôt. Il paraît perdu. Allongé au sol, je le vois se tourner vers la lisière de la forêt. Il cherche du regard l'origine des tirs.

Quelqu'un donne l'assaut ! Ce n'est pas une mutinerie ! me dis-je, en entrevoyant enfin notre délivrance.

J'aperçois une silhouette qui se déplace avec agilité sous les conifères, bientôt suivie par une autre. Elles sont rapides, presque invisibles. Je reste au sol, les mains sur la tête pour me protéger.

Volsky panique. Il est seul maintenant. Il scrute les alentours, s'efforce de trouver une échappatoire. En vain. Le terrain est trop découvert.

Il se ravise, rampe jusqu'au trou où Elsa se terre. Il l'empoigne par les cheveux et la hisse de toutes ses forces, se redressant en même temps qu'elle, bien abrité derrière dans son dos. Elsa crie. Elle résiste, essaye de se débattre.

Elle ne lui servira pas de bouclier. Je ne le lui permettrai pas.

Je m'époumone à m'en crever les alvéoles jusqu'à ce que Volsky s'immobilise. Et ça fonctionne. Il cherche à me mettre en joue, mais je ne lui en laisse pas le temps : j'ai déjà lancé mon pied de toutes mes forces contre ses genoux. Le gauche encaisse le coup de plein fouet. Mal. La rotule cède dans un sinistre craquement. Volsky hurle de douleur. Il lâche son

arme et libère Elsa tandis qu'il bascule sur le côté pour s'aplatir lamentablement au sol. Je pense avoir enfin eu le dessus, mais ce salopard se ressaisit. Lui aussi joue sa vie. Avant que je puisse l'en empêcher, il récupère son arme. Ses yeux n'expriment plus que de la fureur. Grimaçant, il parvient à poser son genou valide au sol et vise ma tête. Je regarde le canon. Une balle lui traverse l'épaule au même instant. L'impact le renvoie au sol.

Sans hésiter, je bondis sur lui.

Les tirs ont cessé de ce côté-ci du camp. Je m'en fous. Comme je me fous de mes blessures, de mes douleurs. Je lui plaque mon avant-bras sur la gorge et pèse de tout mon poids sur lui. L'enfoiré s'agite, essaye d'ôter la pression sur sa trachée. J'appuie plus fort. Sa résistance s'amenuise, ses mouvements deviennent saccadés. Un spasme le secoue, ses yeux se révulsent et son corps devient mou, immobile. Enfin.

Une main se pose brusquement sur mon épaule. Je détourne la tête, prêt à balancer mon poing.

Elsa.

— Arrête ! me supplie-t-elle, les genoux plantés dans la terre humide. Arrête ! Il a son compte...

Volsky ne bouge plus. Il a perdu connaissance. Je relâche la pression, même si je garde un œil inquiet sur lui. Sa poitrine se soulève doucement. Il est vivant, mais ce salaud ne nous fera plus de mal.

CHAPITRE 49

— You're ok ¹⁸ ? lance une voix puissante derrière nous.

L'homme qui s'adresse à nous s'exprime en anglais, mais son accent est indéniablement celui d'un russe. L'inconnu vient à notre rencontre. Il est brun, athlétique. Il tient dans sa main droite un impressionnant fusil équipé d'une lunette de visée. Ses sens sont en alerte. Il est à l'affût de tout mouvement suspect, prêt à riposter à la moindre menace. Je me fiche de savoir qui il est. J'ai juste remarqué qu'il porte un uniforme kaki et, pour l'instant, cela suffit à me rassurer : ce n'est pas l'un des hommes de Korotaïev.

Près de la porte d'entrée du camp, de nouveaux échanges de tirs retentissent. L'homme n'y attache aucune importance. Il a raison : les armes se taisent presque aussitôt. Deux autres individus, également en uniformes kaki et armés de fusils militaires, sortent maintenant des bois et se dirigent vers nous.

— You're ok ? répète le soldat qui tend une main solide à Elsa.

Elle s'en saisit et il la relève avec précaution.

— Oui... Enfin, yes...

La voix d'Elsa chevrote. Elle se met à sangloter. Je suis soulagé. Tellement heureux qu'elle soit toujours là, devant moi, vivante. Je l'enlace. C'est terminé. Nous sommes enfin sauvés. Tous les deux.

Le militaire s'est écarté avec pudeur. Il nous laisse respirer.

Je saisis amoureusement le visage d'Elsa entre mes mains maculées de terre, plaque mon front contre le sien. Des larmes de bonheur roulent sur nos joues.

Huit soldats convergent vers nous. Ils encadrent cinq gardes de Korotaïev, les derniers à leur avoir résisté.

— Hum, hum..., fait notre sauveur pour attirer notre attention alors que Volsky revient à lui.

D'un signe de tête, il charge l'un des militaires de s'en occuper. Un grand blond aux cheveux ras s'exécute et emmène immédiatement notre tortionnaire à l'écart.

— Commandant Igor Baskovitch. Brigade antiterrorisme de Krasnoïarsk, déclare-t-il, une fois de plus en anglais. Je crois que nous sommes arrivés à temps.

Oh oui ! Deux minutes plus tard et c'était terminé, songeai-je sans lâcher Elsa.

— Savez-vous où est Sasha Ogramov ? s'enquit-il aussitôt. C'est elle que nous recherchons.

D'un geste de la main, je lui indique les deux monticules de terre fraîchement remuée derrière nous avant de répondre :

— Morte. Ils l'ont tué hier. Je suppose que son corps est dans l'une de ces tombes.

— Ah... Dommage. J'aurais préféré l'arrêter.

CHAPITRE 50

Baskovitch et ses hommes sécurisent le camp. Dix minutes leur suffisent pour s'assurer que plus personne ne nous menace. Tandis qu'un soldat veille sur nous, Elsa et moi nous remettons peu à peu de nos émotions. On nous offre à boire et distribue deux barres énergétiques pour que l'on reprenne des forces. Nous acceptons de bon cœur car la faim et la déshydratation commencent à se faire sentir. L'officier revient bientôt vers nous pour donner le signal du départ. Il a le sourire aux lèvres. Baskovitch marche à côté d'Elsa et moi alors que nous nous enfonçons dans la forêt. Mille questions me taraudent alors je me lance :

— Vous cherchiez les diamants, n'est-ce pas ?

Baskovitch s'arrête et me fixe droit dans les yeux. Il a le regard pétillant du vainqueur.

— Oui. Enfin... plus ou moins. Nous enquêtons sur une série d'attentats. Vous en avez peut-être entendu parler ?

— On a vu le bâtiment municipal incendié à Vanavara. Je crois me rappeler qu'on a nous dit qu'un mouvement séparatiste en serait à l'origine. Des Évenks, il me semble.

— Exact. Nous avions Korotaïev dans notre collimateur depuis des semaines, mais il n'avait pas vraiment le profil de l'activiste. Pourtant je pensais qu'il pouvait y être mêlé d'une façon ou d'une autre. Ce type possédait une petite fortune. Il faisait des trafics en tous genres. Alors, pourquoi pas financer cette organisation avec l'idée d'étendre son business en éloignant des autorités russes de cette partie de la Sibérie... On a commencé à surveiller ses conversations téléphoniques. Mais rien n'en sortait. On a failli laisser tomber. Établir le lien entre lui, Sasha Obramov, son frère et ce mouvement terroriste nous a pris du temps, vous comprenez ? On a dû envisager d'autres pistes. On a même pensé que celui qui dirigeait les autonomistes était un certain Goloubev.

— L'adjoint de Sasha Obramov à la mairie...

— Parfaitement. Vous l’avez rencontré ? (Elsa et moi confirmons d’un hochement de tête.) Bref, ce Goloubev a des convictions. Il clame partout sa fierté pour son peuple et leur culture. Mais impossible là encore de le coincer. Jusqu’à ce que Korotaïev perde l’avion.

— Goloubev était à l’origine de ce trafic ? À la tête des autonomistes ? m’étonné-je.

— Ni l’un ni l’autre, reprend Baskovitch avec un air triomphant. Nous avions compris que Korotaïev baignait dans le trafic des diamants depuis un moment. Des pierres disparaissaient de leur lieu d’extraction (il prit soin de ne pas nommer la mine pour ne pas éventer le secret de Popigaï) et lui engrangeait les bénéfices. Pas Goloubev. Ni Sasha Obramov. On a vérifié leurs comptes bancaires et rien n’indique qu’ils s’enrichissaient à titre personnel. Du moins pas dans les proportions attendues par ce genre de trafic. Mais nos écoutes ont fini par payer cette semaine. Elles nous ont permis de découvrir que les diamants volés transitaient par les airs. Il y a six jours, Korotaïev a passé un coup de fil à quelqu’un à la mairie de Vanavara. C’était une personne bien placée dans son organisation, quelqu’un qui se faisait appeler Tigre. Ils parlaient du crash de l’avion. Korotaïev était furieux. On s’est dit que cette piste allait enfin payer. Que ce type finançait peut-être bien les terroristes. Ou que son mystérieux correspondant le doublait, qu’il lui subtilisait quelques pierres précieuses pour se procurer ses armes et ses bombes. Il fallait les prendre sur le fait pour avoir notre réponse, car Korotaïev était puissant. Tout s’achète, ici, vous savez. Même les gens...

Repensant aux photographies fièrement accrochées dans le bureau, je ne peux qu’acquiescer. Baskovitch ne se leurrerait pas sur les soutiens de l’Ours.

— Il me fallait les diamants pour les incriminer et démanteler leurs réseaux, poursuit-il. Une pierre, deux coups. J’ai poursuivi l’enquête et il y a eu du mouvement. Korotaïev a rappelé son correspondant avant-hier pour lui demander d’aller chercher les diamants. Nous étions persuadés qu’il s’agissait de Goloubev. J’ai aussitôt mis en place une opération pour les coincer, Goloubev et les autres. J’ai obtenu des hélicoptères et on est allé directement à la mairie de Vanavara.

— Mais ce n'était pas Goloubev. C'était Sasha Obramov..., l'interrompis-je en soupirant.

Baskovitch opine de la tête et explique :

— Parfaitement. Quand nous avons débarqué à Vanavara hier en fin d'après-midi, notre intention était d'arrêter Goloubev lorsqu'il rentrerait avec des diamants dans les poches, puis de mettre la main sur Korotaïev. Sauf que l'adjoint d'Obramov était sagement assis dans son bureau à notre arrivée. Et il n'avait jamais quitté celui-ci de la journée. Ni reçu le moindre coup de téléphone de Korotaïev la veille. En revanche, Sasha Obramov avait disparu le matin même, sans préciser où, ni pour combien de temps elle allait s'absenter. Elle, une femme... Elle nous avait elle-même contactés après l'attentat de Vanavara, faisant mine de collaborer ! J'imagine que c'était pour nous égarer. Jamais je ne l'avais soupçonnée d'être à la tête de ces extrémistes jusque-là. Jusqu'à ce qu'elle s'évapore mystérieusement dans la nature... Quelle coïncidence ! Je l'ai sous-estimée, je dois le reconnaître. D'habitude, les hommes sont plus enclins à diriger ce genre de mouvements violents... Dès que j'ai compris que le cerveau de l'opération, c'était elle, je me suis douté qu'elle était partie sur les lieux du crash, occupée à récupérer les diamants, mais il était trop tard pour nous y rendre. Impossible d'explorer la Taïga de nuit, même avec nos hélicoptères. On n'aurait pas pu atterrir sans être repéré. Il valait mieux l'attendre et la surprendre. On en a profité pour enquêter sur place toute la nuit. On a découvert dans son bureau des copies de vieux courriers qu'elle avait expédiés aux diverses instances gouvernementales pour réclamer plus de droits pour les Évenks. Les lettres commençaient à dater. Je suppose que la voie administrative n'ayant rien donné, elle avait fini par envisager le recours à la violence.

Les pièces du puzzle se mettent enfin en place dans ma tête. Je comprends la raison de sa trahison. Sa motivation n'était ni le pouvoir ni l'argent. C'était la défense de son peuple. J'imagine que c'est ce qu'elle avait expliqué à Korotaïev juste avant de mourir. Que c'est pour cela qu'elle avait semblé si exaltée, convaincue du bien-fondé de sa cause.

— Mais comment avez-vous fait pour nous trouver, ici ? intervient Elsa, son accent chantant reprenant doucement son envol dans sa voix. Sasha

Obramov n'est jamais rentrée à Vanavara...

— Oh... Oui. Sur ce point, nous avons eu un peu de chance. L'accident d'avion n'a jamais été déclaré officiellement, vous vous en doutez. Mais on avait fait des recherches et établi de quel appareil il s'agissait. Un Cessna qui avait décollé de l'aéroport de Norilsk. Il ne nous manquait que les coordonnées du crash. On ne les a obtenus qu'avant-hier, avec ce second coup de téléphone. Comme Obramov n'est pas revenue dans la soirée, très tôt ce matin, j'ai lancé mes hommes à sa poursuite. Nous avons repris les hélicoptères pour nous rendre sur l'épave. Ça constituait un bon point de départ pour sa traque.

— Et vous y avez trouvé la dernière équipe envoyée par Korotaïev qui cherchait toujours les pierres, en déduit Elsa.

— Oui. Une partie de mes gars est encore là-bas. J'ai... su persuader (un léger sourire naquit au coin de ses lèvres) l'un des hommes de nous révéler où se terraient ses employeurs. Il nous a livré l'emplacement de ce camp et avoué qu'ils détenaient deux otages français. Nous avons immédiatement repris l'air et nous sommes arrivés. Au bon moment, je crois.

CHAPITRE 51

L'hélicoptère, un Mil Mi-8, nous attend au milieu d'une clairière. C'était lui que j'avais entendu dans la matinée sans y prêter attention. Pour que l'effet de surprise soit total dans le camp, il s'était posé à environ cinq kilomètres au sud de l'ancien goulag.

Je monte avec difficulté dans l'appareil. La marche m'a épuisé. Elsa me suit de près, aidée par Baskovitch et ses hommes. Direction l'hôpital de Krasnoïarsk. Nous avons besoin d'être examinés par des médecins au plus vite. Volsky a été attaché avec le reste des prisonniers au fond de l'hélicoptère. Comme nous tous, il s'accroche comme il peut alors que la carlingue tremble de tous ses boulons.

Le Mil ravitaille brièvement à Vanavara et redécolle. Nous ne parlons pas durant le vol : trop de vibrations et de bruits assourdissants. À chaque trou d'air, j'ai l'impression de vomir le déjeuner que je n'ai pas pris. Je serre plus fort Elsa contre moi et cela suffit à mon bonheur. Elle est pâle, nauséuse. Mais je suis persuadé que tout ira bien maintenant.

L'appareil se pose sur la piste à vingt heures trente-six. De lourds véhicules noirs s'approchent. Volsky sort en premier, un soldat le poussant devant lui. On va l'embarquer dans l'une de ces voitures et je sais que je ne le reverrai jamais plus. C'est l'heure de lui faire regretter tout ce qu'il a fait.

Je demande une faveur à Baskovitch.

— Vous pourriez attendre une minute avant de l'emmener ? J'aimerais lui montrer quelque chose. (D'un signe de tête, j'ai désigné Volsky.) Cela devrait également vous intéresser.

Le commandant me jette un regard suspicieux. Il tergiverse, puis hausse les épaules et se plie à ma requête.

Le temps qu'il réfléchisse, j'ai saisi la main d'Elsa pour l'entraîner avec moi. Elle aussi doit savoir.

Je viens me planter devant Volsky, que deux soldats encadrent maintenant et qui le tiennent solidement.

— Puis-je avoir votre arme, s'il vous plaît, Commandant ? Déchargée, si vous préférez.

Il reste interdit une seconde. Personne ne comprend ce que je m'apprête à faire. Intrigué, il s'exécute, ôte le chargeur de son arme de poing et me la tend.

Je la prends, me baisse, glisse la main dans ma chaussette, puis en sors le diamant que j'avais conservé. Des regards curieux saluent la pierre qui scintille entre mes doigts. Je la pose au sol devant moi, lève le bras et, sous leurs yeux ébahis, abats dessus la crosse de toutes mes forces.

— черт возьми ¹⁹ ! s'exclame Baskovitch en examinant les miettes de verre qui jonchent le tarmac.

Le visage de Volsky se décompose. Lui qui pensait sûrement avoir pris le risque d'éliminer son chef pour devenir riche au passage venait de voir s'écrouler ses dernières illusions en une seconde. Les coups encaissés, la traque dans la taïga, les brimades, tout cela, c'était pour rien ! Les Oramov les avaient tous bernés depuis le début.

— Eh oui... Du verre. Rien que du verre. Il n'y avait aucun diamant dans l'avion. Juste des imitations. J'imagine que Sasha Oramov a conservé les vrais pour le compte de son organisation.

— Et c'est pour ça que l'appareil a été saboté..., murmure Elsa. L'épave n'aurait jamais dû être retrouvée. Sasha Oramov y aurait veillé. C'est pour cela qu'elle ne voulait pas qu'une fausse pierre refasse surface.

— Exact. D'où son étrange manège pour savoir si j'avais gardé un diamant. Il ne fallait pas qu'on la soupçonne.

— Mais... mais comment étais-tu au courant ?

— Simon. Simon Richet s'en était rendu compte dans la voiture. C'était juste avant que Nikouline et les autres ne disparaissent dans le trou béant de la piste. Simon l'avait examiné et avait découvert la vérité. D'un air

goguenard, il m'avait soufflé dans l'oreille que ce serait son cadeau pour notre mariage, un jour...

— Et tu as conservé ce secret jusque-là...

— Je n'avais pas le choix, Elsa. Si Korotaïev ou Volsky l'avaient su, ils nous auraient immédiatement abattus. On ne leur aurait servi à rien.

— Mais alors..., lâche Baskovitch après réflexion. S'il n'y avait que des faux diamants dans l'avion, où sont passées les véritables pierres précieuses, celles qui étaient censées s'y trouver ?

Je lui souris.

— Ça, je vous laisse le découvrir, Commandant.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

Notre sortie de Russie ne s'avère pas aussi compliquée que prévu. À ma grande surprise, le feu vert pour notre retour en France intervient dès le lendemain. Un 14 juillet. Tout un symbole pour notre liberté retrouvée. Je craignais que les services gouvernementaux ne nous permettent pas de quitter aisément le territoire : après toutes ses péripéties, nous connaissons désormais l'existence de Popigaï et les monceaux de diamants que le cratère recèle en son sein. Étrangement, Sasha Obramov nous avait rendu service. En subtilisant les véritables pierres précieuses avant que l'avion ne s'écrase, elle nous a privé des preuves de ce gisement. Tout ce dont nous pouvons témoigner, c'est que le Cessna transportait des faux diamants par dizaines, mais rien d'autre. Juste de la verroterie. Qui croirait alors aux élucubrations de deux chasseurs de météorites égarés dans la taïga, presque morts de froid et de peur quand on les a secourus ? Car c'est ainsi qu'on nous a bien fait comprendre que le gouvernement russe présentera les faits si, en dépit de leur mise en garde, nous décidons malgré tout de raconter notre histoire.

Je ne doute pas que la mine existe. Le Professeur Nikouline n'avait aucune raison de nous mentir à ce sujet. Un jour, elle sortira de l'ombre, j'en suis sûr. Comme je suis certain que quelque part, peut-être à Norilsk, là où l'avion a pris son dernier envol, quelqu'un sait dans quel coffre-fort séjournent encore les véritables diamants. Un employé de la douane complice, pourquoi pas ? Ce n'est probablement qu'une question de temps pour qu'on les récupère. J'ai en effet la conviction que Volsky essaiera de négocier une remise de peine en livrant le reste de l'organisation et que Baskovitch profitera de l'aubaine pour boucler son enquête.

Tout cela n'est plus de notre ressort de toute manière. Je m'en fiche désormais. L'important, c'est qu'Elsa et moi sommes libres de rentrer en France.

J'ai enfin eu droit à un vrai café et subi mes derniers examens de santé ce matin. Ma vision devrait redevenir normale dans quelques jours. Même avec une certaine habitude maintenant, je ne regretterai pas la disparition du voile qui repeint la moitié de mon monde en rouge.

Au quatrième étage de l'hôpital, Elsa m'attend avec impatience. Elle aussi a passé divers tests médicaux.

J'entre dans une pièce blanche baignée d'une belle lumière naturelle. Je la découvre alitée et cela m'intrigue.

— Tu vas bien ?

— Approche, Ludovic... Prends la chaise, là-bas, et viens près de moi.

Je m'exécute, saisis la chaise métallique qui est près de la fenêtre par le dossier et la place à côté du lit pour m'y asseoir.

— Qu'y a-t-il ? Quelque chose ne va pas ? On doit reporter notre retour ?

Elle me prend la main et la pose délicatement sur son ventre.

— Non. C'est parfait. Au contraire.

Malgré les cicatrices et les traces violettes sur son visage, Elsa rayonne.

— Mais alors ?

— En venant ici, tu voulais bien savoir si nous pouvions fonder une famille ?

Une jolie lueur d'espièglerie traverse son regard.

— Je crois que nous avons notre réponse. Après toutes ces épreuves, si c'est une fille, que penses-tu de l'appeler... Victoire ?

Je reste sans voix.

Les nausées, les maux de ventre, l'humeur variable qu'elle montrait par instant, les émotions exacerbées... J'avais tout mis sur le compte de nos déboires. Des larmes envahissent mes yeux pendant que ma main commence à trembler. J'ai peur de faire mal à notre enfant.

C'est le plus beau jour de ma vie.

La lettre de Vassily Nikonovitch est entrée au musée des sciences de Krasnoïarsk hier. Pour l'occasion, en mémoire de Simon Richet, du Professeur Nikouline et de ses étudiants, l'ambassadeur de France à Moscou a fait le déplacement en personne à l'invitation du ministre russe de la Culture, Piotr Potemkhine. Avec la vieille lettre oubliée derrière l'armoire, un pan sombre de l'histoire du pays s'est levé. Sasha Obramov n'a finalement pas tout perdu. Son combat pour la réhabilitation et la préservation des peuples autochtones de Sibérie continue. Sans elle. Pacifiquement. La géologie aussi y gagnera. Potemkhine l'a assuré : il y aura bientôt d'autres expéditions internationales autorisées à se lancer à la recherche de la météorite de la Tougouska. Le succès les attend.

FIN

OceanofPDF.com

NOTES AUX LECTEURS :

Même s'il s'agit d'une œuvre de fiction, l'histoire est basée sur divers faits et lieux réels, ainsi que sur de véritables coutumes évenkes.

La météorite à l'origine de la catastrophe de la Toungouska est réelle. Il est aussi vrai que l'on ne sait encore pas ce qu'il s'est exactement passé ce 30 juin 1908, car nul fragment n'a été localisé dans cette région éloignée de la Sibérie. Il est également surprenant de constater que les premiers explorateurs ne sont arrivés sur place que plusieurs années après, ne découvrant qu'un paysage lunaire de milliers d'arbres morts couchés au sol. Diverses hypothèses scientifiques sont toujours à l'étude pour expliquer le phénomène et font régulièrement l'objet de publications dans des revues de premier plan comme *Nature* ou *Science* (*Nature*, doi : 10.1038/nature.2013.13163 ou *science*, DOI : 10.1126/science.297.5588.1803b).

La mine de Popigai est, elle aussi, une réalité. Découverte dans les années 1970, sous le régime soviétique, son existence n'a été révélée au public que le 15 septembre 2012 par l'Institut de géologie et de minéraux Sobolev (Novossibirsk), après la déclassification de documents d'archives. Le gisement est absolument gigantesque, mais il ne fournit que de petits diamants à usage industriel.

La présence de poches de méthane dans le pergélisol sibérien est avérée. Chaque année, le réchauffement climatique a pour conséquence la création de nouveaux gouffres dans le sol de ces régions isolées. Le gaz, sous l'effet de la chaleur anormalement élevée du sol, se dilate et le terrain insuffisamment gelé s'effondre après ce qui ressemble à des explosions. Ce phénomène s'amplifie d'année en année et participe, lui aussi, avec la libération dans notre atmosphère du méthane contenu dans ces poches à amplifier le réchauffement. (référence : <http://siberiantimes.com/science/casestudy/news/n0905-7000-underground-gas-bubbles-poised-to-explode-in-arctic/>)

La capacité des peuples nomades sibériens et, en particulier, les Évenks à s'orienter en utilisant et en mémorisant le réseau hydrographique de ces régions a été décrite par Alexandra Lavrillier dans cet article : « S'orienter avec les rivières chez les Évenks du Sud-Est sibérien », Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines, 36-37 | 2006, 95-138.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Je voudrais avant tout souligner le rôle essentiel qu'ont joué mes premières lectrices, Céline Olivier, Corinne Bertrand et Émilie Sham. Elles ont eu à la fois le privilège, mais aussi je dois l'admettre, le désavantage, de lire des versions préliminaires de ce texte. Merci du fond du cœur à elles pour leurs conseils et corrections ! Elles m'ont été d'une grande aide pour remanier en profondeur le roman.

Je n'oublie pas non plus les lectrices et lecteurs rencontrés sur une plateforme et un forum qu'ils reconnaîtront facilement. Leurs retours toujours argumentés et très enthousiastes m'ont conforté dans l'idée que ce texte pouvait vivre au-delà de mes premières espérances : merci, Emanka (quel bonheur cela a été de lire votre avis alors que je commençais à douter), Muriel7050, Enitram, Demeter, Charlène Perrier, Anne Houot, Petitapetit, Isabelle Berlioz, Christina Billaud et, bien entendu, Philippe Meisburger - alias TNK - qui m'a persuadé que tout était possible.

Je remercie aussi particulièrement Sylvie, celle qui partage ma vie et qui croit plus fort que moi à cette aventure. Imaginez les réveils en pleine nuit parce que l'idée est là, les « absences » en journée quand les personnages prennent le dessus sur le quotidien et ce texte, brut, rempli de fautes et de coquilles. A-t-elle eu de la chance de le recevoir un matin de Noël comme cadeau, unique certes, mais si loin du résultat d'aujourd'hui ? Peut-être pas, mais la joie de la voir parcourir ce qui deviendrait ce roman m'a insufflé l'énergie pour le bonifier.

Enfin, je ne vous oublie pas, vous, chers lecteurs, qui me poussez à poursuivre par vos commentaires et nos échanges ! À bientôt pour d'autres frissons.

Notes

[← 1]

Une isba est une maison en bois traditionnelle en Russie. Elle ressemble assez à nos chalets.
(NDA)

OceanofPDF.com

[← 2]

Nom à connotation péjorative désignant un fermier russe, propriétaire de terres ou de bétail et exploitant des ouvriers agricoles (NDA).

OceanofPDF.com

[← 3]

Les Évenks forment un des peuples toungouses de Sibérie. Près de 40 000 d'entre eux vivent actuellement en Russie, d'autres sont établis en Chine. Ce sont traditionnellement des éleveurs de rennes et des chasseurs-pêcheurs nomades. (NDA).

OceanofPDF.com

Evenkia (Эвенкия en russe) : un des 43 districts du Kraï de Krasnoïarsk. Celui-ci forme la seule région autonome évenke de Russie (un Okrug). L'autonomie est relative. En 1999, le Général A. Lebed, Gouverneur de Krasnoïarsk, demanda à ses habitants de reconnaître que le gouvernement central de Krasnoïarsk avait autorité sur eux. Il essuya un refus générant une période troublée en terme de pouvoir. Un référendum de 2005 entraîna l'inclusion de l'Evenkia avec un statut particulier dans le Kraï de Krasnoïarsk en 2007, résultat que certains Évenks contestèrent. (NDA)

[← 5]

Oui. Oui. La chambre. (NDA)

OceanofPDF.com

[← 6]

Police politique secrète créée en 1881 par l'Empereur Alexandre III. (NDA)

OceanofPDF.com

L'existence du gisement de Popigai n'a été officiellement rendue publique qu'en 2012, après déclassification de documents secrets d'archives. Découvert dans les années 1970, durant le régime soviétique, l'État préféra le dissimuler pour ne pas risquer de voir s'effondrer brusquement les cours mondiaux du diamant. En effet, le gisement est estimé représenter à lui seul au moins dix fois plus que toutes les réserves mondiales connues. Toutefois, si le site est exceptionnel par la quantité de diamants, l'extrême dureté et la taille généralement réduite des pierres retrouvées les cantonnent à un rôle industriel. (NDA)

[← 8]

Le manuscrit de Voynich (Bibliothèque de l'Université de Yale, USA) est un ouvrage daté du début du 15^e siècle. Il renferme de nombreuses et étranges illustrations. Sa particularité est d'être rédigé dans un langage qui n'a toujours pas été déchiffré à ce jour (NDA).

OceanofPDF.com

[← 9]

Ce type d'explosion, que l'on doit au méthane emprisonné dans le pergélisol, est de plus en plus fréquent en Sibérie. Chaque année, de nouveaux gouffres apparaissent, d'ampleur variable. Le plus récent (été 2020) atteint 50 mètres de profondeur. Ce sont des témoignages du réchauffement climatique que nous subissons. (NDA)

OceanofPDF.com

[← 10]

Des Français. (NDA)

OceanofPDF.com

[← 11]

Stop ! Amène-les ! (NDA)

OceanofPDF.com

[← 12]

NDA : Les Évenks sont connus pour avoir une excellente orientation dans l'espace. Ils ont ainsi été les premiers à établir des cartes de la Sibérie. La base de leur système d'orientation repose sur le réseau hydrographique, une connaissance des cours d'eau qu'ils mettent en relation avec la position des différents groupes sociaux vivant sur leur territoire.

OceanofPDF.com

[← 13]

Enfoiré (NDA).

OceanofPDF.com

[← 14]

Ça suffit, Tigre ! On n'arrivera à rien, bordel ! Ces enfoirés vont me payer le temps qu'ils me font perdre ! (NDA)

OceanofPDF.com

[← 15]

Imbécile (NDA)

OceanofPDF.com

[← 16]

Salope ! Voilà ce que tu mérites ! (NDA)

OceanofPDF.com

[← 17]

Assez ! (NDA)

OceanofPDF.com

[← 18]

Ça va ? (NDA)

OceanofPDF.com

[← 19]

Nom de Dieu ! (NDA)

OceanofPDF.com